

COQUELIN CADET

PIROUETTES



DESSINS DE :

H. PILLE, LE MOUEL, FRIAND, MESPLÈS, JANEL, FRAIPONT
H. P. DILLON, E. COHL, G. LORIN, BAC FRIM.

J Toujours tout droit L

PARIS

JULES LÉVY, ÉDITEUR

2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1888

ASNIÈRES. – IMPRIMERIE LOUIS BOYBR ET C^{ie}

COQUELIN CADET

PIROUETTES

DESSINS DE

H. PILLE, LE MOUEL, FRIAND, MESPLÈS, JANEL, FRAIPONT

H. P. DILLON, E. COHL, G. LORIN, BAC FRIM.

J Toujours tout droit L

PARIS

JULES LÉVY, ÉDITEUR

2, RUE ANTOINE-DUBOIS, 2

1888

LE RÉGISSEUR PARLANT AU PUBLIC

Le volume que vous allez avoir le plaisir de feuilleter porte le titre de « Pirouettes ».

Il est signé COQUELIN CADET.

Or, Pirouette et Coquelin Cadet ne font qu'un seul et même monsieur ; tout le monde le sait.

Cependant, pour les besoins de la cause, ils peuvent en faire deux qui n'ont aucun lien de parenté.

Tout ceci est dit pour vous informer qu'au cours du volume, il y est parfois question de Coquelin Cadet, mais alors c'est Pirouette qui parle.

C'est par erreur que ces entrefilets ont été mis dans le volume, à l'imprimerie tout a passé dans le feu de la composition.

L'ÉDITEUR.

N.-B. – M. Coquelin Cadet nous prie d'informer ses lecteurs que Pirouette est le seul coupable de l'article sur les Barbiers et cependant les membres de cette corporation se sont plaints de cette virulente critique à M. Coquelin Cadet, qui n'y est pour rien.

PIROUETTES

LE JOUR DE L'AN

– Je vous la souhaite bonne et heureuse !..

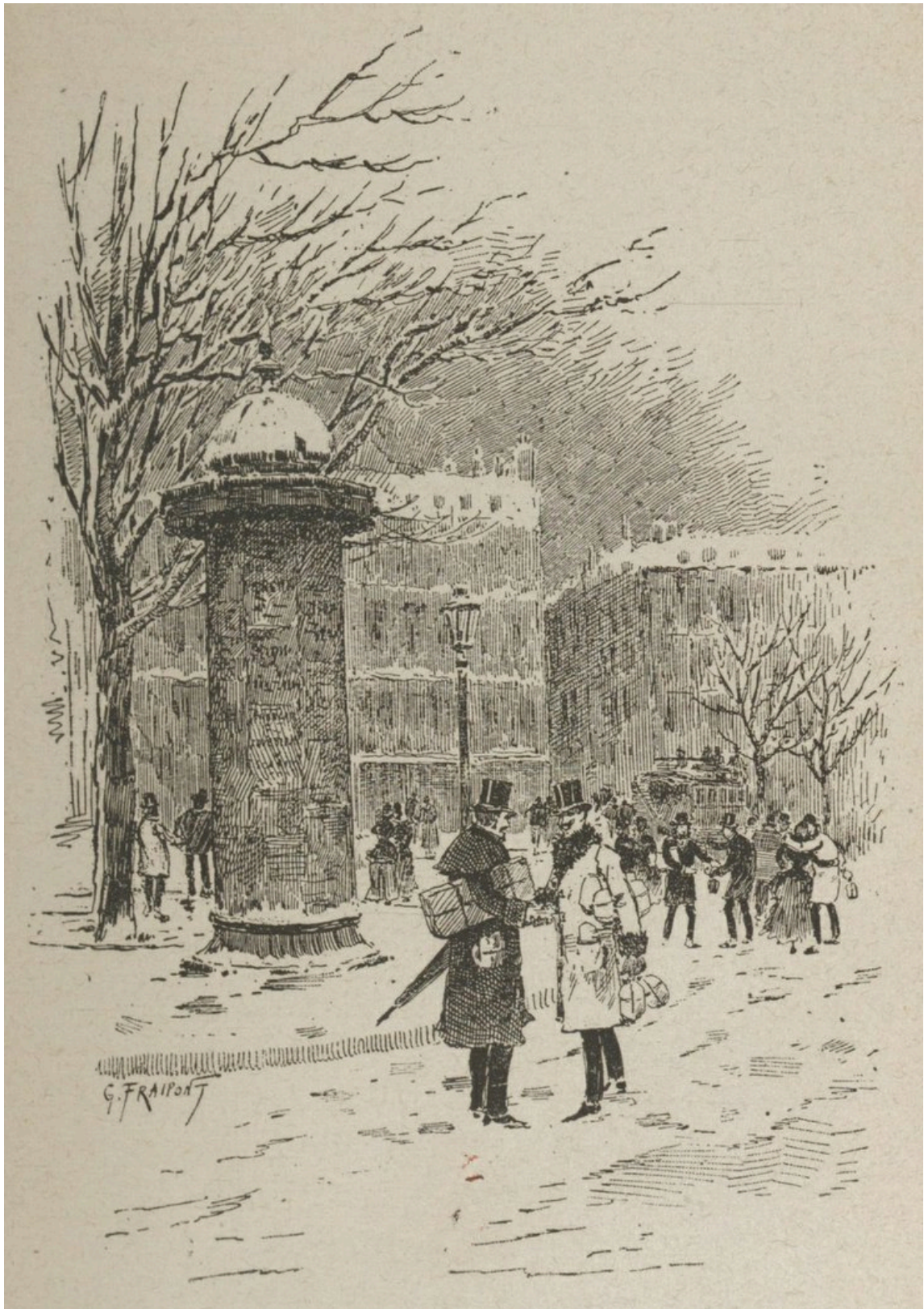
Quelle mascarade que le jour de l'an ! Les haines s'arrêtent, les mauvaises humeurs s'adoucissent, les gens récalcitrants font une trêve d'un jour dans leur assommante façon d'être !

Quelle quantité de grimaces, de sourires, d'expressions de physionomie bien fausses ; on regarde – en se disant : demain, le vrai visage sera revenu ; et, à la place de cette cordialité qui fait s'épanouir les narines, briller les yeux, qui donne un jeu bienveillant aux lèvres et aux lignes de la figure, nous verrons le même vrai museau maussade et antipathique, la même vraie moue quotidienne.

C'est une douce chose que l'humanité désarme au moins une journée dans trois cent soixante-cinq jours ! C'est comme un épanouissement cette bonté de surface qui s'étale sur le masque des hommes et surtout des femmes. Je ne parle pas des enfants qui sont sincèrement et profondément heureux des jouets et des bonbons dont on les comble. Les haines, les

envies, les ambitions, sont ravalées pour vingt-quatre heures, jusqu'au plus profond des individus. Le haineux a l'air d'aimer son semblable, l'envieux d'être infiniment charmé du bonheur d'autrui, l'ambitieux est d'une modestie sans pareille et n'a jamais pensé aux biens de ce monde 1

Un bonheur universel flotte dans l'atmosphère, et il y a une telle électricité de joie d'être meilleur un seul jour, cela se répand tellement sur tous, chacun de nous est si imbibé de l'air qui circule dans l'espace, cet air généreux et léger qui donne la force d'être excellent, que celui qui regarde à ses deniers, l'avare de tous les jours, des dimanches et fêtes, se surprend à fouiller dans son portemonnaie, à en tirer une petite pièce blanche et à la donner à un pauvre. Le rayon de reconnaissance qui filtre à travers le regard du mendiant fait même plaisir à l'avare. Il sent comme un peu de baume couler sur son âme sèche de grippe-sou.





L'homme toujours en colère se calme. Il est effaré d'entendre sa voix qui ne mugit plus, de ne rien casser, de ne plus démolir son mobilier. Je sais bien que cela le repose (le furieux) et que le lendemain il pourra se mettre bien mieux en colère ; mais les gens avec qui vit le coléreux ne seront pas moins ravis de n'entendre plus hurler au moins pendant une journée.

Les jaloux sentent leur serpent aux mille replis s'endormir, ils entendent des protestations sortir de la bouche aimée : protestations d'amour, de tendresse, de dévouement (confiseries de l'âme pour 1^{er} janvier), toutes choses éphémères, mais que le charme de la personne adorée affirme durables, tant le jour de l'an contient d'atomes crochus sympathiques.



Les querelles sont terminées, les personnes brouillées se débrouillent. Les projets de croyances, de bonne amitié, de rapports excellents, il faut les entendre !... Belles promesses qui se réaliseront au moins... une semaine !

Monde fragile et versatile, tu es faible comme une mouche. Un rien te détruit, un peu d'eau, un peu de feu, une pauvre petite rencontre de deux locomotives. Tu es à la merci d'un imprévu absurde. Un cheval de fiacre va enlever à ton admiration un brave soldat, un grand artiste, un orateur éminent, un savant considérable. Étant donné le peu que tu es, et ce que tu vaux, car tu vaux beaucoup cependant, monde affreusement lilliputien, quelle bizarre passion tu as de perdre le meilleur de ton temps à détester, à exécrer, à débiter, à mordre ; de passer la plus grande partie des heures de ton année à commettre des crimes, à inventer des raffinements de vengeance, à médire, à écrire des lettres anonymes, à remuer l'arsenal des plus exécrationnelles sentiments que celui qui loge au ciel a mis dans toute créature humaine ! Toute l'année – monde débile et étroit – tu ne penses

qu'à faire le mal, qu'à donner raison aux impudents, à applaudir les médiocres, à dire merci quand on te baille un soufflet, à trouver supérieurs les impuissants, à tendre l'échine aux banquistes, à mériter le coup de soulier au bas des reins, à distiller les poisons de la vanité, de la suffisance bête, de la haine idiote, tu n'es heureux – monde inférieur – que lorsque tu trônes sur des monceaux de petites gens imbéciles et méchantes !... Grâce au ciel, le jour de l'an, nous faisons : Ouf ! et nous nous accordons un armistice que nous couvrons de fleurs, que nous submergeons de marrons glacés, de fondants, de lettres pleines de chaudes protestations, de cartes de visite cornées comme des diablesses, de rubans de la Légion d'honneur, de cadeaux ruineux, comme pour faire pénitence de toutes nos fautes hebdomadaires et journalières !





Salut, jour de l'an, qui restitues au moins l'apparence de la générosité, qui suscites la noble ambition d'ouvrir grandement sa bourse et son cœur, qui donne un essor nouveau à l'amitié, au dévouement, qui nous fait souvenir qu'il y a autre chose que les misérables déboires de l'existence ; que le cœur est à sa place, qu'il est même haut placé dans la poitrine, que les mains fermées savent s'ouvrir, que le pardon et l'oubli des injures sont de ce monde, que l'enthousiasme à faire le bien n'a pas été tué dans le combat de la vie, que ceux qui font partie intégrante de nous-mêmes, mères, femmes, sœurs, amis, enfants, ont bien dans le coin sacré du cœur une place que les horreurs de la terre ne pourront jamais atteindre, qu'il y a en nous une poussée de beaux instincts, de grands sentiments, que toi, cher jour de l'an, tu fais repartir de plus belle, et que tous ces hommes de proie, ces femmes dont on a trop médi, sont des êtres bien extraordinaires et bien charmants, puisqu'en un seul jour ils font tout oublier par leurs étreintes et leurs embrassements sincères. Le 1^{er} janvier, jour de l'an, arrive au milieu de nous comme un magicien corrigeant les méchants, donnant aux bons l'occasion de se manifester joliment.

Miracle inouï ! La concorde règne sur tous. Nous devenons généreux, magnanimes, divins ! puisque pour nos étrennes nous nous aimons – un jour – les uns les autres !

– Je vous la souhaite bonne et heureuse !...



CAUCHEMAR DE COMÉDIEN

Le comédien X***, que tout Paris applaudit, a une existence tourmentée, que nous qualifierons de *chemindefereuse*, si nous ne tenions en grand respect cette vieille bonne femme d'Académie.

Un comédien toujours en wagon, secoué par la trépidation, doit avoir une imagination surexcitée ; avec cela si l'estomac est paresseux, malgré les secousses du chemin de fer, les nuits sont troublées par des rêves qui n'ont rien de mahométan ; les cauchemars abondent, et de terribles visions viennent traverser le sommeil du comédien-voyageur.

L'autre soir, après avoir été acclamé – selon son habitude – au casino de Crabe-sur-Mer, le nomade artiste rentra dans sa chambre et se coucha.

Il s'agitait sur son lit, l'oreille toute bourdonnante des applaudissements, la tête pleine du souvenir des exquis visages de femmes qui s'étaient épanouis en l'écoutant. – Ces comédiens sont vraiment veinards : ils possèdent l'âme des jolies spectatrices au moment où leur talent éclate vainqueur dans un mot, dans un geste, dans un regard ; – c'est inouï ce qu'il y a dans la physionomie des jolies femmes à ce moment psychologique !... L'acteur X***, qui avait fait dans la soirée tant de conquêtes d'âmes, avait du mal à s'endormir... Enfin, le repos vint, mais quel repos ! hanté d'un cauchemar dont rien ne peut égaler l'horreur.

Deux énormes mégères passaient et repassaient comme des papillons monstrueux dans le rêve de l'acteur X***. La première mégère avait un physique de formidable portière, un ventre affreusement bombé, des épaules gigantesques, des petits bras courts, et au bout de ces bras des doigts qui se fourraient toujours dans le nez, des oreilles comme des

chaussons de lisière, des lunettes sur un nez lourdement en trompette, plus des cheveux gris coupés ras.

L'autre mégère était aussi énorme que sa collègue avec un visage largement blafard, un nez en pied de marmite, le sourcil très noir, comme un gros galon collé au-dessus d'un œil noir sans chaleur (un œil excellent pour l'été !), une poitrine croulante ; – et – chose étrange ! – les deux grosses portières bourdonnaient comme deux papillons fabuleux autour du comédien terrifié, en brandissant des feuilletons pleins de fautes de goût, d'orthographe et de finesse ; elles avaient toutes les deux de la barbe : la première un long poil gris formant un fourré broussailleux et grisonnant sous le nez, le long des joues et sous une bouche fortement sensuelle ; – la seconde, une barbe en fer à cheval, une barbe de baryton de province !

Horreur !! ces deux vilaines portières ressemblaient à *** et à *** et voulaient embrasser le comédien !...

L'artiste se réveilla baigné de sueur (triste bain au bord de la mer !), s'habilla rapidement, courut se promener sur le galet de Crabe-sur-Mer, pour oublier l'ignoble rêve, et jura de ne plus jamais lire les journaux !

SOUVENIR DE LA FOIRE AUX TUILERIES

En lisant ce titre, on va croire que le prince Napoléon a réintégré l'habitation de son *sédantaire* cousin. Ce n'est pas de Plonplon qu'il s'agit, mais de l'horrible ramassis de divertissements qui s'est installé en face les constructions monumentales et rectilignes de la belle rue de Rivoli.

C'est à cause d'*Ischia* qu'ils ont eu, les vilains forains, la permission de venir jeter une note *vermineuse* dans ce beau jardin où d'ordinaire les statues se dressent, blanches, dans leur silence de marbre, où les splendides frondaisons chantent la magistrale chanson du vent !

Au milieu de ce vert différemment teinté, rappelant tour à tour Corot et Diaz, de sales baraques ont été alignées et une odeur de pétrole, de fauves et de somnambules empoisonne le nez des délicats.

Ici la ménagerie Pezon, immense parallélogramme rempli d'animaux anciennement féroces, envoie vers le ciel des rugissements rauques qui rappellent de grandes pièces de drap qu'on déchirerait dans une Belle Jardinière gigantesque. Pezon, avec sa tête de vieux cabot de Carpentras, morigène les rois du désert comme un oncle morigène ses neveux ; il leur flanque des gifles et campe des coups de pied dans leur derrière de lions, pendant qu'une musique polonaise embête autant les oreilles que la puanteur des fauves agace les narines. – En somme tous ces animaux sont de méchantes descentes de lit ! Il manque dans une cage quelques belles-mères.

Là, des bateaux à voile vous offrent un tel mal de cœur que c'est à en vomir toute sa parenté. On appelle ce jeu divertissant : *La mer sur la terre* ! – 30 centimes par personne, c'est pour rien. Le tangage est simulé merveilleusement aux sons d'un orgue de barbarie... les bateaux sont aussi de *barbarie, mon ami*, car tout le monde crie pour oublier la nausée qui vous empoigne au second tour. Les navigateurs de six sous sont blancs comme du linge. Ah ! on s'amuse bien ! Les arbres des environs doivent en savoir quelque chose ! C'est le vrai mal de *terre*. Plusieurs Alphonses font bonne figure dans ces embarcations ; les Alphonses ont le pied marin.

Voici la grande baraque de *Cocherie*, on met *complet* comme sur un omnibus pour montrer à la foule que la baraque est bondée d'amateurs de spectacles féeriques ; car on joue les *Pilules du diable* que le public *avale* sans douleur – ça doit mieux passer que le *mal de mer sur la terre*... c'est peut-être de l'autre côté que ça cause des dommages...

Cocherie ! Presque un nom de ministre... et à deux pas de la Grande Poste !

Les somnambules abondent près de l'extremeure de Napoléon III. (Autre somnambule !)

On lit *Science et Progrès* sur des plaques en tôle à la porte de leur *lit*, – car l'intérieur de leur roulante représente un lit 1

Faut-il se coucher ?... Dieu !! Ça sent... l'intérieur d'une chambre de somnambule. – Quelques *gogos* s'y risquent – sans prendre comme avertissement le nom de la somnambule, qui s'appelle presque toujours : *Prudence* !

Les vélocipèdes de bois ont remplacé les chevaux et font concurrence avec les *bateaux à voile* aux anciens coursiers peints qui ont inspiré à Verlaine ce beau vers :

Tournez, tournez sans espoir de foin !

On file comme la tempête sur les *vélocipèdes* – comme jadis filait le fils du troisième Napoléon.



Ici on essaie sa force en tenant des boules électriques couleur sirop de groseille, là on gagne des lapins maigres ou des dragées exécrales. Puis ce sont les lutteurs qui étalent leurs muscles salis, – des femmes *torpilles* qui font *sauter* le cœur des idiots !

C'est lamentable ces haillons infects, ces loqueteux sans caractère, ces misères antipittoresques.

Et dire que c'est Ischia, un malheur italien, qui nous vaut ce malheur parisien !

Banquistes, affreux funambules, vendeurs de frites, retournez loin du centre de la grande ville. Réintégrez les boulevards extérieurs, les faubourgs, les barrières, les villages, ne nous asphyxiez plus. Le grand souffle populaire qui passe sur nos têtes, comme disent les blagueurs socialistes, ne nous électrise pas.

Vous puez la loque et la puce, nous aimons mieux la simple odeur de Paris.



1,200^{me} REPRÉSENTATION DU « COURRIER DE LYON »

Je passe devant le théâtre des Nations et je lis : *Douze centième* représentation du *Courrier de Lyon, ou l'Attaque de la Malle-Poste*, de MM. Moreau, Siraudin, et Delacour.

Et je reste rêveur devant ce chiffre formidable attestant un des plus gros succès dramatiques inscrits dans les annales du théâtre.

Songez au nombre de gens qui, depuis la première, depuis le 16 mars 1850, ont pleuré, frissonné, sangloté, applaudi, qui ont poussé des « ah 1 » à l'attaque de la malle-poste, qui ont eu envie de crier au père Lesurques : « Tu martyrises ton fils, il n'est pas coupable, vieille bête ! C'est cette canaille de Dubosc qui a fait le coup ! » qui ont plaint Lacressonnière dans Lesurques fils et maudit Paulin-Ménier dans Choppart, dit l'Aimable.

Je vis pour la première fois, il y a vingt ans, le *Courrier de Lyon* ; je sortais du collège, je n'étais pas 'blasé. C'est effrayant ce que je ressentis à cette représentation ; la quantité de larmes que je versai (j'étais encore sensible), on ne pourra jamais le savoir !

Je faisais partie des spectateurs qui ne peuvent applaudir, tant ils rigolent... des yeux. Après le troisième acte, je remis dans ma poche mon mouchoir tordu ; ne pouvant pleurer dans le vide, ni dans les pans de la redingote de mon voisin, je sacrifiai un foulard bleu. Je l'emplis littéralement de larmes. Il était temps que le drame finit. Je ne sais vraiment plus dans quoi j'aurais pleuré – dans une ouvreuse ?

La nuit, dans mon lit, j'étais haletant. J'eus un sommeil fiévreux. Je vis Lesurques monter à l'échafaud, le masque de Choppart me poursuivit en me tirant épouvantablement la langue. Je reçus dans la poitrine les six balles de pistolet destinées au courrier...

Je me débattais, je me cachais sous la couverture, je criais : « Assez ! » baigné de sueur froide, je sautais, je pleurais, j'étais tué ! Quelle bonne nuit j'ai passée !

Depuis le 16 mars 1850, que de spectateurs l'ont eue, cette nuit-là ! Que d'hommes mariés ont asséné un énorme coup de poing sur leur épouse endormie, croyant être Dubosc poignardant sa femme 1 Voyez-vous le réveil en sursaut de cette pauvre épouse, qui voyait peut-être en rêve son cousin Ernest !

Elles sont innombrables, les imaginations qui ont dû être troublées par cet honnête homme accusé d'un assassinat qu'il n'a pas commis, arraché aux siens, emprisonné, jugé et guillotiné. On m'a affirmé que des médecins avaient envoyé à ce drame larmoyant des malades atteints d'une rétention de la glande lacrymale, – et que le *Courrier de Lyon* les avait guéris, – ça ne m'étonne pas.

Douze cents soirs, Paris, la province et l'étranger ont apporté au *Courrier de Lyon* – qu'il soit joué à la Gaîté, à la Porte-Saint-Martin, à l'Ambigu, au Châtelet, aux Nations, – leur tribut de terreurs, de larmes et d'applaudissements ; douze cents soirs, les ouvreuses ont vu sortir des fauteuils d'orchestre ou des loges des spectateurs frémissants, le visage convulsé, les yeux rouges, donnant tous les signes d'un plaisir infini ; douze cents soirs le *Courrier de Lyon* a été assassiné à Lieu-saint ; douze cents soirs, de lugubres trémolos ont souligné les choses dures que le père Lesurques dit à son fils, en lui conseillant de se faire sauter la cervelle plutôt que de vivre infâme et assassin ; douze cents soirs, Fouinard a manqué de perdre sa savate ; douze cents soirs, Choppart a dit au juge : *Prenez ma tête ; ce n'est pas un fameux cadeau que je vous fais là !* Et à ce moment les spectateurs, surtout les spectatrices, auraient embrassé avec reconnaissance le museau de singe affreusement laid de Paulin-Ménier.

Hélas ! ce cri partait trop tard, Lesurques était reconnu coupable, et sa tête sympathique (je pense à celle de Lacressonnière) devait tomber sous le fatal couteau !

Ceci est pour le public torturé et ravi ; mais les acteurs, pensez-vous aux pauvres acteurs qui, tristes ou gais, ont joué douze cents fois leur rôle ? C'est vertigineux !

On a vu des changements de distribution ; mais Paulin-Ménier a joué douze cents soirs Choppart, dit l'Aimable, et deux générations ont applaudi ce masque d'une mobilité simiesque, tanné par le vent et la pluie, ces joues à chiques, ce nez rougi par le trois-six et le fil-en-quatre, ces petits yeux pétillants ou s'écrouillant en boules, cette voix de crécelle rouillée, vraie voix d'écurie poussant des jurons rocailleux et des « hue ! » et des « oua ! » moelleux comme chiendent, cette bouche aux lèvres minces lançant le jet de salive comme une mince fusée d'eau.

Et la perruque blanche, la houppelande grise qui le faisait ressembler à un petit caporal bouffon auquel il avait pris le principal geste : la main dans le dos, la cravate sur laquelle s'appuyait l'inoubliable museau, le gilet à boutons de cuivre, les bottes à éperons couvertes de poussière, le chapeau qui ressemble à celui d'Arlequin. Et la démarche, les mains dans les poches, le dégingandage, la façon d'écouter !

Quelle admirable acteur que Paulin-Ménier ! si varié, si pittoresque, si plein de composition savante dans toutes ses créations, délicieuses à suivre à la lorgnette du commencement à la fin du spectacle. Souvenez-vous, entre autres des *Cosaques*, du *Juif-Errant*, des *Crochets du père Martin*, de 93 ! Choppart, dit l'Aimable, est une de ses meilleures compositions, sinon la meilleure. Il est parfait dans cet épouvantable loueur de chevaux.

On a dit que parmi les silhouettes nombreuses que Paulin-Ménier faisait admirer dans le *Courrier de Lyon*, il avait des mouvements de dos rappelant les meilleurs dessins de Daumier, ce n'est pas exact ; certes, Daumier fut un grand artiste qui a trouvé des bonshommes énormes de vérité cruelle et d'humanité grandiloque ; mais Paulin-Ménier, dans son Choppart, a été plus grand que Daumier, et telles de ses attitudes ont une signification picturale

plus haute, plus lyriquement véridique que celle des meilleures œuvres du maître caricaturiste.

Au premier acte, Ménier est homérique lorsque, attablé avec Dubosc, Courriol et Fouinard, devant des verres de vin, il écoute la perpétration du crime ; en voyant ses bras appuyés sur la table, ses épaules hautes, ce dos montueux comme celui d'un chat, ce regard immobilement posé sur les regards des trois autres crapules qui discutent ; en entendant l'espèce de gémississement que Choppart laisse échapper comme consentement à l'assassinat, en voyant cette silhouette écrasée et terrible, le public a la chair de poule, il n'y a pas de doute possible : le courrier de Lyon est un homme mort.

Et Ménier a cinquante silhouettes aussi émouvantes que celle-là au cours de la pièce.

Au milieu de ce drame bien joué, car Lacressonnière est excellent dans Lesurques-Dubosc, archangélique d'honnêteté dans le premier, ignoblement sinistre dans le second, une telle perfection de type, une incarnation si profonde et si complète d'un personnage fait comprendre les douze cents représentations du *Courrier de Lyon*.

Depuis tant d'années qu'il joue son rôle, l'excellent acteur aurait pu le pousser à la charge, gâté par l'immense fête que lui fait le public, Paulin-Ménier l'a, au contraire, conservé dans les limites immuables d'un art sévère et pur.

Pour les spectateurs, un pareil rôle joué par un tel artiste, c'est un délice infini ; pour les comédiens, c'est une grande leçon.

MA POLITIQUE

Hier, le directeur du *Matin* m'a envoyé dire de très bon matin (comme le journal), qu'il voulait absolument ma profession de foi politique.

Je lui ai fait répondre que je n'avais pas de foi comme homme politique, que j'étais un homme de bonne foi civile, artistique, littéraire, – si l'on peut donner ce qualificatif aux *pirouettes*, qui sont sorties de ma plume ; mais que, comme homme politique, je n'existais pas, estimant que, pour un artiste, la meilleure politique, c'est de n'en pas faire.

– Si, m'a dit le reporter en chef du *Matin*, vous cachez votre jeu, vous devez être un homme politique, et vous allez vous expliquer, monsieur Cadet.

– Je vous affirme qu'il y a un Cadet à la Chambre qui peut dire quelque chose sur la politique, – mais pas moi ; mon nom a été donné, il est vrai, à une rue. J'avais peur que ce nom fut changé ; heureusement, tant que mon homonyme Cadet sera à la Chambre, on n'y touchera pas. Ce nom de rue n'implique pas que je puisse dire ce que c'est que la politique.

– Faites un effort, cher artiste, et supposez-vous pérorant à la Chambre.

– Malheureux ! mais rien que la pensée de me trouver en présence de tous ces cochers du Char de l'État me fait frissonner des pieds à la tête ! J'aimerais mieux jouer au Théâtre-Français devant vingt-huit *Mardis* réunis, que de me supposer, une seconde, discourant en face de cet hémicycle plein de la crème intellectuelle de la France ! Dire quelque chose à ces êtres d'élite qui tiennent dans leurs mains les destinées de mon pays, proférer un monologue politique à la barbe de ces gens qui ont la veine de voyager à l'œil sur tous nos chemins de fer jamais, jamais je n'oserais !

Ou alors, si j'y étais contraint par une force irrésistible, je dirais, après avoir humecté ma jeune lèvre au verre d'eau sucrée qui décore la tribune :

« Messieurs... Mesdames... Non, messieurs, la politique extérieure... extérieure... Boulevard extérieur... » – et je m'évanouirais...

Et, à travers ma syncope, il me semble que je verrais danser autour de moi les Centres qui perdraient de leur gravité, la Droite, qui ne l'est pas toujours, la Gauche qui se dit du côté du cœur de la France, l'Union, qui ne fait pas toujours la force, quoique républicaine, l'extrême Gauche, l'extrême Droite qui ne sont pas plus à gauche ni plus à droite que les autres à la Chambre.



Je sentirais derrière moi le chapeau aux larges ailes du président voler sur ma tête comme un vaste éteignoir pour exterminer mon pauvre petit feu oratoire – mince chandelle parlementaire ! – Je verrais grimacer les rictus de nos honorables ! Deux très illustres et très longs favoris effleureraient mes joues pâles. Je verrais s'allonger et venir me poignarder les superbes

moustaches en crocs du capitain député. J'apercevrais, plus étincelants que jamais, les deux yeux d'un docteur de talent qui n'est pas pour la *clémence* oh ! non ! J'entendrais tonner la voix d'un barde méridional ; même la physionomie, fine et assyrienne de celui qu'on nomme le Magnifique, deviendrait terrible ; un fort blond, à l'œil bleu, m'anathématiserait au nom de Béranger ; la Corse entière descendrait dans *l'arène* pour me crier : « Qu'entre l'Art et les Corses il ne faut pas mettre le doigt ! » Le *groupeur sympathique* me traiterait de *turquet à maure* ; le ministre, qui présida aux destinées des céréales, me poursuivrait avec un *mérite agricole* si lourd qu'il m'écraserait si je l'acceptais ; l'homme aux charmantes redingotes, l'élégant député d'Ille-et-Vilaine, me crierait : « Il est vilain ! » Camille, changé en justicier sévère, mais injuste, déclamerait :

Cadet, l'unique objet de mon ressentiment !

ça me rappellerait le Théâtre-Français ; l'auteur du *Roman d'une conspiration*, qui adore les bons comédiens, me sifflerait impitoyablement comme Sarcey, avec *rancune* ; le jeune défenseur de l'horloger-poëlier me déclarerait la *guerre* ; une voix sortant d'un foulard inondé d'une chevelure farouche m'enverrait au diable, *radicalement* ; le brillant député de Paris, qui ressemble à Gérôme, me *rappel-lerait* à l'ordre : enfin je verrais mon frère dans la tribune du public, étendre ses deux bras pour me maudire de débiter si mal sur ce théâtre, moins français que celui de la rue de Richelieu !

La Chambre serait debout, j'occasionnerais une levée en masse des députés, qui, tous, me menaceraient de leurs couteaux à papier !

Il y a une image qui représente *Notre-Dame des-Sept-Douleurs*, moi je serais *Notre-Homme-des-537-Douleurs*, car j'aurais 537 couteaux à papier qui me darderaient d'une façon peu parlementaire ! On m'expulserait de la tribune comme on expulsa jadis un ouvrier qui en demandait beaucoup

probablement, et l'on me mettrait dans le petit local, qui serait bien exigü pour un grand orateur comme moi !...

Telle est la vision que me cause votre idée ; vous voyez qu'il m'est impossible de jouer un rôle d'homme politique, fût-ce au profit des lecteurs du *Matin*.

– Voyons, voyons, remettez-vous, jeune et sympathique *interviewé* (me fit mielleusement le reporter) ; mon patron sera furieux si je ne lui rapporte pas la couleur de vos opinions, dites-moi quel serait votre programme si vous étiez député ?

– Enfin, monsieur, je trouve votre maître bien exigeant de vous envoyer sonder mon âme et savoir quelle est mon opinion politique. Je comprends que la France et l'Europe soient anxieuses de la connaître à la veille des élections, mais enfin votre insistance est tyrannique !... Ça ne se fait pas, cela !... c'est le comble de l'indiscrétion... Et si je n'en ai pas, moi, d'opinion politique !... je serai à jamais déshonoré aux yeux de mon pays qui ouvre toutes grandes ses oreilles pour savoir ce que pense un de ses joyeux enfants. – Puis-je décemment dire :

« Citoyens !

» Vous voulez mon programme ? Voyez ce » qu'on joue au Théâtre-Français... Pardon, » je me trompe. Je n'ai pas de programme ! »

On dirait : « En voilà un imbécile qui ne s'occupe pas de la Chose publique. »

Et si je dis que je suis ceci... que je suis cela... que j'étais... mais que je suis devenu... que je ne suis plus... que je voudrais bien être... que... que...

Je me mettrais mal avec les uns ou avec les autres partis, et, dans ma position, je suis obligé de cacher mes préférences. Je ne dois pas me mettre dans l'embarras pour faire plaisir à un ami.

Dites que je garderai un silence aussi profond que diplomatique, sur le scrutin de liste, le service militaire et les élections, que je ne veux m'aliéner ni la Noblesse, ni le Clergé, ni le Tiers-Etat ; si votre maître veut un monologue, – indépendant – j'irai lui en réciter un à domicile.

Et puis, monsieur, je n'ai que deux cris dans le gosier et dans la poitrine, ces deux cris – intransigeants – sont : « Vive la France et vive la Comédie-Française !

UN CONCERT



Il s'agit d'un de ces concerts comme il y en a trop souvent à Paris, hélas !

Sur le programme, on lit des noms qui semblent sortir de terre pour étonner le public par leur complète absence de célébrité.

D'où viennent ces artistes ? On ne le saura jamais..... heureusement pour leur terre natale ! Violonistes, pianistes, flûtistes, monologuistes, clarinettistes, organistes, violoncellistes, harpistes, romancistes, tous

noms en *istes*.

Le public – mouton bonasse – répond à l'appel de ces inconnus. Le concert commence – la salle est suffisamment pleine – et les gens qui composent l'auditoire sont d'un naturel doux.

Un romanciste (numéro un) commence,



Il chante avec une voix de pierrot malade. On entend à peine :

Petit caillou,
Toi que mon pied repousse !

Il veut faire un trille à la fin, c'est un gargarisme pointu. Le public ne bouge pas. Le romanciste salue d'une façon interminable et se retire sans un bravo.

Un violoncelliste dont le nom finit en *nann* – très accrédité, là-bas... à Chose... Machin, – entre avec des bras d'une longueur démesurée et inquiétante ; il s'assied : sa chevelure se met à l'instant à balayer les cordes du violoncelle. (On dit *violonchelle* dans les orchestres.) Ce violoncelliste

capillaire scie, scie, scie sa malheureuse boîte à sons ; il fait trembler ses doigts, écrase l'archet sur la quatrième corde. – Il sue et joue faux.



Il sort, la chemise à tordre, après avoir salué à n'en plus finir.

Le public ne bouge pas. Le violoncelliste se retire sans un bravo.

Un monologueur paraît ; il est blond, il imite les bons diseurs de monologues, mais d'une façon si funèbre que le public croit que le récitant lui annonce la mort d'un proche parent. Ce qu'il récite est d'un comique irrésistible, paraît-il, mais tout cela est dit si funèbrement que quelques vieilles dames versent des larmes en murmurant : « Pauvre garçon ! » Le diseur de monologues a hurlé le dernier mot de son soliloque ; – pas un rire n'est sorti de la foule, qui ébauche un premier murmure.

Le monologueur se retire, après avoir beaucoup salué, sans un bravo.

« *Tiou ! Tiou ! Tiou !* » c'est le flûtiste. Le misérable a une fluxion ! Il gonfle ses joues d'une telle façon, sur sa flûte, qu'il ressemble à quelque chose d'inconvenant qui s'assoierait sur une travée trop étroite. Il met ses doigts à côté des trous, il les relève trop tard, il souffle trop fort, deux ou trois fois il pousse des cris lamentables au milieu de sa mélodie. Le public grogne.

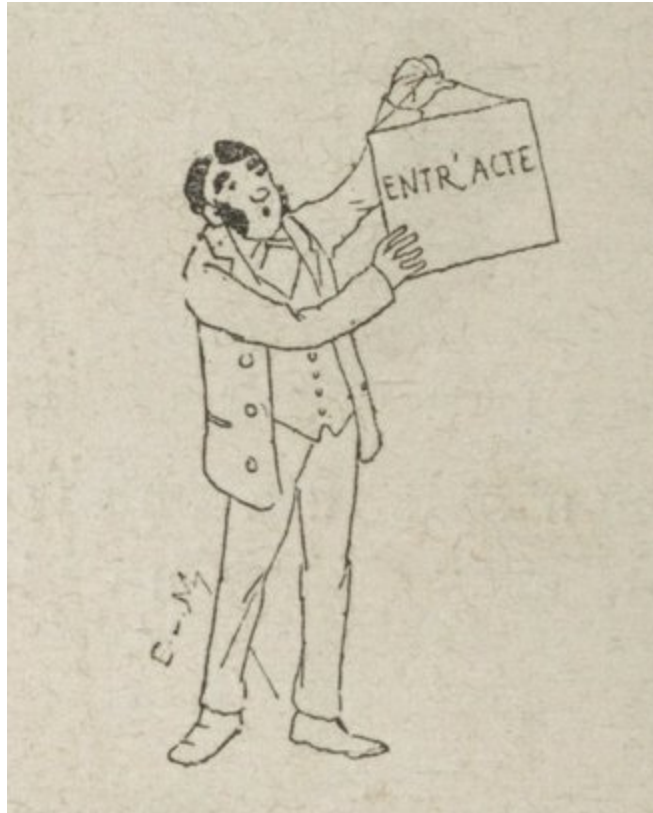
Le flûtiste s'évanouit, revient à la vie, et sort sans saluer, suivi de quelques grognements. Jusque-là on n'a pas vu la couleur d'un bravo.



Le 'pianiste arrive, casse un piano et sort raide. Comme il est bossu, le public sourit en pensant : « Au moins, il a la bosse du cassage des pianos, celui-là ! »



Arrêt. Le domestique de la salle des Concerts apporte la pancarte sur laquelle on lit : *Entr'acte*. Le public éclate en applaudissements frénétiques. Il n'y a qu'*entr'acte* qui ait eu du succès jusque-là,



Au bout d'un quart d'heure, le public se rassied. Avant, il est allé se dire dans les couloirs : « Qu'est-ce que c'est que ce concert-là ? Où a-t-on déniché de pareils artistes ? Sommes-nous à Carpentras 1 Quel *beuglant* ! »

Une jeune harpiste de neuf ans ouvre la seconde partie. Elle se trompe d'air à chaque mi nute – et envoie sur le public un vrai potpourri de vieilles plaintes. La seule consolation, c'est qu'elle louche – et que son morceau (varié) dure une heure.



Le public murmure. La jeune harpiste sort sans un bravo.

Deux sœurs – deux cantatrices étrangères (du Sénégal vu leur teint) entrent et chantent le duo de *Sémiramis*. Le public semouchetellement qu'il n'y a pas moyen de continuer ; elles sortent, reconduites par le bruit du nez du public.

Elles filent sans un bravo – heureusement qu'elles sont décorées d'un ordre étranger.

Un clarinettiste et un hautboïste se hasardent après les deux sœurs. Ils jouent un duo qui est une telle purée de couacs, que, de tous les coins de la

salle, on entend sortir *couin ! couin !*



Pas un bravo – les deux canards sortent sans l’ombre d’un bravo.

Le monologue revient, un monsieur se lève dans la salle, et donne l’ordre au monologue, au nom de l’assemblée, de se retirer à l’instant même s’il ne veut pas être châtié.

Le monologue sort sans demander son reste. L’auditoire félicite le courageux spectateur.

Les deux sœurs négresses demandent à recommencer *Sémiramis*. On le leur permet. Le public, prenant en considération leur couleur, – ne bouge pas et garde un silence noir.



Elles sortent furibondes sans un bravo.

Arrive l'organisateur du concert dans un état effrayant, les yeux hors de la tête :

« Mesdames et messieurs, un grand malheur... M. Roussin, fort ténor, étant souffrant, n'a pu se rendre au concert. Il va être remplacé par le jeune monologueur. » Protestations unanimes dans l'auditoire : « Non ! non ! non ! nous n'en voulons pas ! »

– Voulez-vous le pianiste ?

– Non ! non !

– Voulez-vous le clarinettiste ?

– Non ! Non ! Non !

Voulez-vous la jeune harpiste !

– Non ! Non ! Non ! Non !

– Que voulez-vous ? Le flûtiste ?

– Nous voulons que ça finisse !!!

– Eh bien, mesdames et messieurs, c'est fini !

Des tonnerres d'applaudissements éclatent, – et se prolongent jusque dans la rue.

– Deux personnes causent du concert à la sortie : « En somme, disaient-elles, le succès a été pour *Entr'acte* et pour quand c'a été *finiste* ! »

COMMENT ON DEVIENT UN COMIQUE

Je suis venu à Paris avec la ferme intention de jouer les amoureux.



La passion du théâtre s'est révélée à moi vers quatre ans en entendant mon frère déclamer des rôles avec un sérieux, une ampleur extraordinaires chez un acteur âgé de onze ans. Je me mis à l'imiter, à faire des gestes et à dire : « Ouah ! ouah ! ouah ! » comme un tout petit comédien.

Chemise au derrière, je suivais partout Coquelin. Il récitait si bien ! Je me sentais grandir en l'écoutant.

Mon frère avait la fureur du théâtre ; il semblait en répandre autour de lui.

Jeune pâtissier, il laissait brûler les tartes dans le four, oubliait de servir la clientèle, ouvrait la bouche pour déclamer quand on lui demandait un pain.

– Donnez-moi une brioche de six sous.

A peine nous sortions des portes de Trézène...

répondait Coquelin.

Moi, je faisais les commissions. Plus jeune pâtissier, j'allais porter des petits gâteaux à domicile. Je me trompais de rue, je n'arrivais jamais chez mon client ; mitronnet obsédé, je restais assis au bas des remparts de Boulogne-sur-Mer, poursuivi par le souvenir de Coquelin aîné dans tous les rôles qu'il jouait à seize ans, en amateur, au théâtre de la ville. C'était dans une salle improvisée qu'on appelait la *Baraque*.

La *Baraque* et Coquelin passaient et repassaient dans mon petit cerveau comme quelque chose de féérique, de divin. Je revoyais l'ainé acclamé par tout Boulogne dans le *Mousse*, *Pauvre Jacques*, le *Gamin de Paris*, *Brelan de troupiers*, l'*Omelette fantastique*.



Je restais assis, tarte de douze sous au poing, rechantant quelques bribes d'un couplet, récitant la fin d'une tirade, esquissant d'un bras timide un grand diable de geste, faisant le vieux avec ma tarte, fou d'amour pour un art auquel il me semblait que je ne pourrais jamais toucher.

J'étais alors – chose étrange – un gentil petit adolescent, avec de beaux cheveux d'une couleur rare, d'un blond cendré très pur. J'avais un visage un peu long, mais régulier. Je me suis déformé depuis. Les vieilles Anglaises à lunettes de Boulogne me lorgnaient ; elles auraient désiré avoir un fils comme le petit Coquelin. Mon air britannique les séduisait, et, quoique pâlot et ressemblant, comme le disait le grand paysagiste Cazin, à un pain d'un sou peu cuit, les longues vieilles Anglaises à lunettes m'auraient adopté avec plaisir et emporté en Angleterre.

Plus j'avancais en âge, plus j'aimais le théâtre.

Coquelin était déjà parti pour le Conservatoire. Moi, j'étais au collège. J'y faisais un tas de singeries qui m'avaient fait surnommer le *Comédien*.

Les grimaces et les tirages de langue avec des expressions diverses étaient les manifestations comiques extérieures dont je donnais un échantillon varié. On aurait pu croire à la jeunesse d'un mime.

D'une physionomie très mobile, je singeais surtout les gens navrés ; j'avais une collection de visages lugubres que je changeais à volonté et qui provoquaient l'hilarité.

Je me mis à apprendre quelques rôles. J'avais un amour profond pour le genre sérieux ; je me sentais mis au monde pour jouer *Ruy Blas*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*.

Je jouais les scènes dans ma chambre, en poussant des éclats de voix qui effrayaient les chats dans la cour, en pleurant sur mon oreiller, brisé par une douleur qui me faisait un plaisir infini : plus je pleurais, plus j'étais content. J'étais fort mauvais.

Je n'avais qu'une bonne chose à mon actif de futur comédien : de la sensibilité. Appréciable qualité, si l'on se souvient que Talma a dit dans ses Mémoires qu'il donnerait dix comédiens intelligents pour un comédien sensible.

Je pleurais à chaudes larmes en récitant *Ruy Blas*, – beaucoup trop. La douleur de *Ruy Blas* est immense : la mienne était interminable.

Comme je me sentais l'étoffe d'un Laferrière, il fallait tenter d'entrer au Conservatoire. Je ne fis aucune confidence à ma famille. Un ami, M. Huret, fabricant de tissus de lin, à Pont-de-Briques, près Boulogne, eut mon secret et ma première récitation d'un rôle.

J'allai lui dire *Ruy Blas*. Ce rôle me ravissait. Être aimé d'une reine, moi... Quel bonheur 1

Mon émotion était grande en arrivant chez M. Huret. Je le vois toujours m'écoutant, assis sur un grand canapé.

Je commence :

... Donne-moi ta main, que je la serre,
Comme en cet heureux temps de joie et de misère.

Avec une voix étranglée, le son sortait à peine : j'avais la gorge serrée, les joues exagérément pâles. C'était idiot, cette peur immense. En somme, M. Huret possédait une usine de tissus de lin très importante, mais n'était pas un juge sans appel, quoiqu'il eût eu jadis la passion du théâtre.

J'avais une vibration énorme, mon regard était très mouillé. Après la scène de Ruy Blas et de Don César, au premier acte, je tombai anéanti sur un fauteuil. Et il y avait de quoi, j'avais mis beaucoup trop de force, j'avais fait un abus extraordinaire de bras levés au ciel, d'yeux blancs, de mouvements fébriles de jambes.

J'attendis mon arrêt de mort – ou de vie ; car, si l'ami consulté m'avait dit que je ne pouvais pas entrer au théâtre, c'était ma mort. Il se prit à réfléchir, et au bout de plusieurs minutes qui me parurent des siècles, il ouvrit la bouche et me dit :

- Vous serez comédien... Seulement...
- Seulement ?... m'écriai-je anxieux.
- Seulement, il faudra desserrer les dents. Vous avez l'air de mordre votre rôle. Si vous pouvez vaincre ce défaut, vous jouerez les amoureux.

Je me sentis vivre : j'étais sacré jeune premier par le filateur !

Rien ne s'opposait à ce que je jouasse l'emploi sérieux. Au contraire, mon frère était engagé comme comique à la Comédie-Française ; c'était parfait. Lui jouerait les valets, moi les maîtres.

A. cette époque, après avoir été professeur de français en Angleterre, j'étais employé auxiliaire à la gare de Boulogne. Employé de chemin de fer exécrable, ne pensant qu'au rôle de Castellano dans *l'Ange de minuit*.

Deux mois après mon audition chez M. Huret, je partais pour Paris, à la conquête de la gloire. C'était décidé, j'allais être comédien.

Je soignais ma tenue d'amoureux, me défiant de l'impression que pourrait faire sur le jury du Conservatoire le frère d'un comique. J'avais un habit bleu à petites côtes que je mettais le dimanche en Angleterre.

Voici le jour de l'examen. Je soigne ma raie. J'avais un col de chemise très blanc, un pantalon suffisamment noir, mon habit bleu, une peur idem.

Je parais en tremblant devant M. Auber et ses acolytes, MM. Ed. Thierry, Samson, Provost, Regnier, Beauvallet, Augustine Brohan. Quels juges !

Brrr ! Je me sens très examiné. J'attaque la scène de *Clitandre* des *Femmes savantes*, du premier acte :

Non, madame : mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.

Après ces deux vers, je me sens mieux. La peur s'éloigne.

Dans aucun embarras un tel pas ne me jette ;
Et j'avouerai tout haut, d'une âme franche et nette,

Mon aplomb est revenu. Je vais faire honneur à ma signature.

Que les tendres liens où je suis arrêté,
Mon amour et mes vœux...

Je m'arrête. Je regarde Henriette avec une expression (enflammée et discrète, une expression d'homme de cour. Je fais mon œil. J'attends deux secondes, et quand l'électricité de mon regard est épuisée, je dis avec chaleur :

... Sont tout de ce côté !

Je finis ma tirade. Après quoi un coup de cloche donné par M. Auber m'avertit qu'on en a entendu assez.

Je retourne chez moi anxieux, attendant le soir avec impatience pour connaître mon sort. Je reçois une lettre du Conservatoire. Reçu !

Le lendemain, mon frère me présente à M. Regnier, qui devait être mon professeur. Je faisais mon mirliflor, j'étais élève au Conservatoire, j'agitais la jambe, je portais haut la tête, je me passais d'une façon romantique la main dans la chevelure. Je me croyais quelqu'un.

– Il jouera les amoureux, dit mon frère à M. Regnier.

– Pas sûr, répondit le maître, le jury l'a trouvé drôle dans *Clitandre* et pas beau.

Le frère fut interloqué, puis furieux, – moi aussi. Coquelin commence à faire l'inventaire de tous mes charmes : « Je vous assure qu'arrangé avec

des habits bien faits, du fard, de la poudre, il sera très gentil, ce petit. »

« Eh bien, dit le grand comédien, vous m'amènerez votre frère en habit à la française, avec des bottes à revers, et nous verrons comment il est bâti. »

Plusieurs jours après, je fus au Conservatoire sans habit à la française, avec celui de mon examen, le bleu à côtes d'Angleterre. Je m'étais frisé pour donner un démenti formel aux gens qui ne me trouvaient pas joli et je répétais de nouveau, mais pour la première fois devant les élèves, le même rôle de Clitandre.

Je vis des sourires sur les visages de Prudhon, Charpentier, Edgar Monteil, Jourdan, Gaston Lemay, Schnegans, qui se destinaient aux amoureux avec un physique *ad hoc*, paraît-il.

Voyons, mon ami, me dit M. Regnier, après que j'eus fini, ne savez-vous pas quelques fragments de rôles comiques ?

– Mais oui, monsieur.

– Récitez-m'en un.

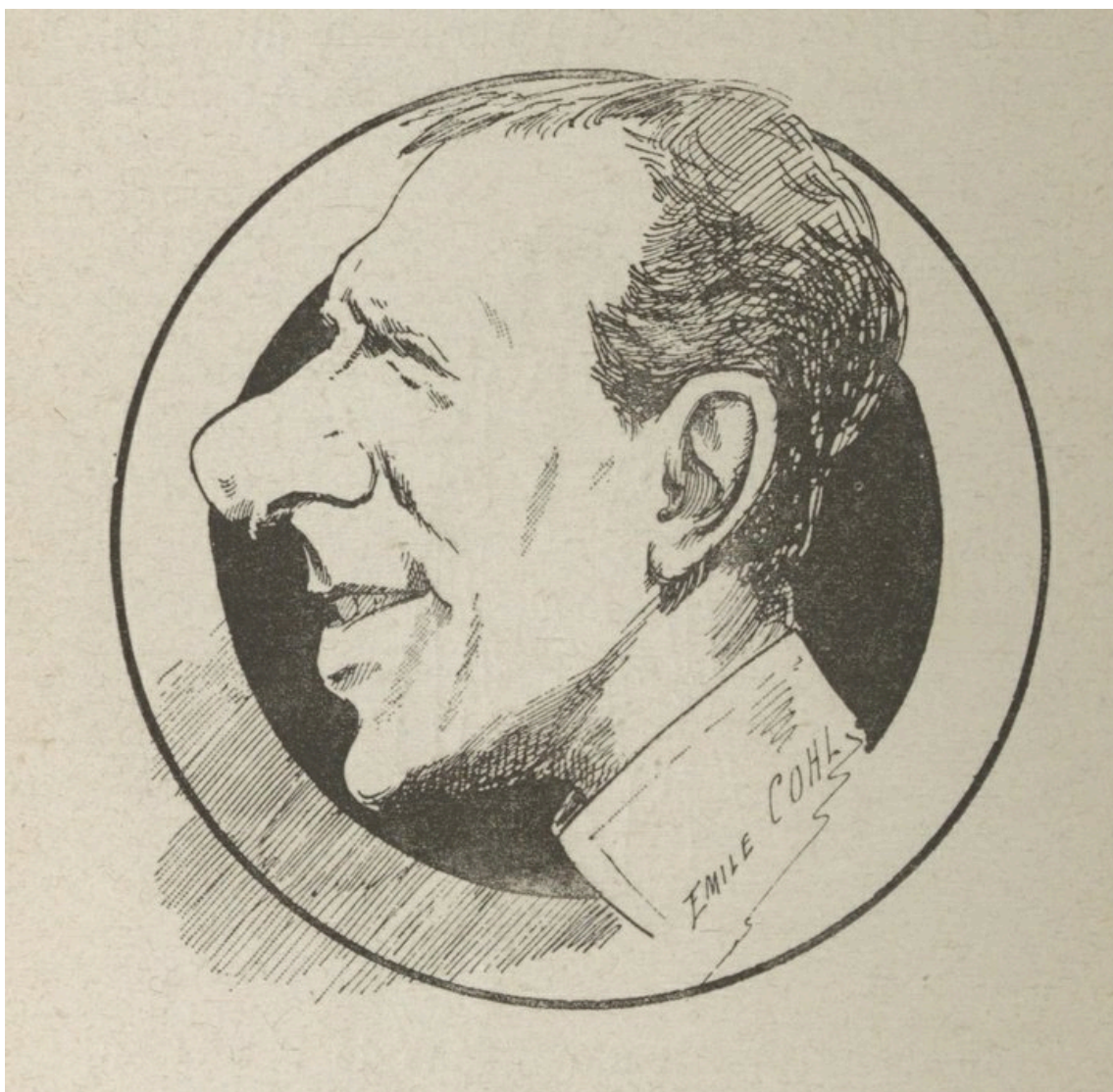
Je me mis en devoir de réciter Gros-René, du *Dépit amoureux*.

Les élèves se mirent à sourire de nouveau, mais plus de la même façon que tout à l'heure.



Je dis ensuite le monologue de Petit-Jean, des *Plaideurs*. Je fis rire tout le monde, cette fois ; ce monologue eut l'air d'un pronostic.

– Eh bien, mon enfant, me dit M. Regnier, à l'avenir vous vous ferez défriser ; si vous savez des rôles tragiques, vous les oublierez ; vous avez l'œil riant, la tête drôle, le nez de la famille, vous ferez comme votre frère, vous jouerez les comiques, et tâchez de les jouer aussi bien que lui.



– J’essaierai, monsieur Regnier.
Et voilà comment on devient un comique.

PIROUETTES

Mœurs mondaines :

Accident arrivé au comte de Pluméafond.

A la fin du mois dernier Pluméafond va faire une petite visite à la vénérable douairière de Rincée-aux-trois-quarts.



Le feu s'éteint dans la cheminée.

– Prenez donc le soufflet, dit péniblement la douairière, allongée sur sa vieille ottomane, et rallumez la bûche, comte.

– Volontiers, dit Pluméafond, en prenant le soufflet avec élégance. Il se met en devoir de rallumer le feu, mais au lieu de se servir du soufflet, en se

baissant, il laisse partir de son train de derrière de comte, une brise absolument odorante.

– Que faites-vous, crie la douairière furieuse, vous vous trompez de côté.



Marais va débiter à la Comédie-Française.

Dans quel rôle, se demandent les amateurs : Almaviva, Alceste, Tartufe, le Joueur ?

– Non, dans l'*Ecole des Maris*.

Un philosophe ! – Qu'il prenne garde que pour lui le Théâtre-Français soit l'*École des Marais* !



Judic s'en va en Amérique, et emporte quarante robes merveilleuses, dues à cette admirable artiste qu'on appelle Mme Rodrigues, et qui a du cœur à l'ouvrage !



L'Amérique va tomber à genoux devant le luxe parisien ; les robes de Judic pourraient aller dans le Nouveau-Monde sans Judic : elles *chanteraient* l'élégance, la grâce, le raffinement quintessencié de Paris. On acclamerait d'abord Rodrigues, puis après Judic ; la diva des Variétés pourrait faire deux voyages. Mais ces Yankees, qui ont toutes les veines, verront et applaudiront Judic dans ses quarante étourdissantes toilettes rodriguesques. Que de malles entraîne à sa suite une chanteuse, c'est comme un régiment ! Je songe au monologueur qui emporte un simple habit noir et une chemise de nuit. Avec cela, il peut faire le tour du monde en se donnant du mal – pas de malles, un humble sac de nuit !



Oui, mais on n'admire pas Rodrigues ! C'est bien fâcheux que Cadet et ses émules ne soient pas confiés aux mains des grandes couturières et que l'on ne puisse leur confectionner des habits roses, bleus, verts, rouges, or, ciel, crème, – avec broderies et perles qui rehausseraient leur laideur masculine.



Le comble de la distraction pour un musicien :
Prendre la bouche d'une négresse pour l'ouverture de la *Dame blanche*.



Z... est un homme qui croit à la signification des noms : Jeanne d'Arc, Napoléon, Balzac ' pour lui devaient s'appeler comme cela pour produire les grandes choses qui font notre admiration. Ils se seraient appelés autrement qu'ils n'auraient pas été eux.

Z... va plus loin. Il affirme que Bismarck, qui donne à l'oreille et à l'esprit la vision de quelque chose de casqué, de cuirassé de fer, de quelque chose de formidable, n'aurait pas été Bismarck si, par exemple, il s'était appelé *Bismuth*.

C'est possible, Z... est un grand philosophe qui a peut-être raison. Assurément, Bismarck, s'appelant Bismuth, aurait peut-être été, non un grand et redoutable homme d'Etat, mais plutôt un petit pharmacien de province – et il nous aurait moins embêtés.



La pluie tombe sur toute la France, toute la France est mouillée – ce qui fait dire aux bulletins météorologiques :

En France les pluies sont *générales*.

Boirot, qui est trempé comme une soupe, trouve qu'on pourrait bien dire : les pluies sont *marécales*, – tellement il pleut.



Dernière nouvelle :

On annonce que la médaille d'or de l'exposition des bébés qu'on prépare serait décernée d'avance à M. Delaunay, sociétaire de la Comédie-Française.



Des petits garçons, aux Tuileries, jouent aux médecins qui se réunissent pour une consultation.

Ils se donnent des titres : « Toi, tu seras le docteur Tant-Mieux ; toi, le docteur Tant-Pis ; toi, le docteur Sans-Pareil. »

Le plus petit se présentant : « Et moi, quel docteur serai-je ? »

« Toi, comme tu es le plus mioche, tu seras le docteur Galopin. »



Le comble de la sensibilité :

Pleurer en lisant dans un bulletin météorologique que le thermomètre est *tombé* dans l'ouest à des profondeurs exceptionnelles.



Un Alphonse vient trouver un peintre pour se faire peindre.

Alphonse. – Je ne sais quelle pose prendre.

Le peintre. – Faites un effet de *dos*.



Sapeck va souvent dîner dans une maison où les domestiques sont très maladroits ; ils ont l'habitude de renverser continuellement sur les invités les potages, sauces, jus de gigots, asperges, crèmes, café. – Pour obvier à cet inconvénient, l'amphitryon a fait confectionner pour ses hôtes des habits et des robes en toile cirée.

On les endosse avant le repas ; comme ça, rien à craindre.



Une chose m'a rendu rêveur l'autre soir à l'Alcazar pendant que Thérèse ne chantait pas. J'ai lu au tableau des consommations accroché au mur de ce café mauresque et chantant :

Soda célibataire

Qu'est-ce que cela peut bien être ? Il y a donc des sodas mariés ? Je voudrais savoir quelle différence de goût il y a entre un soda célibataire et

un soda marié. On a peut-être inventé le soda veuf. Oh ! le progrès ! J'étais tellement perplexe et tellement troublé que j'ai demandé un bock.

Sous toutes réserves :

L'autre soir, à la grande fête donnée chez Georges Petit, pour lancer la merveilleuse publication de *Paris-Noël*, des artistes de l'Opéra et du Théâtre-Français se sont fait applaudir par la crème de Paris, par un auditoire aussi *selected* que possible, comme diraient les gens qui parlent la langue de l'intrépide vide-bouteilles, Charles D...



On a fini la soirée par une comédie délicieuse, en un acte, d'Edmond Gondinet. Cela s'appelait le *Brouillard*, joué par les deux Coquelin, Reichemberg, Febvre, et Sara Bernhardt. Grand succès pour la pièce et les

interprètes. Par malheur, vu la *minceur* de Sarah Bernhardt, on ne l'a pas vue dans le *Brouillard* et on l'a bien regretté. Tout le monde a trouvé que la célèbre et impalpable tragédienne aurait dû se faire rembourrer pour qu'on l'aperçoive.



Nouvelle définition entendue à Vittel.

Diabétique : sucretaire.



L'*Album* fait fureur de nouveau dans les salons de Paris.

– C'est une maladie, l'album, dit un monsieur.

– Une vraie, répond le docteur Béni-Barde, et qui a un nom.

– Lequel ?

– L'*albuminerie*.



Sous toutes réserves.

Georges Laguerre, le député, aurait envoyé une demande de places au Châtelet et aurait demandé dans sa lettre à *se voir jouer*.

Vous savez qu'on joue à ce théâtre *La Guerre*, – mais pas Georges.

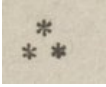
Un peu prétentieux, les députés !...



Effrayant !

Dans la banlieue de Paris, il y a des restaurants pour les pauvres où l'on sert, paraît-il, des beefsteacks aux pommes sans beefsteacks.

Quand, pour les plus pauvres encore, en servira-t-on sans pommes ?

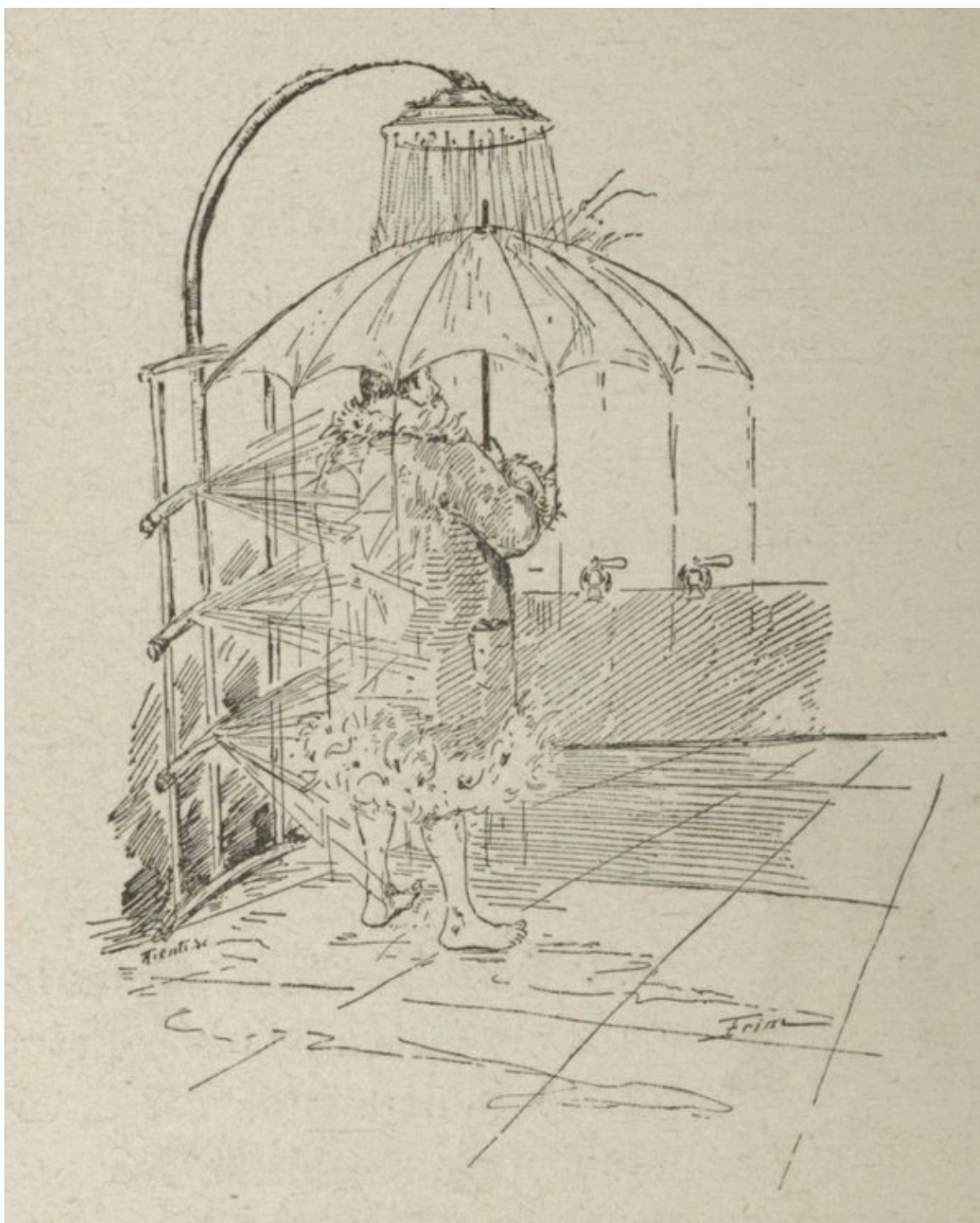


vec le Pont-Neuf qui s'écroule, voilà un dicton vieux à l'eau. On ne pourra plus dire d'un monsieur qui ennuie les médecins par sa mine prospère : « Il se porte comme le Pont-Neuf ! »

Allons, vite qu'on flanque deux piles au Pont-Neuf pour redire la vieille formule.



X... est si frileux, qu'il ne consent pas à prendre de douches comme tout le monde.



Au lieu de se mettre tout nu pour se placer sous le jet d'eau, il a acheté un gros pardessus en fourrure et un énorme parapluie, et, vêtu de ce pardessus et armé du parapluie, il reçoit la douche en pluie et le jet brisé, sans crainte de se refroidir.



Mme Desjardins, portière, trouve la question Wagner encombrante, et s'écrie : « Alors, si on ne le joue pas à Paris, on nous forcera peut-être à partir pour *Déroute* pour applaudir son opéra intitulé *Persil sale* ! »



On parie d'une nouvelle association qui serait une terrible rivale de celle si connue des francs-maçons.

Elle s'appellerait les *faux maçons*. Il n'y aurait que des faux frères qui n'auraient qu'un but : le contraire de la fraternité, la propagation des plus exécrables doctrines, tous admirateurs des récidivistes ! Ils auraient des loges, mais ce seraient des loges de portières, dans lesquelles on esquinterait le prochain.

On parle déjà de 8 000 000 de *faux maçons* inscrits sous la présidence d'un faux Paul Déroulède.

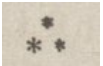


D'abord et avant tout, prévenons le public que la conférence, en train en ce moment de délibérer sur les derniers événements d'Orient, n'a pas lieu 39, boulevard des Capucines, à la salle des Conférences de Paris, mais bien à Constantinople, où se sont réunies les puissances intéressées. Pas de fausse adresse.



Une chose fort désagréable, en hiver, c'est de confier ses pieds à un pédicure qui a les mains glacées. On se met à éternuer tout de suite, le froid aux pieds ayant une communication directe avec le cerveau ; il faut donc prier les pauvres pédicures qui n'ont pas de gants de se réchauffer les mains avant de vous prendre les pieds.

Un monsieur grincheux, sensible des muqueuses et propriétaire de trois gros cors, a congédié dernièrement son pédicure, qui avait les mains glacées comme des nez de chiens ; il lui a envoyé un grand coup de pied au derrière. Depuis ce temps, le pédicure met des *moufles* (gants fourrés, très poilus) pour faire les pieds du grincheux.



Sous toutes réserves :

Étant données les difficultés extraordinaires qu'on a à faire prendre une allumette de la Compagnie, ladite Compagnie aurait, paraît-il, l'intention d'ouvrir des cours d'adresse pour allumer les allumettes de sa fabrication.

Le prix sera très modique, car il faudra suivre longtemps les cours d'adresse pour arriver à craquer proprement et utilement.



Horrible, mais juste.

Avez-vous remarqué comme de certains vieux très démolis et propriétaires d'une haleine absolument fétide ont la triste habitude de vous parler dans le nez ? c'est insupportable.



Et ce qu'il y a d'affreux, c'est que ces vieillards, ignoblement odorants, ont toujours beaucoup de choses à vous dire, et se mettent tout à fait à l'aise pour vous raconter cela de trop près.

X..., qui est souvent assailli par ces vieillards infects et qui en souffre, les appelle : des *vieux d'aisances*.



Assurément, il y a un grand plaisir à aller à l'Alcazar entendre la diva populaire Thérèse, la grande cantatrice du pavé ; il y a aussi pour les pschutteux idiots, un plaisir sans mélange à crier : *Brava !* à Grille-d'Égout, la Goulue, Vol-au-Vent et Guibollard, les quadrillistes naturalistes ; mais il y a un fort inconvénient que je signale et contre lequel je proteste au nom de ma nuque :





C'est de recevoir un air de la scène et un autre de la porte d'entrée ; l'un envoyé par un chanteur et l'autre par le vent.

Ce n'est pas parce qu'on est dans un établissement musical qu'il faut mettre le public entre deux airs.

Un monsieur et une dame, au Châtelet, dans une baignoire, s'amusent tellement – en dehors du spectacle – l'*Assommoir* – qu'ils poussent des éclats de rire tout à fait exagérés.

A force de rire ainsi, on finit par sentir dans la salle une odeur vraiment nauséabonde.

Le rire a de ces inconvénients-là.

« Ce n'est pas possible, dit-on, ces deux spectateurs ont dû s'oublier dans leur baignoire. »



L'odeur s'accroît et fait dire très haut à un gros monsieur, ancien militaire, furieux d'être empesté au théâtre :

« S.N.D.D., ils ne sont pas ici dans un *châtelet* de nécessité ! »

La pièce du poète Delair qu'on a jouée à la Comédie-Française au moment de la mort de Victor Hugo, sous le titre d'*Apothéose*, a été reprise l'autre soir dans le salon de Mme X..., par les artistes des Français : Reichemberg Barretta, Coquelin, Worms, etc. On sait qu'avec ces excellents artistes, il y a dans *Apothéose* Mlle Bartet, qui joue le rôle de la France, – elle le joue très bien ; – mais elle représente *peu* la France, à cause de sa taille et de son embonpoint sarah-bernhardtesques.

Un spectateur disait :

– Mlle Bartet déclame d'une façon charmante les beaux vers de Delair, mais elle n'a pas l'air de la France.

– Non, dit Mme de X..., vu sa taille ; elle aurait plutôt l'air de la Sicile.



Pschutt-Pschutt est un pschutteux foncièrement bécarre.

Il prétendait l'autre soir dans un salon, son maigre derrière tourné vers la cheminée, que si les tremblements de terre étaient remplacés par des tremblements de mer ce serait beaucoup moins dangereux pour les gens qui habitent sur de solides terrains ; les matelots danseraient un peu plus dans leurs bateaux sur la mer, voilà tout ; avec l'habitude qu'ils ont du tangage, ils s'apercevraient à peine des tremblements de mer et les gens de la terre ne se raient pas bousculés.

Tout le monde, dans le salon, écoutait Pschutt-Pschutt bouche béante.



L'acteur X... est un jeune premier qui tient à la pureté des lignes de son visage, comme nous tenons à la prunelle de nos yeux.

Chaque fois qu'il sort d'une scène où il a été obligé d'exprimer une ardente passion – yeux hors de la tête, visage convulsé, grimace effrayante d'amour – vite, il court au miroir dans la coulisse – et se remet en place les lignes du visage avec les mains – et un peu de pierre ponce.

Aussi, à la ville, sa figure ressemble-t-elle à un lac sans rides. – Mais il use beaucoup de pierre ponce !

Tableau pour Jean Béraud :

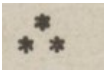
Un de ces derniers soirs de pluie un pschutteux panné, ne pouvant prendre une voiture pour se rendre à une soirée, avait consenti à mouiller ses souliers pointus.

Il arrive sur le boulevard, le traverse. A ce moment, il passait beaucoup de fiacres. Notre pschutteux, menacé dans sa traversée, se précipite sur le refuge ; mais, ô malheur ! un fiacre lui envoie par devant des myriades de taches de macadam, tandis que, ô second malheur ! un autre fiacre qui passait en même temps de l'autre côté du refuge, lui en envoie autant par derrière.

Le pschutteux-boueux a dû s'en aller à sa soirée *tigré* des pieds à la tête, par devant et par derrière ; il avait du macadam même sur le monocle.



Il y avait longtemps qu'on ne parlait plus des *Zoulous*. Mme Dumillet, portière de la rue Pirouette, a raconté à Mme Dumouron, autre portière, que, dans le roman qu'elle avait lu de M.X..., un nom comme Monpépin, une *Zoulouque* a vu dans le ciel une *horreur boréale*.



Nouvelles lunettes :

- Tiens, quelles grosses lunettes vous avez !
- Oui, mon cher, et elles sont bleues.
- Vous n'en portez jamais.
- Excepté au moment des élections ; toutes ces affiches, rouge ponceau, jaune citron, vert pomme, me font tellement mal aux yeux, que je suis obligé de me garantir la vue. Je porte des lunettes pour affiches électorales.



Les fauteuils du Vaudeville sont mécaniques maintenant. On y est tellement assis qu'on se suppose être chez un dentiste ou chez un *spécialiste* ; ces fauteuils semblent devoir se désarticuler ni plus ni moins qu'un Hanlon-lit. On croit qu'on va subir quelque *visite* médicale ou une opération chirurgicale. – Le spectateur est bien vite rassuré ; la seule corvée, c'est d'applaudir les acteurs des *Espérances* et de *Bébé*. Charmante corvée, puisqu'il s'agit d'exprimer sa joie aux excellents comédiens de la chaussée d'Antin.

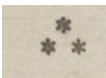
Un bon fauteuil prédispose l'auditeur à la bienveillance, au plaisir : c'est le fauteuil du Vaudeville. Un trop bon fauteuil, vaste et extraordinairement confortable, prédispose l'auditeur au sommeil : c'est le fauteuil de l'Odéon.



L'autre soir, à l'Ambigu, j'ai été le témoin d'une distraction bien légitime de la part d'un spectateur myope. Dans la rage d'embellissement qui rend malades les directeurs des théâtres parisiens, – et pour cette rage spéciale, nous ne demandons pas de Pasteur – l'orchestre de l'Ambigu – d'où sortent tant de trémolos lamentables, de musique de scène si navrante pour accompagner les sanglots de la jeune première et les vociférations démoniaques du traître – l'orchestre a été transformé. – C'est une sorte de cage aux barreaux dorés, légèrement ornementée de feuilles vertes. – Un spectateur myope et distrait, qui était au premier rang des fauteuils d'orchestre, près de la cage des musiciens, s'est cru au Jardin des Plantes ; il y avait un second violon, très barbu, qui ressemblait à un petit buffle, le myope lui a offert un pain.

Le second violon a pris mal la chose – et pas le pain ; – le myope s'est confondu en plates excuses et a mangé le pain – qui n'était pas de seigle – devant le musicien furieux, pour lui prouver qu'il ne voulait pas empoisonner, quoiqu'il fût à l'Ambigu, un aussi poilu second violon.

Voilà ce que c'est que de mettre des musiciens en cage – ça trompe le public.



Si Marais était entré au Théâtre-Français, il avait, dit-on, l'intention de tellement tout bouleverser rue Richelieu par son succès, que le Gouvernement de la République aurait été obligé de décréter ceci :

« En raison de l'immense situation artistique de l'acteur Marais, la maison de Molière, connue sous le nom de Comédie-Française, ne sera plus le Théâtre-Français : on l'appellera désormais le théâtre du *Marais*. »

Il est fort heureux que le jeune premier rôle du boulevard reste au coin Duquesnel, selon la belle expression de Gros-Claude, et que le Théâtre-Français reste le Théâtre-Français.



Les théâtres rouvrent leurs portes. Beaucoup de reprises, et quelques premières invitent les Parisiens à aller se pâmer au second acte du *Naufrage de M. Godet*, à aller frémir à la *Pieuvre*, rire au *Voyage à Dieppe*, sans oublier *Louis XVI et Marie-Antoinette*, c'est-à-dire le drame au fond de la mère. Car on voit Antoinette souffrir beaucoup de fuir avec son fils à Varennes, j'allais dire *Marennnes*, pour être plus maritime et plus royal, cependant que bien des Alphonses se gaudissent à tous ces spectacles salés.

On revient des bains de mer, ces affiches aquatiques sont une attention délicate pour les gens qui viennent de remiser leur caleçon.

Depuis le rengagement de Mlle Dudlay comme sociétaire de la Comédie-Française, où le ministre des beaux-arts, M. Goblet, a fait disparaître le comité de la maison de Molière comme une simple muscade, les Bruxellois, enchantés de voir le triomphe de leur compatriote, n'appellent plus le *Théâtre-Français* que le *Thèâtre-Belge*.

Nous trouvons que c'est une contrefaçon.

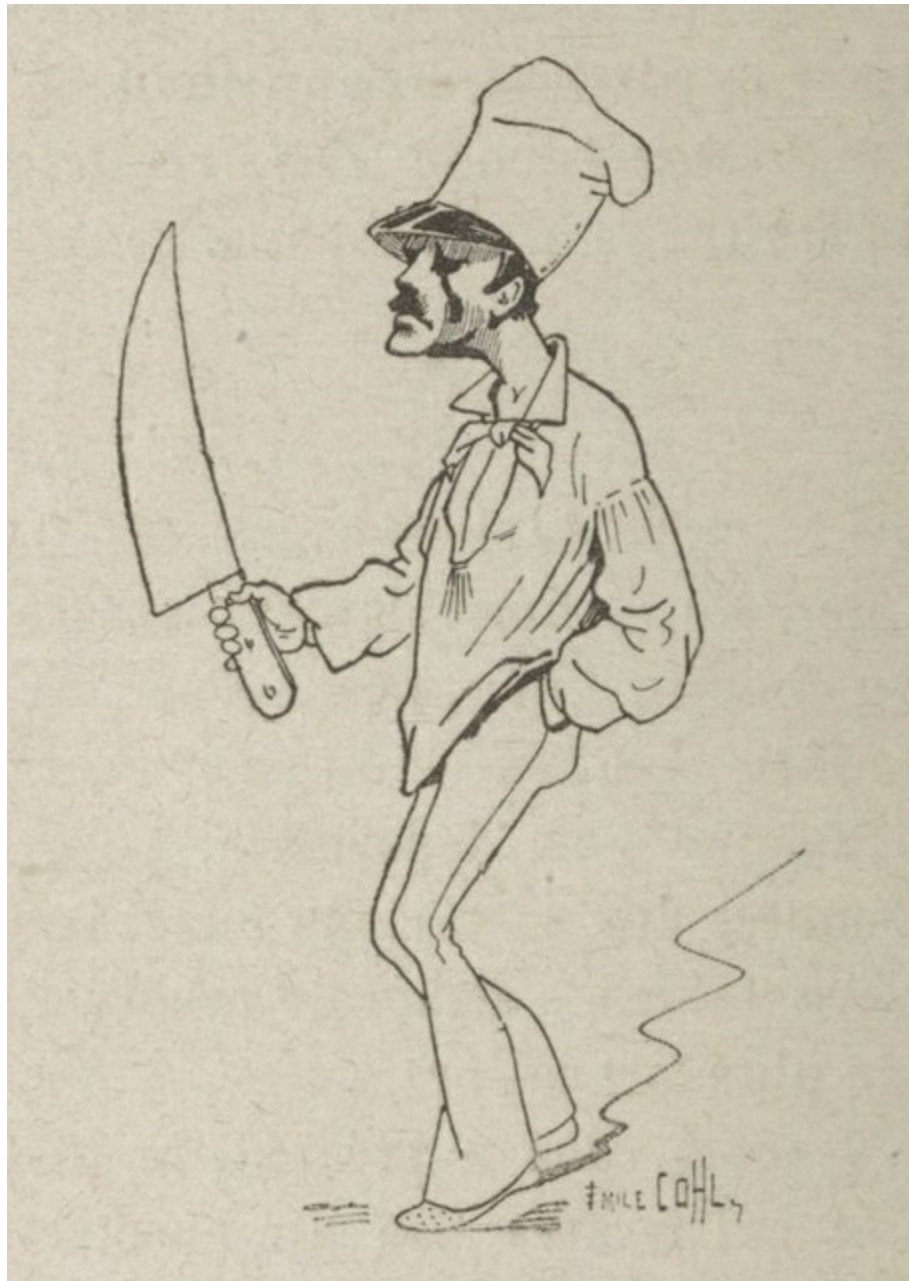


Après la mort de l'infortuné M. Barrême, préfet de l'Eure, horriblement assassiné par X..., en chemin de fer, avant d'arriver à Maisons-Laffitte, à 8 heures du soir, en 1^{re} classe, les voyageurs vont désormais, pour se défendre contre des agressions aussi imprévues qu'épouvantables, s'armer de revolvers américains du plus fort calibre.

On voyagera, dès à présent, le pistolet au poing, et ce ne sera pas un spectacle sans intérêt que celui que donneront quatre voyageurs fixés aux quatre coins du compartiment, se surveillant d'un œil inquiet, le doigt sur le chien de leur revolver respectif.

S'il n'y a que deux voyageurs, ça aura l'air d'un duel sans témoins où l'on ne tirera jamais. Les voyageurs impressionnables et poltrons tireront

quelquefois quand leur voisin se lèvera pour prendre dans son sac de nuit ou dans sa valise une pipe ou un livre ; ces impressionnables voyageurs croiront que leur compagnon de route se lève pour les assassiner, alors : pan ! pan ! Ça va être amusant les voyages à l'avenir !



Je connais des gens traqueurs qui certainement n'iront plus en première ou seconde classe que cuirassés des pieds à la tête, une lance au poing, en

costume de paladin.

On pourra écrire à l'avenir, à côté de *Fumeurs*, *Dames seules*, – *Assassins*. Ce sera une bonne précaution, on n'y montera pas. – Ou ne monteront que ceux qui sont dégoûtés de la vie – et qui auront pris au guichet un billet pour le dernier voyage.

On ne sera en sûreté qu'en 3^e classe avec beaucoup de monde.

Plaisanterie à part, les Compagnies de chemins de fer, si insensibles généralement à l'escarbouillage des voyageurs dans les rencontres des trains, feraient bien de trouver les moyens de garantir la vie des personnes qui leur donnent de l'argent pour voyager, non pour être tuées, et qui voudraient pouvoir s'endormir dans un wagon, avec la certitude de ne pas se réveiller dans l'autre monde, après avoir été précipitées sur la voie comme une bouteille vide.



n annonce que Sarah – Bernhardt va rentrer au Théâtre-Français.

– Dans quelle pièce ?

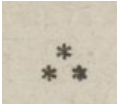
– Dans la *Famille Poisson*.

– Quel rôle jouera- t-elle ?

– Je n'en vois qu'un : l'*Arête*.



La dame aux *sept petites chaises* est malade en ce moment : elle a la danse de *syndic* et elle cherche partout la photographie de celle qui fut la plus grande amie du célèbre poète Victor Hugo. Madame *Drouot* !



Pour s'amuser en société :

Se réunir à une vingtaine de personnes et dire :

Le roi
Est allé.
Et où ? et où ?
A Cognac

Cinq personnes répètent *le roi*, cinq, *est allé*, cinq, et où ? et où ? les cinq dernières, à *Cognac*. Tout cela tout le temps, jusqu'à extinction de chaleur naturelle, ni trop fort, ni trop haut.

– Et vous obtenez avec cela ?

Le chant des grenouilles dans un marais au clair de la lune. Essayez et vous m'en direz des nouvelles. C'est effrayant comme c'est ça. Et ce que c'est amusant !

En omnibus :

– Votre mari était musicien ?

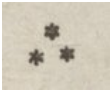
– Oui.

– C'était aussi un ivrogne ?

– Il ne l'était plus à la fin de sa vie.

– Musicien ?

– Non, ivrogne... Il buvait de l'eau et ne jouait plus que de la musique de *Carafa*.



Entre bourgeois :

– Jadis, j'ai entendu un opéra intitulé *Guido et Ginevra*. C'était très joli, mais je n'ai jamais compris ce que voulait dire le titre... *Guido et Ginevra*.

– Bien simple : le *Guide de Genève*.



Des goûts et des couleurs !...

T... a une profonde passion pour le noir. Il adore le noir de la nuit. Il trouve que les choses noires ne sont jamais assez noires. Les nègres laissent à désirer pour lui.

Exemple : Quand il traverse un tunnel en wagon et que la lampe n'est pas allumée, il met un binocle à verres noirs pour que le noir qu'il voit soit encore plus noir !



Georges Petit, l'éditeur du splendide *Paris-Noël*, le grand succès des publications illustrées de fin d'année, a lancé son *Paris-Noël* à l'aide d'une représentation donnée par des artistes éminents dans la galerie de la rue de Sèze.

Il a envoyé à tous les comédiens et chanteurs qui avaient collaboré à ce concert royal, des tableaux et des dessins somptueux. On ne peut pas dire que Georges Petit se soit acquitté *Petitement*.



Un comble de saison.

Le comble de la libre-pensée.

Refuser le ruban d'officier d'Académie sous prétexte qu'il est couleur évêque.

La dame aux *six petites chaises*, qui avait disparu pendant quelque temps, vient de faire sa rentrée dans sa bonne ville de Paris. Elle n'a eu que des malheurs : son mari a manqué de se battre en duel avec un homme qui *tire l'épée comme Damoclès*, quoiqu'il soit maigre comme un *pastèque*. Son fils a souffert beaucoup du genou ; il a eu un épanchement de *Zénobie*, et sa maladie s'est tellement aggravée en ce moment, qu'on a prévenu le curé pour lui apporter le *viaduc* avant de mourir.



Un journal appelé *Lard chaud de Paris*, qui paraît tous les jours à cinq heures, jette vraiment le trouble dans les âmes des Parisiens impressionnables. Ce journal annonce quotidiennement un nouveau crime. *Lard chaud* est vendu par tant de crieurs que c'est à croire que tous les habitants de la capitale vendent *Lard chaud* de Paris. Et j'ai vu pâlir et tressaillir un crieur qui aboyait : *Assassinat d'une femme à coups de rasoir, rue Monsieur-le-Prince !*

A coups de rasoir ! Bizarre ! C'était peut-être une femme à barbe. Voilà ce que le sceptique promeneur se dit pendant que le naïf crieur aboie ce nouveau crime en pâlisant et en frissonnant comme si on pouvait l'accuser de ce crime abominable.

Lard chaud de Paris jette la perturbation dans la grande ville et laisse croire aux étrangers que nous ne vivons que dans le meurtre et dans l'assassinat comme dans un simple compartiment de première classe du chemin de fer de Paris à Mantes.



Lu dans un roman naturaliste :

– Nous étions à Hombourg ; le soir, nous regardions le ciel plein d'étoiles... Malheureusement, en Allemagne, les étoiles ressemblent à des petits morceaux de choucroute.

Le comte Z... a été bien surpris l'autre jour, en revenant des bains de mer, de trouver la carte d'un gentilhomme qui n'est pas inscrit au nobiliaire de France et dont le nom pourtant est aussi noble que superbe :

Hardy du Périné.



Selon toutes les probabilités, encore un changement de nom de rue :

Le public de Coquelin cadet vient d'adresser une supplique au conseil municipal, demandant que désormais la rue Cadet s'appelle la rue *Monologue*.



Il est question de construire une fabrique où l'on confectionnera de fausses reines Isabelle pour les théâtres qui veulent se donner l'air d'être royalement achalandés.

Le conflit du directeur de la Renaissance, Fernand Samuel, avec la presse, est la raison de cette fabrication de majestés, genre Musée Grévin. Les théâtres qui voudront être tout à fait *bécarre*, loueront ou achèteront une fausse reine Isabelle – pour la mettre dans l'avant-scène des premières

galeries – et immédiatement tous les spectateurs auront du respect pour un établissement qui a une aussi illustre auditrice.

Seulement il sera curieux de voir – si l’on visite plusieurs théâtres dans la même soirée – la même fausse reine dans différentes avant-scènes, les jours où plusieurs directeurs auront eu la même royale idée.



Une façon bien originale et bien rapide de dire le récit de Théràmène que nous recommandons aux Martels de la province quand la représentation doit finir après minuit : S’avancer vers Thésée et s’écrier :

Hippolyte, seigneur, a fini son destin ;
Il est mort dévoré par un monstre marin !

Et s’en aller.

Tous les *traînés* ont remis le pied sur le sol parisien.

Savez-vous qui sont les *traînés* ? Les Français qui ont fait le voyage de Hongrie et qui sont allés de leur propre chef représenter la France à Buda-Pesth. Leur succès a été si énorme chez les Hongrois, ils ont été tellement *ramenés* de force et de fois sur les scènes des théâtres et des salles de concerts, qu’ils sont à jamais décorés du nom illustre de *traînés*. On les a *traînés* devant le public pour les couvrir d’applaudissements, de bravos frénétiques, de fleurs suaves.

Chers *traînés*, rentrez dans vos foyers, cuvez vos glorieuses réceptions et recevez nos remerciements patriotiques pour avoir si bien représenté notre beau pays dans cette patrie de la pommade hongroise dont M. de Lesseps et le général Pittié portent un si brillant échantillon aux bouts de leurs célèbres moustaches. Nous nous traînons à vos pieds, ô *traînés*, entraînés par la reconnaissance, et nous vous saluons d’un ou deux formidables « *Eljen !* »

car nous savons que pour vous désormais : « Où il y a de l'*Eljen*, il y du plaisir ! »

X... a une belle-mère absolument impotente mais qui a besoin d'avoir toujours quelqu'un auprès d'elle. Savez-vous comment X... appelle la femme qui veille sa belle-mère ?

Son garde-meuble.



Un Parisien, au Théâtre-Français, adonné prise à bien des attaques. Le plus *tombeur* de tous les critiques a fait un mauvais article sur la nouvelle pièce des Français : Sarcey a décrit l'œuvre de Gondinet détestable.

Ce Gondinet a bien de l'esprit, et il souriait d'une façon bien significative en racontant aux interprètes du *Parisien* ce que le plus lourd (j'entends comme poids dans l'opinion) le plus lourd des critiques disait de lui, Gondinet, jadis : « Qu'il ne ferait jamais de théâtre, et qu'on pouvait dire : « *Bête comme Gondinet !* » C'est écrit en toutes lettres dans les feuillets d'antan du plus lourd des critiques. – On consentirait vraiment à être bête comme Gondinet.

Que d'auteurs voudraient être dans la peau de l'étincelant, de l'extra-spirituel auteur du *Panache*, de *Gavaut Minard et Cie*, du *Homard*, de *Tête de Linotte* et même du *Parisien*.

Auteurs dramatiques et artistes idem, ne croyez pas aux feuillets francisquesques.

Il prophétisa autrefois un avenir extraordinaire à Paris à l'acteur M... qui fait aujourd'hui la province et il trouva ceci : *Bête comme Gondinet*.

Vous voyez qu'heureusement pour les *intéressés* le pape des critiques n'est pas infallible.



Dernières nouvelles :

Vu la réputation très somnifère de l'Odéon, il est question d'y installer de bons lits dans les meilleures loges du théâtre de Porel. Excellente précaution.

Ne quittons pas cette scène lointaine (puisqu'elle est sur la frontière du Luxembourg) sans rappeler que nous avons reçu pour le jour de l'an la carte de visite d'un comédien de là-bas ; et cela donnait une chose bizarre et juste à l'œil :

Second.

Un carrossier des Champs-Élysées a dans son bureau une gravure qu'il qualifie de symbolique.

Cette gravure représente le prince déplorable Hippolyte de *Phèdre*, en train d'être escarbouillé dans son char aux bords de la mer, près de Trézène ; le monstre s'est emberlificoté dans les roues, dans les chevaux, Hippolyte saute en l'air ; c'est une marmelade épouvantable, et, sous la gravure, le carrossier a écrit :

LA MORT D'HIPPOLYTE,
ou les dangers de la mauvaise carrosserie.

Cette gravure est évidemment une réclame pour la maison.



A Bruxelles, un boursier, – si taré qu'il a dû lever le pied avec l'argent de ses gogos, – rencontre dans les galeries Saint-Hubert M.Z... un des coulissiers les plus honorablement connus à Paris. Le taré se présente à M.Z... et lui dit bonjour, puis, regardant si personne ne l'entend dans les galeries, il glisse ceci dans l'oreille de Z... :

– Comment vous appelle-t-on ici ?

L'honorable coulissier a envoyé bouler le taré.



A une soirée, une dame, dans un salon du Marais, a voulu absolument dire des vers. C'est une grande diseuse, paraît-il, et les applaudissements n'ont pas manqué de saluer l'apparition de cette étoile du Marais. Malheureusement, la mémoire lui a fait défaut, et elle n'a jamais pu sortir de ceci :

Qui veut noyer son chien
Ménage sa monture !

qu'elle a recommencé vingt-cinq fois. Après quoi on a parlé d'autre chose.

L'étoile du Marais a remporté une rude veste, quoiqu'elle se soit dite élève de Galipaux (pas le pédicure).



Ce que c'est que la différence des pays. Un voyageur m'a dit que, sous les tropiques, on mettait des boules d'eau froide dans les lits !



Souvenir d'une soirée à Montrouge :

Deux petits bonshommes extrêmement mal élevés, mais tout à fait fumistes, se sont essayés dans l'*art d'être désagréable en société* et y ont réussi à merveille.

Ces deux crapauds sont sortis de la salle à manger vers le café, ont donné une commission à faire à la vieille dame qui tenait le vestiaire, ont pris les cent cinquante chapeaux haut de forme qui étaient entassés là et se sont mis à les écraser.

Ils se sont fait mal aux pieds tant ils ont dansé sur les chapeaux. Après avoir aplati tout ça ils ont remis les cent cinquante chapeaux escarbouillés à leur place, ils ont collé sur le vestiaire cette pancarte : *Fabrique de claques*, et ont filé.

Inutile de nous appesantir sur le nez qu’ont fait, à la sortie, tous les propriétaires des chapeaux aplatis.

Quant à la vieille dame du vestiaire, elle a été chassée, grâce aux deux polissons.



Un monsieur très pressé entre dans un buen-retiro à quinze centimes et s’engouffre dans un cabinet. Efforts, soupirs, jurons... rien ! Un quart d’heure après il sort de ce cabinet en rajustant sa culotte et entre dans un autre cabinet pour voir s’il y sera plus heureux. – Efforts, soupirs, jurons... rien ! Un quart d’heure après il sort de ce second cabinet – arrive au contrôle, salue froidement, et va pour s’en aller.

– Et payer ? dit la dame de comptoir.

– Je n’ai rien fait.

– Ça ne prouve rien, il faut payer tout de même.

– C’est bien, voilà 0,15 centimes.

– C’est six sous.

– Comment ?

– Vous avez pris deux cabinets.

– Mais j’ai essayé inutilement dans les deux. En n’en payant qu’un, ça suffit.

– Me regarde pas ; mon compteur indique deux cabinets, c’est six sous.

– Je n’ai rien fait dans vos deux cabinets – que du bruit – et encore pas par là.

– Je vais appeler un sergent de ville si vous ne me soldez pas.

De guerre lasse, le monsieur paie six sous ; mais cette scène et le mauvais état de son abdomen l'ont rendu malade, et aujourd'hui il est couché avec une fièvre que sa concierge appelle une fièvre *scarlatrine*.



Chez Molière.

Ceci est authentique. Je l'ai entendu au foyer de la Comédie-Française.

On parlait des gens décorés de la Légion d'honneur ou autres.

– Oh ! pour moi, dit prétentieusement Mlle X.... un homme qui n'est pas décoré, c'est comme une femme qui n'a pas d'enfant !

Toute la troupe et tous les habitués du foyer ont été aplatis.

Savez-vous comment on appelle au Théâtre-Français les petites pièces que l'on joue avant le charmant drame de Raymond Deslandes ?

– Des *levers de Rigaud*.



A l'Opéra. Le jour de la première du *Cid*, à la danse mauresque où Mlle Keller, verdâtre de teint, agite si fortement les hanches, et imprime à son ventre (pardon de l'expression) un mouvement de rotation si extraordinaire, en semblant souffrir de quelque chose d'inouï, un ignoble grincheux placé aux quatrièmes galeries a murmuré : Tiens, le *Pas du choléra* !

Brrr ! ça fait froid dans le dos !



Cueilli sur le calepin d'un abonné de l'Odéon.

« Je *pionce*, donc je suis ! »

PIROUETTE.

Souvenir authentique de Saint-Valery :

Cet été, aux bains de mer de Saint-Valery, on lisait sur des poteaux plantés dans le sable :

Sexe masculin. – Sexe féminin.

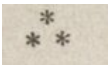
Sexe ecclésiastique.

Quel est ce troisième sexe ?



M. Pasteur, l'amateur de portraits d'artistes du Théâtre-Français, qui a réuni une collection superbe des sociétaires et pensionnaires, administrateur et chefs de service de la Comédie, n'est pas le grand savant vainqueur de la rage et dont le portrait a paru dans la *Petite Presse*.

C'est un aimable banquier – du nom de Pasteur simplement – qui a la rage du théâtre et qui n'en veut pas guérir. Ah ! il est bien enragé !



La semaine n'est vraiment pas gaie ! Il y a autant de sang que dans *Macbeth*. Une femme de joie, une pauvre horizontale, vient d'être assassinée chez elle, rue Caumartin, par***.

Si on tue des vendeuses d'amour, maintenant, où allons-nous ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Où est vraiment la galanterie française ? Je me le demande avec angoisse. Où est-elle ? Dans ce pays de chevalerie par excellence, payer par la strangulation et le vol la plus grande faveur qu'une personne du sexe charmant puisse donner, c'est le lapin tragique dans toute son horreur !... Pouah ! Je me détourne avec honte pour mon siècle ! Pouah ! pouah !! pouah !!!.







De T..., – esprit voltairien, – a dit à table chez Mme ***, vieille dévote très pratiquante, une chose qui a scandalisé tout le monde : « – On parle toujours des genoux de l'église... Je ne les ai jamais vus, moi !... à moins que les genoux de l'église ne soient les *prêtres chauves* ! »



Le comble de l'embêtement pour une horizontale :

Après s'être fait poser *un lapin*, accoucher d'un enfant qui a un bec de lièvre.



Sur un paquebot, entre deux passagers :

– Où donc est née votre belle-mère, qui est si assommante ?

– A *Pesth*.

– Tout s'explique, alors.



Définition qui va entrer dans les masses, malgré les vaccinations espagnoles du docteur Ferran :

Choléra. – *Foule* au pot.



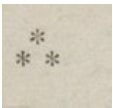
Une nouvelle mouche :

Z... est un homme très officieux, qui mène tout ; il est de tous les enterrements, il conduit le conducteur des morts, il place les invités, a l'air d'être de toutes les familles en deuil. Ce n'est pas la mouche du coche, Z..., – c'est la *mouche du corbillard*.



Dialogue :

- Qui diable est cet homme-là ?
- Je ne sais, mais il a l'horrible habitude de toujours *couper* la conversation.
- Ce doit être un chirurgien.



L'excellentissime artiste qui dirige l'orchestre de l'Odéon pendant les représentations de l'*Arlésienne*, d'Alphonse Daudet, et qui fait si merveilleusement valoir, avec ses musiciens, la belle musique de Bizet, s'est payé, il y a quelques jours, un petit voyage en Touraine, où il a reçu une lettre portant comme simple suscription son nom et celui de la ville dans laquelle il se trouvait. Ça faisait :

COLONNE

Vendôme.



Le sculpteur X... a pour voisine une sage-femme qui a une lanterne rouge à sa porte avec ces mots : « Sonnette de nuit de la sage-femme ».

Dépité et jaloux de voir cette lanterne, le sculpteur X... finit par faire mettre une lanterne à sa porte avec ces mots : « *Sonnette de nuit du*

sculpteur. »



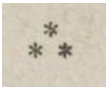
Savez-vous pourquoi X..., qui est un créancier endurci, adore *voir des comédiens* ?

Parce qu'il prétend que ce sont des *débiteurs*.



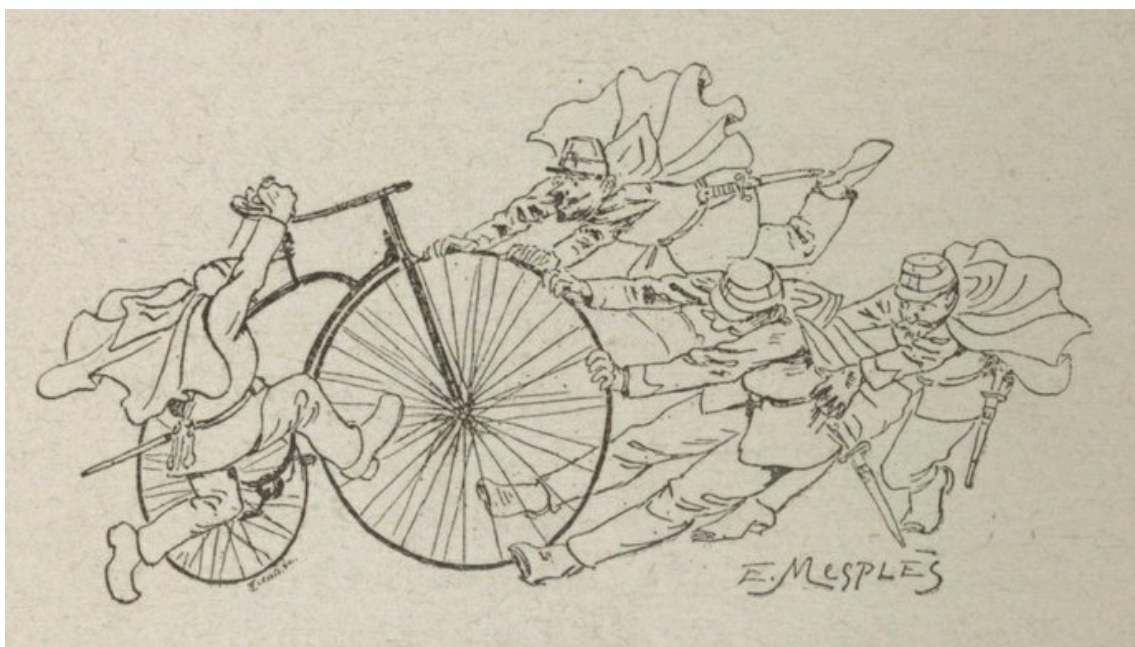
Eusèbe R... a lu dans un journal d'une toute petite ville, ce bulletin nécrologique vraiment macabre :

« Les décès sont si nombreux dans la ville et les environs que les croque-morts sont *obligés d'emporter de l'ouvrage chez eux* ! »



Un vélocipède pur sang a pris hier le mors aux dents devant le 17 du boulevard Haussmann ; les plus grands malheurs seraient arrivés si quatre sergents de ville, par hasard sur le chemin du vélocipède, n'avaient couru après l'emballé et ne s'en étaient rendus maîtres après une course d'au moins un quart d'heure.

Une fois le vélocipède rattrapé, on a eu toutes les peines du monde à le retenir ; il voulait encore prendre le mors aux dents. Les quatre sergents de ville ont été vivement félicités par M. Gragnon, qui parle d'édicter une loi de répression contre les vélocipèdes pur sang qui s'emballent. C'est prudent.



Deux formules de salutations pour fin de lettre formant réclame.

Pour un employé d'assureur maritime (port de mer) :

Veillez agréer, Monsieur, l'assurance *maritime* de mes sentiments respectueux.

Pour une blanchisseuse (Paris) :

Veillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments *empesés*.

Bibliomanie : passion de la Bible



Deibler, le bourreau de Paris, a été faire un voyage en Angleterre pour étudier la façon dont on exécute les criminels chez nos voisins d'outre-Manche.

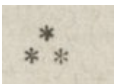
Deibler a fait la grimace, à Londres, en voyant la corde qui sert aux pendus ; mais il a été consolé par les fenêtres des maisons, qui sont à guillotine.



Dieu sait si M. Perrin était un excellent administrateur et si le Théâtre-Français peut regretter sa mort ; les sympathies et les admirations qu’avaient inspirées M Perrin ont pu se manifester une dernière fois, hélas ! le jour de son enterrement. L’église de la Trinité était littéralement comble ; mais comme le grotesque touche toujours au tragique, nous avons entendu ceci au milieu des regrets unanimes.

Un monsieur, qui avait, lui, peu de raisons pour regretter d’une façon extraordinaire le directeur du Théâtre-Français, affichait une de ces douleurs si énormes qu’on voit tout de suite qu’elle est exagérée ; il pleurait à larmes encore plus chaudes que ça. Alors un assistant, plus sec mais plus convaincu, murmura cette phrase comique et juste :

– Hum ! ce diable de X... a-t-il un chagrin !... Il a l’air d’avoir perdu M. Perrin à lui tout seul !



Un naturaliste annonce un roman bizarre, dont le héros sera.... devinez ? Je vous le donne en dix mille !...

– Un asticot !!...

Ce roman s’appellera le *Voyage en Suif*.



Nouvelle définition :

Depuis l’élection de M. Camélinat comme député, on a trouvé un nouveau nom pour la République, on l’appelle : la *Dame aux Camélinats*.

Nouvelle définition :

Vertus théologiques. – Vertus de Mme Théo.



Encore le Théâtre-Français :

La Comédie-Française, en ce moment, est grosse de difficultés, et deux de ses actrices le *sont* de plusieurs mois.



Impression de voyage : M

C'est la nuit. Les voyageurs ronflent Au petit jour le train s'arrête. Deux voyageurs se réveillent, l'un à peine, l'autre autant dire pas du tout.

Celui qui se réveille à peine demande à l'autre :

– Où sommes-nous ici ?

Celui qui ne se réveille pas du tout regarde par la portière, lit un mot sur un poteau, et dit tout abruti par le sommeil :

– Nous sommes à *Sifflez*.

Et il se rendort.

L'autre voyageur remercie et le train repart.

W... est un républicain farouche, qui se met dans des états si effrayants quand il parle politique que son médecin lui ordonne de prendre des douches.

Il va chez Béni Barde et y fait un tel potin que le docteur a dû le prier de cesser de venir se déshabiller chez lui. La dernière scène qu'il a faite à l'établissement hydrothérapique est vraiment scandaleuse. Après avoir assourdi tous les gens en peignoir qui attendent que Rteur eur les mouille, le républicain farouche demandé la tête de tous les *douchés*, sous prétexte qu'ils font de la *réaction* après la douche.

– Guillotinez-moi tous ces RÉACTIONNAIRES ! a hurlé W...

Béni-Barde l'a envoyé hurler ailleurs.



Alphonse Daudet a dédié son magnifique roman *Sapho* à son fils, et il a mis comme dédicace :

A mon fils, quand il aura vingt ans !

Un naturaliste à tous crins se plaignait de l'inexactitude de cette dédicace, étant donnée Sapho, et disait : « Ce qu'Alphonse Daudet devait écrire, c'était ceci :

« A mon fils, quand il aura *vingt francs*. »



Le comble du zèle pour un dentiste :
Mettre des dents à une bouche d'incendie.



Il paraît que Victor Kœnig a une grande fermeté.

Quand un acteur ne marche pas droit, le directeur du Gymnase le remet au pas... au pas *gymnastique*.



Très curieux !

Au foyer de la danse, à l'Opéra, l'excellent danseur Mérante – *lê diou* de la danse française – confessait une chose très curieuse : « Très jeune, disait-il, je ne pouvais pas croire que je serais un jour danseur, car il m'était impossible de faire des *jambages*. »



Un mot sublime, entendu et perdu sur un champ de bataille :

Un soldat arrive sur l'ennemi avec son bataillon. On se bat à l'arme blanche. Soudain, le soldat reçoit un coup de baïonnette dans le ventre. Il tombe, et en tombant, il dit : « Allons, bon, voilà que j'ai deux nombrils ! »



la cuisine :

- Vous savez, le cousin de madame ?
- Oui.
- Il est mort au Sénégal.
- Et de quoi ?
- D'une insolation sur la tête.
- Alors il est mort d'une *cervelle frite*.

A la sortie d'une école mutuelle :

Le petit. – Papa, comment appelle-t-on les habitants de la Corse ?



Le père. – Des *Corses*, mon enfant.

Le petit. – Et les petits *Corses*, papa ?

Le père (distract). – Des corsets.

En Belgique :

Le Belge. – Ma femme me trompe, j'en suis très malheureux, savez-vous 1

Le Français. – Est-ce certain ?

Le Belge. – C'est évident, savez-vous.

Le Français. – Soyez-en moins convaincu. En Belgique, il y a beaucoup de *contre facons*.



cho du réveillon.

Un Oriental. – Nous ne célébrons pas Noël en Orient, nous, c'est interdit aux *bouddhistes*.

Un Français. – Eh bien ! en France, nous le célébrons tous nous, c'est imposé aux *boudinistes*.

Impression d'hiver.

Pschutt-Pschutt a froid aux pieds dans son lit ; il sonne son domestique :

– Joseph, apportez-moi un moine.

Joseph apporte le moine et le met dans le lit de Pschutt-Pschutt. Ce dernier continuant d'avoir froid aux pieds, resonance Joseph :

– Joseph, prenez ce moine et mettez de la *moutarde* dedans, ça me réchauffera plus vite.



Dialogue entre deux buveurs :

– La Seine continue de monter, elle va finir par inonder Bercy, nous boirons du vin baptisé cet hiver.

– Certainement, et on pourra l'appeler du vin des *grandes crues*.

Tableau très moderne.

Le peintre Z... élève de Jean Béraud, fait un tableau bien original pour le prochain Salon. Cela représente une mère d'actrice, qui, furieuse de voir sa fille écouter les propos d'un comique, poseur de lapins par excellence, passe dans son appartement en rougissant de honte. Le tableau s'appelle :

Le passage de la *mère rouge*,



Entre ivrognes :

– On dirait que le temps se rafraîchit.

– Il a de la veine... je voudrais bien en faire autant !



Henri Pille, le peintre, est un peu *fumiste* à ses heures. L'autre soir dans un salon du Marais, il a annoncé l'arrivée dans la capitale d'un célèbre

dégraisseur américain qui est arrivé à vous détacher... même des biens de ce monde !

Pensée d'un homme pacifique :

Quand on n'est pas susceptible, il vaut mieux prendre l'omnibus que la *mouche*.



Le vétérinaire Z... est tombé dans une profonde mélancolie à la suite d'un amour malheureux.

Aussi ses amis l'ont surnommé le *Werthérinaire*.

Toujours la pluie. Quelques savants viennent de faire des fouilles très minutieuses dans les différentes bibliothèques de Paris et ont fini par trouver l'épigraphe que saint Médard mettait sur son papier quand il vivait, et qu'il écrivait à des amis. Voici l'épigraphe :

Averse encore !



Profession invraisemblable.

Un homme, jeune encore, peu élégamment vêtu, se présente dans une famille où il y a un acteur chaleureux – toujours en voiture et qui adore surtout aller comme le vent quand il est locomotionné.

– Que voulez-vous ? demande-t-on à l'homme jeune encore qui se présente.

– Monsieur, je suis le représentant d'une nouvelle compagnie d'assurances. Vous avez ici un acteur chaleureux qui *brûle* les planches et qui *brûle* le pavé. C'est contre l'incendie de ces deux choses que je viens demander s'il veut prendre une assurance.

On a conseillé immédiatement Charenton à l'homme jeune encore.



Le député X..., toujours très ballotté avant d'être élu, a la mauvaise fortune d'avoir (pardon de cette confidence) une vessie extrêmement sensible ; et dans l'émotion de savoir si, oui ou non, il sera élu, le futur député se précipite à chaque seconde sur un pot de nuit qu'il a soigneusement caché dans son cabinet de travail. Le ballotté appelle ce pot *vase d'élection*.



Dans un quartier éloigné du centre de Paris, nous avons cueilli cet écriteau sur la porte d'un petit hôtel :

A LOUER

Charmant hôtel ; premier étage : salons, chambres ; deuxième étage : quatre chambres de domestiques *dont deux d'amis*.

la cuisine.

On cause chasse. Pierre, le domestique du vieux marquis de Tout en coton, tient le crachoir devant la cuisinière et les trois femmes de chambre.

– La chasse, dit-il, ramène chaque année des blagues à dormir debout ; eh bien, moi, je vais vous dire une chose vraie : le marquis est un grand chasseur.

Les trois femmes de chambre. – Il n'a ni chien, ni fusil !

Pierre. – Je vous dis que cet animal de Tout-encoton est le plus grand chasseur que j'aie jamais connu. C'est effrayant ce qu'il a chassé !

Les trois femmes de chambre et la cuisinière. – Il n'entre jamais de gibier ici 1

Pierre. – Je vous répète que ce vieil idiot est un immense chasseur devant l'Eternel... *Il a déjà chassé vingt-huit domestiques !*



ne
explication
.





Quelques fumeurs essaient inutilement d'allumer des allumettes de la Compagnie.

Pas une ne prend.

– Et pourtant, dit un fumeur avec désespoir en frottant toutes les allumettes sur la boîte, il y a : *Allumettes de sûreté*... Alors, pourquoi de *sûreté* ?

– Parce que, riposte un froid fumeur, on est *sûr* qu'elles ne prendront pas.

mon ami Jules Collet a été aimé d'une dévote pour un motif bien curieux. On ne se figure. rait jamais pour quelle cause. Je vous le donne en dix mille.

– Pourquoi ?

– Vous donnez votre langue au chat ?... Eh bien, mon ami Jules Collet a été adoré d'une dévote parce qu'il a... je n'ose pas le dire tant c'est insensé, et cependant c'est la vérité... parce que mon ami Jules Collet a les initiales de Jésus-Christ : J-C.!!!



Est-ce à rendre baba ?
Oh ! les dévotes !

obo, le chimpanzé
du Jardin des Plantes
qui vient de mourir
d'une fluxion de
poitrine, était un
grand adepte de
Darwin, paraît-il.
Seulement, Bobo
prétendait que Darwin
disait vrai, mais à
rebours. Il affirmait
que le singe
descendait de
l'homme. Et la
preuve, c'est qu'avant
de mourir, Bobo



aurait, dit-on, confié ceci au domestique de M. Frémy, directeur du Muséum : qu'avant d'être singe, il se rappelait fort bien avoir été *pschutteux faucheur*, en un mot, avoir été très *bécarre*.

Est-ce vrai ? Eh 1 eh ! Nos *pschutteux* ressemblent bien à des singes. Voilà pour les savants de nouveaux sujets de discussion.



Quelle drôle de chose que la langue française ! Dieu sait si j'aime Fusier ! J'ai lu l'autre jour dans une annonce de concert de province : On entendra l'*éblouissant comique Fusier*, et j'ai bondi.

J'aime beaucoup le célèbre imitateur, mais je ne puis me résigner à l'appeler *éblouissant*, il est *comique*, il est *Fusier*, mais il n'est pas éblouissant. Je n'ai aucun éblouissement en le voyant jouer ; il m'amuse, il me fait rire, mais je ne suis pas *ébloui*, c'est plus fort que moi, je ne le suis pas !

Le soleil est *éblouissant* – pas Fusier, Fusier a une blonde tête de veau très drôle et très sympathique, et une très amusante tête de veau blonde n'a

jamais ressemblé à l'*éblouissant* soleil. Le diamant est *éblouissant*, pas Fusier ; la beauté de Mme de Z... est *éblouissante* – mais pas Fusier. Paulus n'est pas *éblouissant* non plus : il est scintillant, les étoiles sont scintillantes, pas éblouissantes. Fusier n'est pas un comique *éblouissant*.

Et c'est tant mieux, car il faudrait des lunettes à verres noirs, des jumelles *idem* poursuivre sur le théâtre le jeu plein de caprices et de violences du comique *éblouissant* Fusier, qui ne l'est pas !

Je ne suis pas fâché de donner cette leçon de français au reporter (étranger sans doute) qui a offert le nom d'*éblouissant* à Fusier.

Ce serait trop fort que Fusier fût éblouissant quand M. Carnotne l'est pas !



ier, il y a eu bal chez un candidat à la députation excessivement méticuleux. Les jeunes filles et les jeunes hommes qui dansent avaient un salon spécial, et les plus grosses mères des jeunes filles étaient dans une autre salle, appelée la *Salle des ballottages*.



Un anémique et un gendre causent ensemble.

L'anémique. – Avec le vin de Bordeaux je connais le tannin.

Le gendre. – Moi, avec ma belle-mère, je connais le tannant.



On vient de donner un nom aux gens qui, dans les cimetières, incinèrent leurs semblables décédés. – On les appelle des *allume-feux*.



es petits enfants fort mal élevés vont tous les jours voir leur grand-oncle Beau-pigeon, qui est très vieux et très sourd. Ces enfants mal élevés s'amuse à faire des rondes autour du vieillard ; et, on s'en allant, savez-vous ce que ces polissons disent dans l'escalier du pauvre sourd ?

– Nous avons joliment tourné autour du pot !



A
l'Opéra
on a
changé
la
formule
connue
ou plutôt
l'orthogr
aphe
connue
de
l'hémisti
che de
Corneill
e dand le
Cid, de
Massene
t,
Dennery

et Gallet.

Maintenant on écrit à l'Opéra :

Rodrigue, as-tu du *chœur* ?



Définition peu agréable mais assez drôle :

Carcassonne. – Nom d'une ville de France qui commence un peu comme Sarah Bernardt.



Entre dames :

- Comme ce monsieur est poli ! Toutes les fois qu'il passe près de moi, il retire son chapeau et me fait des révérences !...
- Moi aussi, il est toujours à s'incliner devant moi son chapeau à la main.
- Il doit être de l'Armée du Salut.



n vient de trouver un nouveau nom aux *pschutteux* et *faucheurs* qui fréquentent les Duval pour dîner d'une façon *bécarre*. On les appelle les *court-bouillon*.



Dans un bal :

- Tu vois cette grosse dame ?
- Oui, elle est vraiment grosse.

A Cabourg, cet été, elle prenait des bains de mer, et je m'amusais à faire une raie avec ma canne à vingt centimètres de l'eau quand cette grosse dame entra dans la mer.

- Alors ?
- Alors elle était si grosse (la dame) que la raie était aussitôt couverte, la grosse dame, en entrant, faisait déborder la mer !



Définition trouvée le jour des élections :

Corset : Scrutin de ballottage.

La femme d'un député toujours ballotté aux élections est tout à fait finie comme beauté ; elle était jadis propriétaire d'une taille divine ; aujourd'hui, on dirait une falaise éboulée.

– Tu as bien changé depuis dix ans, ma chère, lui dit une amie.

– Ah ! ne m'en parle pas. Avant, j'étais faite au tour, répond la femme du député ballotté.

L'amie. – Et maintenant tu es faite au tour du scrutin.



Le plafond de Dubuffe fils, au Théâtre-Français, a attiré au jeune peintre des amateurs de plafonds qui désirent lui confier de la décoration.

Un monsieur très riche, très avare et très raseur vient assommer Dubuffe.

– Je voudrais un plafond, mais je voudrais que ça coûtât très peu cher, qu'il y eût ceci, cela (des bêtises), etc., etc.

Dubuffe écoute longtemps l'amateur idiot et agaçant et finit par lui dire :

– Tout ce vous me demandez est très joli comme motif, mais ce qui serait beaucoup plus vrai, ce serait...

– Ce serait ?... demande l'amateur avec frénésie.

– De mettre une araignée dans votre plafond, dit Dubuffe,

A la terrasse d'un café :

UN CLIENT. – Garçon, un malaga.

LE GARÇON. – Boum ! voilà ! (Il verse.)

LE CLIENT. – Comme il est trouble, ce malaga !

LE GARÇON. – Ah ! Monsieur, l'Espagne est si agitée !...

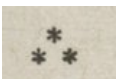


Vanité gasconne :

On demande à un ténor bien connu de quelle ville il est.

Le ténor bien connu répond avec un accent fortement girondin :

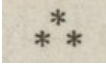
« De Bordeaux... comme tout le monde ! »



Au Marais :

Un amateur dans un salon, chante une chansonnette qui s'appelle le *Mal de mer*. Cet amateur imite à ravir le passager qui a besoin du petit baquet, il a un succès monstre. Tout à coup il fait un tel effort d'estomac pour que ce soit encore plus nature, encore plus paquebot, qu'il restitue son dîner sur plusieurs dames.

Tout le monde s'enfuit ; et, en se sauvant, chacun trouve ce monsieur parfaitement dégoûtant. Seul un invité, d'une grande bienveillance, dit :
« Mais non, ça a été très bien *rendu* ! »



Le comble de la surprise pour un mécanicien :



Voir sa locomotive *siffler un verre de vin*,
Pensée d'octobre :
Les croque-morts ne doivent pas être à leur aise, ils sont toujours entre
deux *feux*.



Maison de Molière :

Voici une nouvelle qui nous est donnée sous toutes réserves : on va mettre au foyer du public le buste d'un abonné du mardi. Ce buste sera en marbre, pour symboliser la froideur des mardis. Ingénieuse idéal



Un anthropophage (rassurez-vous, il y en a très peu à Paris) faisait ses dévotions dimanche dernier à l'église Saint-Roch, et tout en récitant pieusement ses prières, l'anthropophage regardait le suisse, puis remuait avec férocité sa mâchoire énorme en murmurant anthropophagiquement :

« Oh ! un suisse au sucre, que ce serait bon... un suisse *au sucre* !!! »

Deux dames causent ensemble :

– Vous savez que c'est très mal !

– Quoi donc ?

– De tromper ainsi son mari.

– Que voulez-vous ? Molière a dit : « *Il est avec le ciel-de-lit des accommodements !* »



Menu trouvé dans un caboulot d'un quartier peu distingué :

Soupe aux porcs

Trois maquereaux

Têtes de veaux

Moules

Andouilles ficelées

Croûtons

Vins de Tokaï



Lu sur le carnet d'un historiographe du Jardin d'acclimatation :

« Étant donnée la longueur du cou des girafes, qu'on leur demande des œuvres de longue haleine. »

Désenceintes est un monsieur très grave, qui vient voir tous les jours le jeune ménage de M... Ce jeune ménage est charmant, mais n'a pas d'enfants.

Désenceintes parle toujours du besoin qu'on a dans un ménage d'avoir un garçon ou une fille, et il assomme Mme M... avec des conversations sur les enfants, sur la nécessité absolue pour une jeune femme, d'être dans un état intéressant. Aussi, l'autre jour, assommée par ce monsieur indiscret, Mme M... le présente à une amie et lui dit : « Ma chère, je te présente M. Désenceintes, *conseiller d'arrondissement* ! »



A TABLE D'AUTRES

FABLE

Une levrette, étique et tout à fait minable,
Etonnait les dîneurs réunis à la table.

MORALE

Levrette peut parfois n'être pas vraisemblable,

LE VIVISECTEUR

Sonnet monosyllabique, de MM. C. et B.

*Aime
Peu*

*Dieu
Thème.*

*Crème
Feu
Fieu
Même.*

*Roi
Quoi ?
Louvre,*

*Rien !
J'ouvre
Chien.*

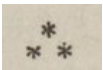


Le docteur B..., qui soigne spécialement les maladies de la vessie, a une bien singulière devise – elle doit faire frissonner les *pierreux*.

Cette devise – patriotique pourtant – est :

Nous entrerons dans la carrière ! ..

Amour : Affection de la peau.



Entre chauves.

– Comme vos cheveux tombent !

– Et les vôtres, c'est effrayant !

– Pas du tout, ils repoussent.

– Allons donc...

– Je me sers d'une si bonne pommade... non seulement elle fait repousser, mais elle arrêterait la chute... du Niagara.



A Cauterets :

Deux buveurs d'eau causent ensemble. Il y a un grincheux et un adorateur des beautés de la nature.

- J'adore les lacs !
- Je ne peux pas les digérer.
- Quoi de plus beau que les Pyrénées !
- On s'ennuie à crever dans les montagnes !
- Comment ?
- . Où il y a de la *chaîne*, il n'y a pas de plaisir !



Le comble de la sensibilité pour un lecteur :
Pleurer parce que la forme est *châtiée*.



Dialogue (bien parisien) :

- C'est à vous ce domestique nègre ?
- Oui.
- Pourquoi tapez-vous dessus ? Pauvre nègre !
- Pour lui faire des blancs.



Un nouveau journal vient de paraître. Il s'appelle le *Fil télégraphique*.
On a fait courir le bruit que le rédacteur en chef était Sarah Bernhardt.

Cette nouvelle – de très mince importance – est fausse.



L'excellent docteur Pierre B..., de Vittel, m'a raconté que dernièrement un malade de la gravelle, très orgueilleux, vient le consulter. Avant de commencer ses doléances, le malade, qui était un graveleux héréditaire, sort de sa poche une petite bouteille renfermant un souvenir de gravelle de son père, et se met à chanter au docteur, sur l'air d'Offenbach, en brandissant avec orgueil sa petite bouteille :

Voici le sable de mon père,
Tu peux le mettre à ton côté



Nouvelle Formule. – Entre députés sortants, quand on se rencontre aujourd'hui, on ne répond plus à : Comment cela va-t-il ? – Ça boulotte, – mais : *Ça ballote.*



Un mot cruel.

Mme D... vend sa fille à un vieux démolé, mais très riche ; quelques amies félicitent de cette belle affaire Mme D..., qui s'écrie :

– J'ai été si contente, que j'en ai attrapé une *péritonite* de joie !

Tartuffard est un bigot insupportable qui a la passion du bric-à-brac ; chez lui règne un désordre extraordinaire.

– As-tu vu l'intérieur de ce faux dévot ?

– Non, il paraît que c'est un *cafard naïm*.



Thiron a un cousin très sourd qui passe sur les boulevards. Le cousin de Thiron entend hurler : « Demandez les *Scandales de Londres*, la traduction de la *Pall Mall Gazette* ! »

Il demande à un passant : « Tiens, pourquoi crie-t-on les *Scandales de l'oncle* ? De quel oncle est-il donc question ? »

Le passant croit à un fumiste et s'en va en haussant les épaules au sourd ; et comme le cousin de Thiron aime beaucoup la bière anglaise, il achète tout de même la traduction de *pale-ale Gazette*, et rentre chez lui pour déguster ce journal.

Deux armoiries trouvées par le peintre Vibert. Les armes d'un israélite parvenu :

Trois becs de corbin sur chand de lorgnettes.

Les armes d'un marchand de vins enrichi :

Trois canons sur chand de vins avec renard passant.



Le comble de la religion pour un directeur de journal :

Envoyer un prêtre, un enfant de chœur et un bedeau pour donner l'extrême-onction à un abonnement qui expire

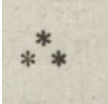


J'entendais dire par un homme politique très prudent :

– Si j’avais été Jules Ferry, la seule chose qui m’aurait empêché d’aller faire la guerre au Tonkin, c’est tout bonnement la crainte de ressembler au nom d’une ville de là-bas.

– Bien mince considération, cher Monsieur !

– Mande pardon. Au cas où je n’aurais pas été vainqueur, j’aurais craint d’être... *Hué*.



Sous toutes réserves :

Vu les prodigalités effrayantes qui se font le jour de l’an pour les étrennes, le pillage organisé et extraordinaire auquel chacun se livre sur ses parents, amis et connaissances, on nous assure que plusieurs personnes ont été vues sans pardessus, sans souliers, sans chapeau, – et sur le point d’aller retenir des pla ces comme mendiants sur le pont des Arts. La misère dans laquelle les ont plongés les ruineuses étrennes est affreuse. – C’est triste, après avoir donné tant de marrons glacés !



Il paraît que si Hyacinthe, du Palais-Royal, avait eu une fille, il l’aurait mariée à un peintre de *Narines*.

’autre soir, M. Ferdinand de Lesseps, le grand Français, est allé au Théâtre-*Idem*, et a eu l’air de prendre un plaisir extrême à la représentation du *Cid*.

Le vers que le célèbre perceur d’isthmes a le plus applaudi, c’est celui qui commence les stances de Rodrigue :

Percé jusques au fond du cœur.



Conversation entre femmes sténographiée dans un tramway :

– Alors vous ne voudriez pas épouser un cul-de-jatte ?

– Certes, non, ma chère.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il me serait désagréable d’avoir un mari qui se *traîne toujours à mes pieds*.



Impression de voyage :

Premier bohème. – Nous sommes à la frontière d’Italie, à Vintimille.

Deuxième bohème (avec un soupir). – Ah !... Jaimerais mieux *Vintimille* livres de rente !



Le comble du bonheur pour un turfiste :

Faire courir... tout Paris.



La religion à table.

Au dessert, après un dîner à Trouville, on passe le fromage à un libre-penseur.

– Un peu de fromage ?

– Duquel est ce ?

– Du Pont-l’Ev...

– N’achevez pas... moi, un libre-penseur, manger du Pont-l’*Evêque*... jamais !



X... fait un drame où Richelieu sera le principal personnage, et comme il veut offrir une création nature à l'acteur ***, un ivrogne du plus beau vin (c'est absurde, on dit toujours de la plus belle eau ; pourquoi ?), X... destine à l'acteur *** le rôle de l'Eminence *grise*.



Voici le jour des Rois. On va jouer dans une maison une revue intitulée :
Pas mal galette.



Une vérité absurde :

En *Numidie* les hommes doivent être bien *numides*.



L'autre soir, Villiers de l'Isle-Adam parlait musique dans un salon et disait avec mélancolie : « Le siècle est atteint d'une maladie *wagnérienne* !



En police correctionnelle.

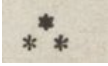
M. LE PRÉSIDENT. – Vous avez roué de coups de bâton votre malheureuse femme.

L'ACCUSÉ. – Le médecin lui avait ordonné des *frictions sèches*.



Aux cavaliers malheureux :

Un monsieur, qui est tombé souvent de cheval, a trouvé cette formule que devraient se répéter à foison les écuyers qui font des chutes : Entre la *croupe* et les lèvres il y a place pour un malheur.



Dans un salon :

– Vous connaissez ce jeune poète ?

Oui, il est plein de talent ; malheureusement il se fait entretenir par les femmes.

– C’est dommage, car il a, comme lyrique de bien beaux coups d’ailes.

Et comme *Alphonse*, de bien beaux coups de nageoires !

En omnibus.

Deux messieurs sont assis à l’intérieur à côté l’un de l’autre. L’un a l’air épanoui, l’autre de très mauvaise humeur.

L’épanoui sort à chaque seconde son mouchoir et le respire avec plaisir ; il est inondé d’eau de Cologne, ce qui n’est pas superflu dans les omnibus, où l’odeur des parapluies mouillés, celle des chaussures, et souvent d’autres émanations plus indiscreètes, empoisonnent les pauvres trimballés à six sous.



Le monsieur à l'air furieux se bouche le nez avec dégoût chaque fois que son voisin sort son mouchoir et le hume ; le voisin joliment odorant n'y prend pas garde ; mais, avant de descendre de l'omnibus, il met son chapeau sur l'oreille, et, d'une voix de stentor, crie au voyageur grincheux cette phrase célèbre :

Vive l'eau de Cologne, Monsieur !

Et tout l'omnibus croit que c'est l'ancien président de la Chambre des députés.



Savez-vous pourquoi Massenet a beaucoup regretté de ne pouvoir faire passer son Cid aux environs de la *Toussaint* ?

Vous l'ignorez absolument ?

– Parce qu'il aurait été content qu'on entendit Rodrigue le jour des *Maures* (pardon).



Feu Alphonse de Neuville a inspiré ce mot à Sapeck :

Une dame extrêmement mûre se peignait, se bichonnait, se mettait de nombreux brillants et des toilettes étourdissantes, pour essayer d'aguicher encore les pauvres hommes.



Sapeck, voyant tout cet attirail de guerre et pensant à Neuville :
– Tiens, les *Dernières cartouches* !



Dialogue.

Le fils. – Qu'est-ce que ça veut dire, classe d'*adultes*.

Le père. – Je ne sais pas.

Le fils. – Est-ce que ce n'est pas une classe pour les enfants d'adultères ?

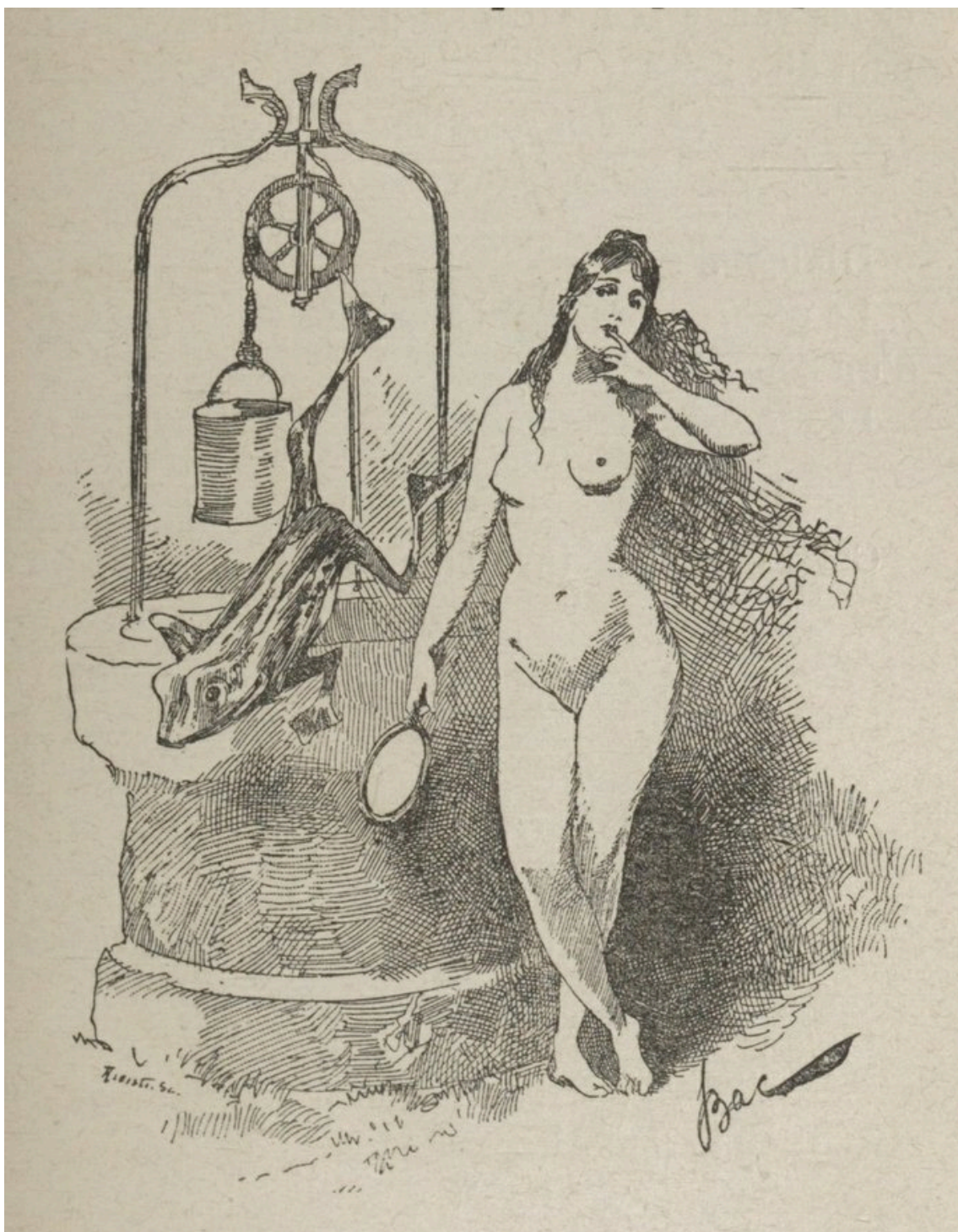


La sage-femme Mme Délivrepetits a un livre sur lequel elle inscrit ses commandes ; les grossesses de l'avenue Laumièrre et de la rue d'Allemagne sont inscrites sous la rubrique bizarre :



Buttes-Chaumont.

Lu sur le carnet d'un profond philosophe :



La grenouille et la vérité se ressemblent : elles sautent aux yeux.

C'est le jour de l'an avec les embrassements et les souhaits multipliés à profusion qu'on peut dire :

En joue vœu !



Dialogue :

Le père. – Comment appelle-t-on la femme d'un colon ?

Le fils. – Une *colonne* !



Cet assassinat involontaire pourrait bien passer pour le comble de l'anémie profonde et invétérée.



A Montrouge, un vieillard anémique et affreusement vieux couchait avec sa femme, personne encore robuste et brutale ; les draps de lit étaient neufs et très gros. Le soir, la femme a tiré trop vigoureusement le drap de lit qui

était trop enfoncé sous le premier matelas. Le pauvre vieillard a eu le *cou coupé* par le drap, tellement il avait le cou faible. Le lendemain matin, la femme a retrouvé la tête du vieux sous le lit, près du vase de nuit ; il ne restait plus que le corps dans l'alcôve...

Est-ce effrayant cela ? *guillotiné par un drap de lit ?!!*

On m'a raconté ce crime, mais il est tellement fort que je n'ai pas voulu le croire.



Lu sur le carnet d'un escamoteur.

Pensée inspirée par la rapidité avec laquelle disparaissent et reparaissent les ministères :

Le ministère *Goblet* n'a pas passé comme une muscade.



Toujours à propos de *Cid*.

Après le *Cid*, on reprendra à l'Opéra le *Roi de Lahore*. Ça fera une compensation au drame de l'Ambigu, le *Roi de l'Argent*.

Entendu à la répétition générale du nouvel opéra de Massenet.

– En somme, qu'est-ce que le *Cid* en musique ?

– C'est l'art d'accommoder les *Rezkè*.



Le comble de la prudence à Aix-les-Bains :

Accrocher sa montre à une chaîne de montagnes.



Dans un salon :

Cette Mme de Pluméafond a la bouche si grande que, quand elle sourit et qu'on est derrière elle, on la voit *sourire de dos*.



Entre névropathes :

– Quel imbécile ce X !...

– Pourquoi ?

– Figurez-vous qu'il est couché de l'émotion qu'il a eue, l'autre jour, dans un diner, d'avoir manqué de mettre de l'eau dans son vin. – Ça lui a donné une émotion terrible.

– Et Z... donc ! encore plus bête ! il est couché parce qu'un *fumiste* arrive à lui hier soir et s'écrie d'un air éperdu, les yeux hors de la tête, les cheveux droits sur le crâne : ... Savez-vous ce qui est arrivé place de la Bastille ! 1 !

– Non !

– Eh bien, place de la Bastille... il est arrivé l'omnibus de la Madeleine !!!

Z... est couché depuis la formidable émotion que lui a donnée la première partie de ce récit.

Sont-ils idiots, les névropathes !



Macabre impression de voyage.

Je parcourais en chemin de fer la Bretagne. J'étais en premières, et dans le compartiment il y avait avec moi sept Anglais.

C'était le matin, il ne faisait pas chaud, les Anglais avaient oublié leur cache-nez. Alors (sont-ils assez pratiques ces Anglais 1) ils se sont fourré la tête sous la broderie blanche, ornée du mot « Ouest », qui pavoise les deux parois du wagon.

Ces sept Anglais ressemblaient ainsi à sept décapités. J'étais dans un demi-sommeil ; je regardais ce sinistre spectacle du coin de l'œil et du wagon, et ça me faisait peur de voyager en Bretagne avec sept Anglais sans tête !



Les collégiens sont en vacances, ils ont filé dans leur famille tout barbouillés de grec et de latin. A eux la vie de château !

Dans un diner où un potache prenait sa revanche des musiciens haricots de lycée en se bourrant d'excellentes choses, j'ai entendu ceci sortir du potache bourré :

– Savez-vous le comble de la surprise pour un professeur de géographie ?
C'est de voir un fleuve suivre son cours.



Mmes Pochet et Desjardins, portières, causent voyages.

MME POCHET. – Le locataire du premier a fait le tour du monde ; il a vu en Afrique des obélisques, des grosses pierres avec des drôles de formes.

MME DES JARDINS. – C'est pas Dieu possible.

MME POCTIET. – Comme j'ai l'honneur de vous le dire, m'ame Desjardins ; et savez-vous comment s'appellent ces gros cailloux-là ?



MME DESJARDINS. – Non.

MME POCHET. – Les *moumouts* du désert !



Nous ne saurions trop conseiller aux gens (hommes) qui sont affligés d'un énorme derrière – ce qui est très vilain et affreusement allemand – de faire beaucoup de canotage. Le mouvement du corps, en ramant dans les yoles, nécessite des allées et venues de la masse chaireuse sur les bancs de la yole, et, après cinquante-cinq jours de *frottement*, on assiste (si l'on se regarde dans une glace) à une perte considérable de la masse chaireuse. Le trop gros rameur peut, en se livrant quotidiennement au canotage excessif,

arriver à n'avoir plus de derrière de tout. Ce qui est fort agréable à deux points de vue : le premier, de ne plus avoir derrière soi ce poids ridicule et germanique ; le second, de tromper ceux qui veulent vous donner des coups de pied là, et qui sont bien attrapés de rencontrer le vide.



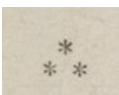
Mon ographié à Vittel.

– Avez-vous beaucoup de médecins ?

Beaucoup.

– Sont-ils souvent malades ?

– PAR POLITESSE.



Le jour des élections, il paraît que les dépouilleurs se sont mis en grève et que l'on a trouvé très peu de monde pour remplir ces délicates fonctions.

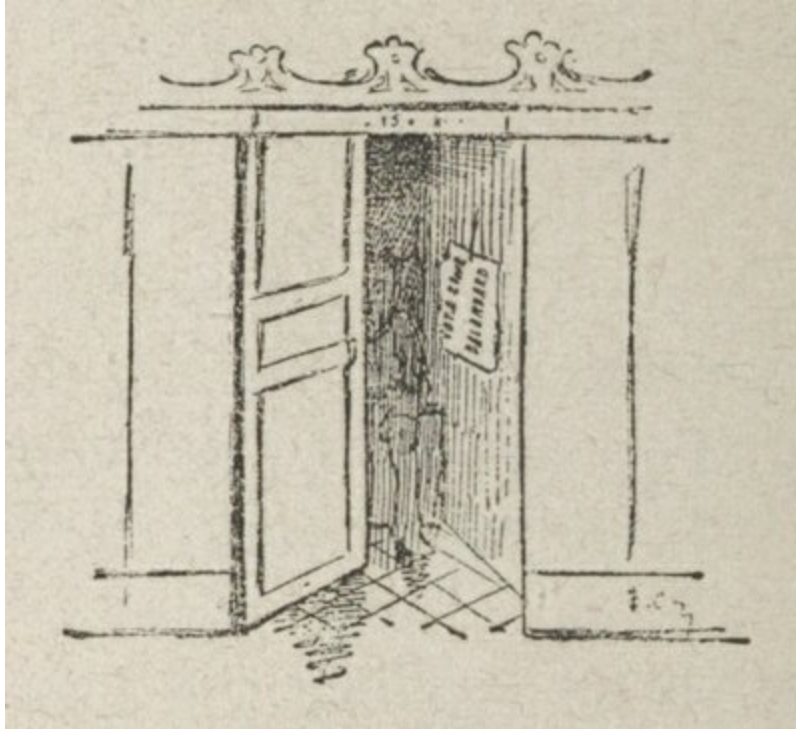
Je vous assure qu'on n'a pas bien cherché. Il y a dans les carrières d'Amérique des bonshommes qui ne demandent pas mieux que de *dépouiller*, et en fait de *scrutateurs* on aurait trouvé bien des regards ; mais ça n'aurait peut-être pas suffi.

Je suis sûr qu'on n'y a pas pensé.

Chose vue.

Dimanche dernier, rue de *** n° *, un endroit où l'on... pour 15 centimes enfin. Huit individus délivraient à tous les électeurs des listes de députés que les électeurs froissaient et rejetaient, ayant dans leur poche celle avec laquelle ils voulaient voter.

Tous ces papiers jonchaient le sol devant le buen-retiro d'aisances. Alors la femme de comptoir du petit endroit ramassait tous les papiers, en mettait trois dans chaque cabinet et tenait en réserve le reste. Toute la journée elle a ramassé les papiers. Elle a fait une belle économie. Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que cette dame roublarde appelait cela des *serviettes nationales*.



Mlle X... est une gentille jeune fille, mais elle a deux malheureux défauts : elle envoie des postillons en parlant et répand des odeurs pas bonnes en quantité. Quand elle rit, il ne faut pas regarder le plancher après qu'elle a ri ; enfin elle arrose et elle parfume ; ce quia fait dire au peintre Jean Béraud :



« Mlle X... est charmante, mais on devrait lui mettre sur le dos une plaque bleue avec ceci : « *Eau et gaz à tous les étages.* »

Lu sur l'album d'Emile Desbeaux cette pensée d'un homme frappé de calvitie précoce :

Chauve qui peut !

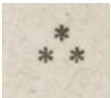


Un poète, qui a voulu faire de la politique et qui en a été vite dégoûté, racontait autour de l'Odéon, à Henri Beauclair, l'autre soir :

– Mon cher, j’ai voulu aussi me lancer dans la politique, moi ; la chose publique m’enivrait, et, à cause de mes parents bretons, je fus d’abord pour le *comte* de Chambord. Le *comte* de Chambord mort, je fus pour le *comte* de Paris ; maintenant que je vois que la politique ne va pas, je suis revenu à la poésie...

– Ah ! dit Beauclair, et pour qui êtes-vous maintenant ?

– Pour le *Comte d’Avril* !



Scène de la vie cruelle.

Piffard s’esthabillé en pschutteux : chapeau de feutre chocolat bombé, col carcan trop haut, veston le gênant aux aisselles, cravate ornée d’une épingle en faux rubis, pantalon collant et quadrillé, souliers pointus comme des épées. Piffard vient chez des amis du Marais. Il se carre, se dandine, fait des grâces à la cheminée, au piano, se cambre, s’assied, esquisse des effets de paratonnerre avec ses pieds. Il craque presque sa culotte tant il fait le fendant.

Il sort croyant avoir produit une sensation extraordinaire, toutes les femmes sont amoureuses de lui, à lui le mariage riche ! Piffard, à peine sur l’escalier, revient sur ses pas, se réintroduit, et va écouter à la serrure de la porte du salon ce que l’on dit de lui. Soudain, il pâlit et chancelle en entendant : « Piffard a fait bien des frais pour être pschutteux, mais ça ne lui va pas ; avec tout son chic, il a l’air d’un marchand de cartes transparentes. »

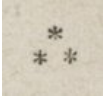
Piffard n’a jamais remis les pieds dans cette maison.



Dans une école laïque :

LE MAITRE. – Qui a fait le premier euphémisme ?

L'ÉLÈVE. – *Euphémie.*

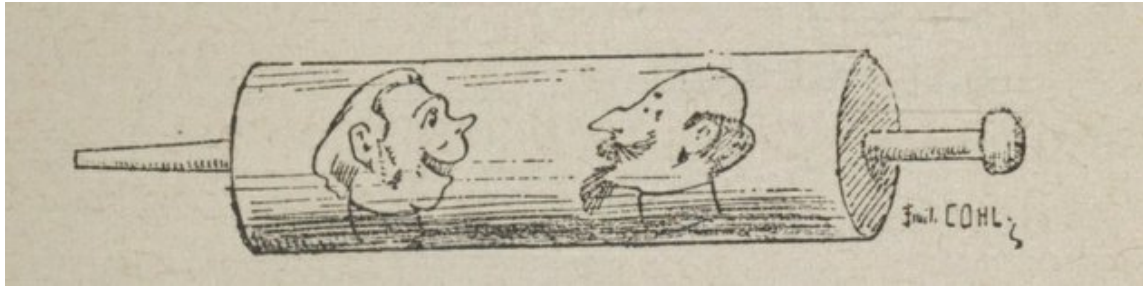


X... est un homme qui ne pense qu'à X..., tout le reste du monde est non avenu pour son égoïsme. Sitôt qu'il est malade, il s'écoute, il s'écoute !!... au point que ses amis – pas ses amis, il n'en a pas – ses ennemis prétendent que, pour mieux s'écouter, il s'est fait poser un téléphone en lui !



'autre jour, le docteur Gonfalonier des Lagunes a été rendre visite à un malade atteint de coliques effrayantes et d'un flux ventral, caractérisé par des besoins continuels de courir au petit endroit qui, dans les passages, coûte 0.15 c.

Devant (je devrais dire le contraire), devant cette débâcle prodigieuse, le docteur Gonfalonier des Lagunes a immédiatement fait une ordonnance... une ordonnance de *non-lieu*.



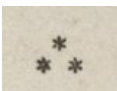
Chez un coiffeur enrichi, on voit un grand portrait d'homme qui remonte à près d'un siècle. Le coiffeur enrichi fait sentir cette grande toile à tous ceux qui viennent le voir.

– Fleurez-moi ça, dit-il, c'est un des pères de la coiffure française, c'est un vieux coiffeur que l'artiste a peint avec de *l'huile antique* !! Elle embaume !



Dans un bal de province :

- Quelle valseuse je viens d'avoir 1
- Qu'a-t-elle ?
- L'haleine brûlante.
- Tu sais que c'est la femme du capitaine des pompiers ?
- Ah ! c'est donc ça qu'elle a une *bouche d'incendie* !...



Le jeune Albert Lambert est un très joli garçon qui inspire bien des passions dans le quartier du Théâtre-Français.

Toutes les imaginations féminines s'enflamment en voyant jouer ce très jeune premier fatal et chaleureux.



En sortant de *Ruy-Blas*, toutes les dames ont la tête à *Lambert*.



L'été, Paris est désert et ressemble à une très grande ville de province. Tout ce qui est la vie de ce paradis... *poissonnière*, – à cause des Alphonses, – est aux eaux, thermales, salées ou douces. Qui se baigne dans la Seine ? Des inconnus, des gens qui habitent Paris, mais qui ne sont pas des Parisiens. C'est la province de la capitale qui prend les eaux de la Seine, – quelquefois cette province fait un immense voyage et va se baigner à Asnières, que quelques loustics, qui la font aux touristes, appellent orgueilleusement Asnières-de-Bigerre !

Un signe absolu que Paris n'est pas à Paris, c'est la politesse excessive des cochers ; ils ménagent le peu de clients qui restent. Ils sont doux, paternels, respectueux. Au lieu de s'engueuler à faire rougir les maisons les moins respectables, les cochers se regardent avec des yeux débordants

d'aménité ; à leur figure béate, on les prendrait pour des apôtres, – les apôtres du fouet !... – On croirait, aux sourires vraiment fraternels qu'ils s'adressent, qu'ils vont quitter leur siège pour aller s'embrasser les uns les autres, – ce qui ne gênerait aucunement les voyageurs qu'ils n'ont pas au derrière. Si, par hasard, un inconnu prend une *urbaine*, il est conduit ventre à terre ; la course est faite en trois secondes, et si l'inconnu veut donner un pourboire, le cocher a presque sur les lèvres : « Pas la peine, mon bon patron ! » Mais ça ne s'échappe pas des lèvres, et Collignon reçoit tout de même le pourboire avec une reconnaissance !... Il étend les mains sur le chapeau du client et a l'air de le bénir – même si Collignon n'a eu pour lui que deux sous – prix du *Rappel* !

Oui, Paris est vide, comme les fiacres, tout ce qu'on y fait en l'absence du tout Paris des premières et même des dernières, est bien maigre ! La preuve, c'est que j'ai vu sur un menu du Grand-Hôtel : *Potage Sarah-Bernhardt* ! Faut-il que Paris soit triste ! N'est-ce pas le comble de la maigreur pour un potage de s'appeler du nom de la capricieuse tragédienne ? Alors le vendredi saint, le jour le moins gras de l'année ! que mangera-t-on, si en pleine canicule on absorbe des bouillons aussi pointus ? Voir les yeux de Sarah Bernhardt dans un potage, quel rêve ! S'y mirer avant de l'absorber ! Généralement, on goûte, on déguste *Théodora* ; là, on l'avale, on trouve à ce potage une chaleur tropicale. C'est encore du bonheur, et toutes les charmantes évocations que donne ce Sarah-Bernhardt console de Paris provincialisé.

Il y a si peu de monde dans les rues et sur les boulevards, qu'on dit que nos voleurs ont peur d'une telle solitude, qu'ils n'oseraient pas y voler et qu'ils filent chiper dans les villes où s'est réfugié Paris.

A peine aperçoit-on quelques Anglaises aux trop longues dents et aux trop longs pieds qui promènent leurs tire-bouchons et leur vieux voile vert dans le silence de nos squares et de nos monuments abandonnés. On leur a dit, à ces *old ladies*, que Paris était si peuplé, si pimpant, si fringant ! On les a trompées : pas un chat ! C'est comme la *City* le dimanche, à Londres, ça fait songer au suicide.

La vue comique de nos pschutteux leur est enlevée ; – pas de pschutteux ! – Et nos horizontales... adorables de toilettes, qui ressemblent à des bouquets sous des ombrelles multicolores, avec des teints *idem* : – parties, les horizontales ! ces signatures élégantes et joyeuses du gai Paris ! – Les pschutteux sont aux bords de la Manche, à tirer *celles* de leurs chemises et à faire des effets de lignes brisées, de déhanchages modernes, accusant les rudes fatigues parisiennes, et les horizontales font valoir leur... horizon, sans respect pour celui si splendide et si lyrique de la mer !

A Paris il n'y a, en ce moment, que les facteurs qui soient très occupés au milieu de cette petite quantité de gens attendant le retour de tous les veinards qui sont partis ; les facteurs apportent beaucoup de lettres de tous les coins frais – aquatiques ou montagnards de la France et de l'étranger – des lettres dans lesquelles on dit au Paris restant ; « Nous reviendrons en septembre, pas avant. »

Pas mal de pauvres et beaucoup de pannés composent l'armée des *pantouflards* qui bâillent d'ennui dans la capitale délaissée, et pour lesquels le voyage est un mythe, – qui se disent en se mettant au lit, le soir ; « *Pas d'argent, pas de Suisse !* » – Et ils rêvent du bois de Boulogne avec son unique cascade et ses deux ou trois glaciers. Cette Suisse du pauvre est le seul et unique rêve frais de celui qu'on ne peut pas appeler un Parisien, quoiqu'il ne quitte pas une seule nuit pendant l'année l'intérieur des fortifications parisiennes.

Et les théâtres – ils sont pleins de billets donnés, ou les concierges des comédiens fleurissent dans la salle. – Et ce n'est pas un si mauvais public, puisque les concierges représentent la grande souche des comédiennes et chanteuses de l'avenir, demandez au *Conciergeatoire*. – Soigner les rampes d'escalier a, paraît-il, une influence sur la production d'enfants qui iront chercher la gloire devant les rampes des théâtres ! Bizarre coïncidence ! Les concierges sont dans les *loges*, naturellement, et applaudissent *leurs* locataires comédiens. Des gens à cheveux filasse, à figure rouge, sont à l'orchestre, tenant à la main la brochure de la pièce que l'on joue et faisant des mines de singe malheureux, pour arriver à faire concorder ce qu'ils lisent et ce qu'ils voient jouer ; quelquefois ils ne comprennent ni l'un ni

l'autre Ils doivent bien s'amuser ces Viennois, Danois, Hambourgeois, Spitzbergeois !

Paris, l'été, est aux mains des étrangers et des bonhommes qui ne sont pas du tout Paris. Tout Paris est parti respirer, jouer, se reposer, marcher, s'oxygéner là-bas, où il y a des horizons et des horizontales ! Il faut l'avouer, malgré ses Champs-Élysées, l'été, Paris, ce paradis, a l'air d'un purgatoire.



Impression rétrospective.

Il y a quinze jours, quand nous avons eu une dernière bouffée de chaleur, comme si l'été, avant de nous quitter, voulait nous faire suer une bonne dernière fois, nous avons assisté à un spectacle étrange. On sait que, dans le *high-life*, il est de très mauvais goût d'être à Paris en septembre. On doit être dans son château, en voyage, encore aux bains de mer si l'on ne craint pas les bises d'équinoxe sur le derrière peu garanti par le caleçon de bain, à la chasse, à Biarritz, où l'on veut, – mais pas à Paris.

Bien des poseurs pannés, qui veulent singer la grandeur, étaient rentrés fin août, s'étaient blottis dans leurs appartements des boulevards extérieurs. Le premier jour de la reprise du soleil, tous ces poseurs pannés ont tout oublié et se sont précipités dans les rues pour y respirer l'air chaud et absorber le délicieux oxygène que la belle saison répandait sur les Parisiens avant de s'enfuir. Alors, vous avez vu des toilettes, un va-et-vient de bonshommes en chapeaux de paille à compresses blanches ou bleues, une foule bigarrée se ruer sur les boulevards et sur les quais. au Bois ; – mais cela n'a duré qu'un jour. Les pannés ont vite compris leur imprudence et ont réintégré rapidement leur cinquième étage, en jurant de ne plus commettre à l'avenir une faute aussi antihigh-life !



Songez donc ! on les a cru revenus à Paris, ces pauvres pannés, qui avaient fait une saison de *huit* jours à Bougival ou à Montmorency, ou qui n'avaient pas quitté de l'été leur cinquième, soigneusement emprisonnés, et ne donnant pas signe de vie !

J'ai noté cette impression rétrospective, car, comme le dit Beausapin, elle est « bien parisienne ».



Le Conservatoire vient de terminer ses concours. La chaleur a été insupportable, comme tous les ans. Nous connaissons une foule d'individus pauvres qui ont besoin de bains de vapeur pour des rhumatismes qui les font beaucoup souffrir. Ils vont faire une *saison* de concours au Conservatoire, et ils sont guéris à fond. Ils ne s'abstiennent que d'une journée, celle des

instruments à vent, où il peut y avoir un peu de fraîcheur. Ce qu'ils suent ! On a l'air de voir couler bas le rhumatisme. Le Conservatoire, pour ces geignards pauvres, est vraiment une bienfaisante station qui remplace agréablement Royat et Aix.

Ces humbles malades gardaient précieusement leur secret. Mais à la fin du dernier concours, j'ai vu un rhumatisant qui n'a pu retenir sa joie d'être guéri et qui a embrassé toute sa pauvre famille venue en hâte pour savoir où en étaient les douleurs. Toutes parties ! Sans douleurs !! Et il y a des gens stupides ou malintentionnés qui trouvent que le Conservatoire est inutile. Imbéciles !

Seulement, maintenant que j'ai divulgué cette importante chose dont l'Académie de médecine doit se réjouir, – songez, guérir les pauvres en les amusant (excepté aux concours de piano) ! – il faudra changer l'enseigne de l'établissement aux destinées duquel préside M. Ambroise Thomas. Il faudra qu'on lise désormais sur l'enseigne de ce magasin musical et théâtral :

*Conservatoire thermal de musique
et de déclamation*



Nos députés sont en vacances. Ils en profitent pour sillonner la France à l'œil et inonder de discours la province.

Ces hommes d'Etat qui s'échappent, me font l'effet de malades atteints d'un singulier délire ! ils battent la campagne électorale. Pour les discoureurs bavards qui ennuiement régulièrement l'Assemblée en laissant couler des flots d'éloquence parlementaire, ou *harengère* – souvent, quand les députés s'injurient, on pourrait croire que l'étymologie de harangue, de *hareng sort* (pardon), – pour ces robinets législatifs d'où sortent les votes, les projets, les décrets, les solutions, les résolutions, les évolutions et les révolutions, ça va bien ; mais pour les députés qui ne peuvent ouvrir la bouche en public sans mourir de peur ; mais pour les timides, pour les

négatifs qui n'ont d'autre moyen de prouver leur art oratoire qu'en jouant, comme les lapins de chez Giroux, du tambour sur les tables du Corps législatif avec des couteaux à papier et de crier éloquemment : *Aux voix !* et : *La clôture !* ce doit être assommant.

Ceux-là doivent détester les vacances, qui ramènent les réunions électorales, les collèges *idem*, où ils ont l'air de malheureux collégiens, tant ils bafouillent et parlent mal – car il s'agit de s'expliquer, là ; et d'avoir l'air d'un marchand de programmes.

Quel supplice pour le muet parlementaire de rompre un silence annuel et de faire le malin en province comme tribun !

Heureusement, on met les pataquès et les bégaiements du député sur le compte de l'émotion du retour, c'est la joie de retrouver d'aussi chers électeurs – surtout si on les achète ! – On promet un petit aqueduc bon marché, et tout finit par un banquet où l'on porte des toasts à la *Frrrance !* à la *Patrrrie !* avec *Marrreseillaise* à la clef.

Et l'on est renvoyé au Palais-Bourbon – où l'on se taira encore mieux que l'année précfiente !

– Que faites-vous à la Chambre ?

– Je légifère.

– Vous légiférez !

– Nous légiférons.

– Ils légifèrent !

Quel beau verbe : légiférer !

Les députés sont les *légiférateurs* du territoire.

Dans une salle d'armes, quelques tireurs prétentieux, après avoir échangé une masse de coups de bouton, parlent – malgré leur transpiration – d'une façon extrêmement maniérée de l'escrime.

L'un des tireurs dit :

– L'escrime, c'est la sauvegarde de l'honneur !

Un second tireur :

– L'escrime, c'est une conversation en acier entre deux hommes d'esprit.

Un troisième :

– L’escrime, c’est la régénération de l’homme par le fer.

Un autre :

– C’est le sport hygiénique et décoratif par excellence.

’Un cinquième :

– C’est un distique avec deux rimes *croisées*.

Un dernier tireur – très commun – les laisse finir et lance cet aphorisme, qui est peut-être le plus vulgaire mais le plus vrai :

– L’escrime, c’est l’art de se f... en sueur !

Plaisanterie est un cheval qui n’a rien de commun avec les chevaux de fiacre de Paris *Plaisanterie* est le grand vainqueur de New-market-Houghton. Elle a battu MM. les chevaux anglais ! Son propriétaire, M. Bouy, trouve que ce n’est pas une mauvaise *plaisanterie*, lui – car je suppose – moi, qui suis peut-être le seul à Paris à rester indifférent aux courses – que ce cheval est du genre féminin, pour justifier ce nom de *Plaisanterie*. Sans mauvais compliment, ce n’est que dans le beau sexe que l’on trouve des êtres qui sachent *courir* ainsi. *Plaisanterie* à part, *Plaisanterie* a fait rire tous ceux à qui elle a rapporté beaucoup d’argent ; ceux-là ont trouvé que c’était une excellente *plaisanterie* ; les parieurs qui ont été ratiboisés l’ont trouvée mauvaise. Ils n’entendent pas la *plaisanterie* ceux qui ont perdu avec elle.

On dit que ce sont les *plaisanteries* les plus courtes qui sont les meilleures. J’ignore la performance de celle-ci, si elle est longue ou non ; mais elle doit être longuement appréciée par M. Bouy, car cette *Plaisanterie* se renouvelle comme gagnante sur tous les turfs qu’elle foule de son sabot léger.

Vive Plaisanterie ! ajoutons for ever ! et, tout en saluant ce cheval français (ou française), puisque c’est une jolie pouliche, voyons avec effroi le nombre énorme des *turfistes*, *parieurs*, *bookmakers* et tout ce qui compose la population qui s’occupe des courses, tellement grandir – au galop – qu’avant peu on bâtera un monument comme celui de la Bourse.

Seulement, sur le fronton grec, on changera la première lettre du nom terrible Bourse, et l'on mettra : *Course*. Soyez persuadés que dans ce nouveau temple on y crierait autant et qu'il y aura plus de monde que dans l'autre.

La *Plaisanterie* que je fais pourrait plutôt qu'on ne croit se réaliser. Voulez-vous parier ?



Puisque nous avons parlé de piano – ne ratons pas l'occasion – disons toute notre pensée sur ce fléau à queue.

Il faudrait qu'un grand médecin pût anéantir le microbe du piano ! Qui ? mais comment ? C'est tellement invétéré dans les masses, le piano ! – depuis les concierges jusqu'aux gens les plus élevés de la société ; du rez-de-chaussée au cinquième étage, il y a des pianos. Formidable microbe que celui du piano !

Quelles seraient les vaccinations anticholériques, non antipianofortiques qu'on pourrait faire ? Quel Ferran – même quel maréchal Ferran – trouvera ce vaccin merveilleux qui délivrera l'univers de ce microbe en double-croche qui le fait tant souffrir ? C'est que le piano est contagieux, savez-vous ; tout le monde est frappé, les *tapoteurs* se multiplient. Beaucoup trop de pianistes vivent du piano, personne n'en meurt. Il serait philanthropique de trouver un vaccin qui tuât le piano.

Ce bienfaiteur de l'humanité ne paraîtra pas à l'horizon. Un Jenner nouveau auquel nous ne crions certes pas : A Chaillot ! les Jenners ! ne surgira donc pas ? Pourtant, ça presse ; il y a des enfants prodigieusement contaminés, je veux dire prodigieusement pianistes, et ils grandiront (il y en a d'Espagnols), et ils deviendront de grands pianistes, et ils feront d'autres pianistes, très forts aussi, qui perpétueront – qui perpètreront plutôt – l'horrible race des forts pianistes. Voyez quel immense vaccin antipianofortique il faudrait. Il ne pourrait prendre que sur le derrière, à l'endroit du tabouret. Sans compter les amateurs pianistes qui, sitôt qu'ils sont le long d'un piano, se déboutonnent avec lui et disent au piano tout ce

qu'ils savent. Ils promènent sur le clavier leurs doigts infatigables, assommantes promenades !

Vite un vaccin qui foudroie les pianistes, qui extermine le bacille double-croche du piano !



Dans quel temps vivons-nous ! Si maintenant les comédiens se mettent à aller battre les critiques dramatiques, ça va être effrayant ! MM. Vitu, Perret, Ganderax, La Pommeraye, Sarcey, Fouquier, Edouard Thierry, Durauc et consorts vont se faire confectionner de solides cuirasses pour sortir de chez eux, des vêtements tellement rembourrés qu'ils auront l'air de terribles hydropiques. – On ne se figure pas Sarcey rembourré, il sera immense. Lui qui malmène vertement les comédiens, je lui conseille de se commander un costume de scaphandre, car l'exemple donné par l'ex-*Justinien* de la Porte-Saint-Martin (ne le nommons pas pour ne pas lui faire de réclame) va être suivi avec ensemble par tous les acteurs à qui l'on n'enverra pas le lendemain d'une création des couronnes avec le journal, où il ne sera question que de leur *extraordinaire talent* ; de leur *charme sans pareil*, de leur *gènie miraculeux*, et certainement Sarcey serait celui qui resterait le plus souvent sur le carreau.

Ils ne doivent pas bien dormir en ce moment, les *soiristes*, les *feuilletonnistes*, les *lendemaindistes*, les *lundistes* et tout ce qui finit en *iste*. Sur l'oreiller, avant de ronfler, désormais, ils se répéteront par cœur leur article de théâtre, et frémiront en se souvenant qu'ils n'ont pas mis à côté du mot *chaleur* le qualificatif *explosible*, à côté du mot *verve* l'adjectif *inextinguible* : alors ils enverront au diable leur édredon, se rhabilleront en hâte et iront corriger à nouveau leur article au journal. Et quand l'imprimerie sera fermée, ils n'auront d'autres ressources le lendemain que de passer à l'étranger ou de se faire cochers ou allumeurs de réverbères pour échapper à la fureur des comédiens mécontents !

Une grande révolution se prépare dans la gent dramatique. Désormais tous les acteurs – même les médiocres – sont certains d'avoir de bons

articles. C'est la terreur qui va régner. A moins que les feuilletonnistes ne se dispensent de parler des comédiens quand il s'agira des pièces nouvelles ou des reprises. Soixante lignes sur l'auteur et son œuvre, et cette simple formule :

« Nous ne parlerons pas des acteurs qui jouent la pièce. Nous n'aimons pas les coups de bâton. » Au bout de quelques années de ce système miraculeux ! – les comédiens deviendront – modestes, au lieu de donner du bâton aux critiques dramatiques, ils leur enverront du bordeaux, du chocolat, des fleurs, du champagne, des titres de rente, toutes sortes de douceurs pour que les choses reviennent comme par le passé.

Et les choses deviendront ce qu'elles étaient, et les acteurs trouveront éternellement qu'on ne les loue pas assez quand on n'aura exagéré toutes les formes de l'éloge en jugeant leur beau talent.

Car voilà du bruit pour un accident. Les ex-*Justinien* n'abondent pas dans la corporation des comédiens. Il y a, parmi eux, des gens bien élevés. J'en connais qui savent tenir compte d'une critique intelligente, sincère, être contents d'un éloge mérité et s'asseoir sur les *tombages* de tel éminent critique (pourquoi éminent ? parce qu'il a un gros ventre ?) à qui ils n'ont pas le bonheur de plaire ; ces artistes-là exercent leur art en se disant que le public est le grand juge et que c'est par lui d'abord qu'il faut se faire aimer !



Par ce temps de pluie, une chose bien désagréable m'est arrivée hier. J'entre chez un coiffeur d'un faubourg extérieur. La boutique – borgne – était à moitié sombre et l'autre moitié peu éclairée par le jour blafard et pluvieux. Je vois arriver (j'ai de très bons yeux) un individu d'une tristesse effrayante ; cet individu se dit le garçon qui va me raser. Comme je n'étais pas gai ce jour-là, que le temps était navrant, le *salon idem*, avoir la perspective d'être barbifié par un raseur lamentable, ça ne m'allait pas du tout.

Enfin, je me décide tout de même à m'asseoir et à me livrer à ce Figaro navrant. – Son patron était sorti, il n'y avait au comptoir qu'une femme en deuil, auprès d'un escalier noir. Brrr !!! En voilà un intérieur de coiffeur ! – Que j'étais désolé d'y être entré !

Le garçon navré me passe la serviette autour du cou, me savonne longuement et tristement. Je faisais ce que je pouvais pour ne pas le voir ; mais je l'apercevais dans la glace, et son nez, long de plusieurs aunes, ses sourcils contractés, sa bouche, très vilaine, mais déformée par le chagrin, indiquaient que cet homme allait pleurer dans quelques secondes.



Le lugubre garçon coiffeur attaque ma barbe, qui est très dure, et, ça ne rate pas, je commence à sentir quelques larmes, comme les premières gouttes d'une averse, me mouiller le visage.

Voyons, voyons, lui dis-je, consolez-vous au moins pendant que vous me rasez.

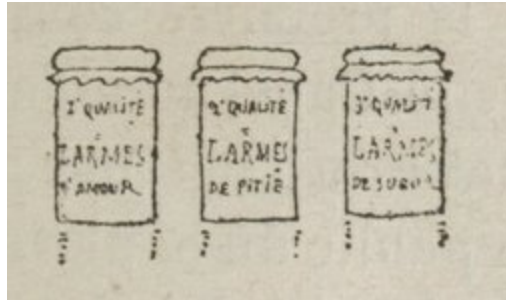
Pour toute réponse, il me verse d'abondantes larmes dans les yeux et sur le nez, mais ne me répond rien ; il était complètement plongé dans sa

douleur.

Évidemment je n'existais pas pour lui. Il me pleurait dessus.

– Assez ! que diable ! criai-je en m'essuyant, c'est insupportable ! vous m'inondez !

– Ah ! oui, je vous demande pardon, dit-il comme au sortir d'un rêve, et il s'essuie aussi.



Il continue à me raser – les larmes sont taries – mais à peine entame-t-il l'autre joue, qu'une nouvelle averse de larmes plus abondantes m'arrose de nouveau toute la figure.

– Ah ! zut ! en voilà assez cette fois, je m'en vais !

Je m'essuie les larmes, le savon, et je me fourre la tête dans le lavabo.

– Pardonnez-lui, me dit d'un air triste la dame en noir du comptoir, il a perdu son chien !

Je n'ai pas répondu. Je n'ai donné que trois sous au lieu de cinq, parce qu'il me restait un tiers de barbe. Je suis parti furieux, jurant, tempêtant et me promettant de ne jamais retourner dans cette ignoble boutique triste, où l'on vous pleure sur la figure pour un chien.



Souvenir de la première conférence sur le *Rire* par Coquelin Cadet au moment des élections. Le sociétaire du Théâtre-Français s'était porté devant le public du boulevard des Capucines comme candidat de la gaieté. Voilà quelle était sa profession de foi ; il en est peu, à notre avis, d'aussi

alléchante ; si tous les députés qui sont à la Chambre avaient des programmes aussi esclafants, la politique deviendrait une chose amusante.

PROFESSION DE FOI

Suppression momentanée des ennuis, séparation de l'état de mélancolie, propagation de la foi rabelaisienne, dispense d'être trop difficile sur le choix des drôleries, culte de la joie, autonomie de chaque rieur, c'est-à-dire qu'il est inutile de taper sur le ventre de son voisin, de se rire les uns sur les autres ; dégrèvement des grandes manières ennemies de la gaieté, impôt sur la rate, rigolades laïques et obligatoires, expulsion des jésuitiques idées noires, renouvellement des plaisanteries sur les belles-mères, suppression de l'Odéon, exécution capitale de Sarcey, l'ennemi acharné du monologue, opportunisme d'être hilare par tous les moyens !

Votez avec moi, riez avec moi :

COQUELIN CADET.



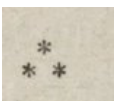
Pensée d'hiver.

Une chose facile à avoir en décembre, c'est du sang froid.



Une garde-malade mariée à un homme qui la bat comme plâtre, raconte ses doléances à une donneuse de lavements de ses amies :

– Oui, ma chère, mon époux me donne tant de gnons, qu'il est tout noir, mon pauvre corps de garde !



Dialogue :

– Où donc est allé Alphonse ?

- Dans les Alpes.
- Je croyais qu’il préférerait la mer.
- Alphonse est allé dans les Alpes *Maritimes*.
- Très bien.



La vie financière.

De T... est un gogo qui se laisse toujours rouler dans les spéculations de Bourse.

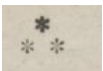
De T... court partout chercher des renseignements, ne veut jamais prendre de voiture, ce qui le fatigue beaucoup.

L’autre jour il arrive suant chez son banquier, homme véreux, qui lui offre un fauteuil très rembourré.

Le gogo se met dedans et s’écrie avec béatitude : « Comme on *enfonce* bien ici !!! »

Entre auteurs :

- Avez-vous porté votre pièce au théâtre des Nations ?
- Ne m’en parlez pas, mon cher, le directeur m’a remis aux *Balandes* grecques.



Dans un salon :

A un amateur – monologuiste – une maîtresse de maison :

– Monsieur Edouard, vous nous direz ces jolies choses, vous savez, que vous dites si bien. Oh ! vous avez tant de talent ! Ça fera tant plaisir à mes invités ! vous êtes si drôle et si exquis diseur !... Vous nous direz, n’est-ce pas, ces jolies choses... – et pendant ce temps-là on passera des plateaux.

Tête de l’amateur-monologuiste si bon diseur !



Le comble de la pudeur.

Rougir en caressant une espérance.

LA SUEUR AU THÉÂTRE

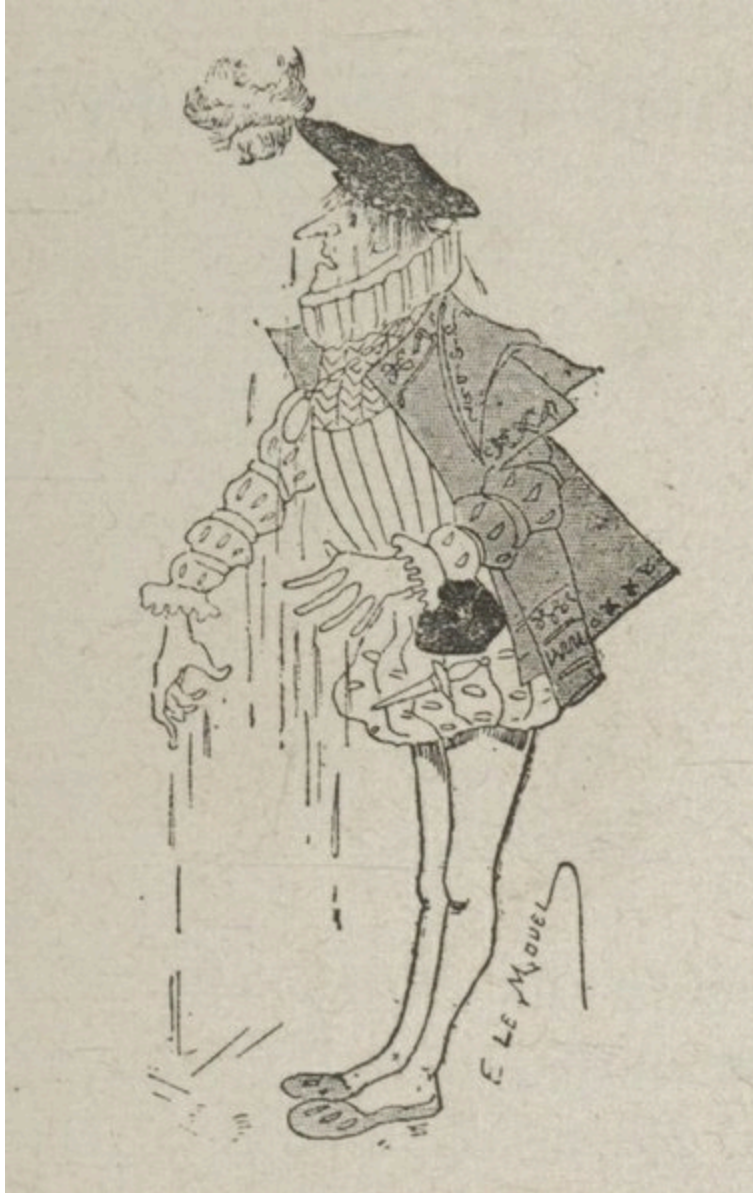
Un des agents les moins provocateurs de l'admiration du théâtre, c'est certainement la sueur qu'on voit couler sur le visage des comédiens. Surtout si c'est dans une situation où il faut que le personnage n'ait pas un *fil de sec*. Hélas ! l'été surtout, on voit des ruisseaux couler le long des tempes, des joues et quelquefois du bout du nez des artistes.

Des comédiennes connues ont eu le triste privilège de suer du col : elles avaient un collier de gouttes de sueur confectionné par ce triste orfèvre qui a nom l'Été !

Ya-t-il un moyen d'éviter cet inconvénient ? Oui. – S'essuyer souvent. – Pas avec la manche de son habit. Mais quelle terrible extrémité, pour un tragédien, d'être réduit à bassiner son front, ses joues, ses yeux, avec un mouchoir, pendant le récit de Thérémène, par exemple ! Pleurer et respirer en même temps, on n'est plus un homme, on est un arrosoir ! – Parler du monstre qui « replie sa croupe en replis tortueux » en s'épongeant la nuque ! – Et nous admettons que ça se passe au Théâtre-Français, où les artistes gagnent de l'argent et peuvent s'offrir des mouchoirs de batiste ; mais en province, dans les bourgades éloignées... Voyez-vous Thérémène se pompant avec un madras de couleur ?



Ah ! si l'on pouvait, quand vient la canicule, jouer les rôles Louis XIV sans perruque ! L'acteur y gagnerait de n'avoir pas ce bonnet à poils sur la tête ; mais le rôle y perdrait et la vraisemblance aussi. Il serait absurde de voir un Alceste, ou un Dorante avec bas, jarretières, souliers à bouts carrés, épée en verrouil, tonnelet, – et en haut de tout cela une tête de poisseux moderne !



La perruque est donc indispensable – et si l'on pense aux haleines qui arrivent de la salle, sans compter celle du souffleur (qui est forte), des pompiers, des machinistes, la chaleur de l'atmosphère, la chaleur personnelle des artistes, on voit d'ici les jolis torrents de sueur (Louis XIV) qui se précipitent comme de petits Niagaras sur la figure des pauvres comédiens !

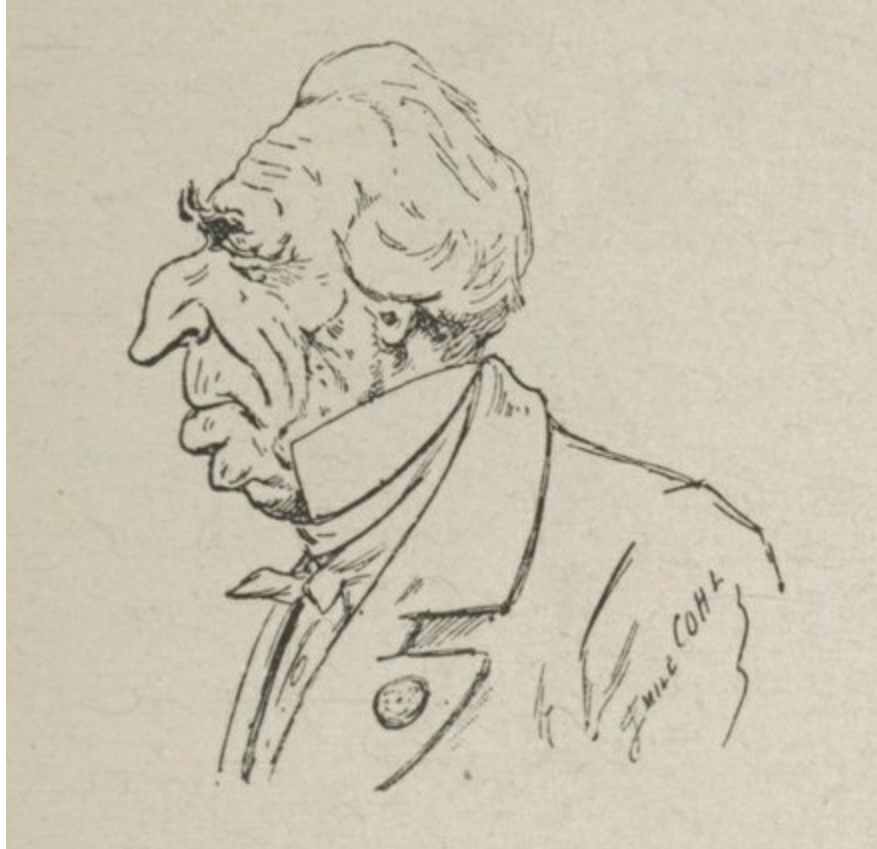
On pourrait organiser pour eux des représentations à bénéfice : bénéfice des inondés !



Il y a des acteurs qui, en hiver même, sont, pour un seul geste, surchargés de transpiration : ils rigolent. Si deux de ces *rigoleurs* jouent à la fin de juillet une scène où après s'être jeté des injures à la face, ils en viennent aux mains ; si, après cela, ils se pardonnent et tombent dans leurs bras respectifs, ils donnent l'aquatique spectacle de deux fleuves se mêlant 1

Nous pourrions nommer des acteurs à qui il serait facile d'éteindre des incendies rien qu'en suant dessus !

Ce qu'on appelle les perruques à front, pour personnages à calvitie, sont aussi bien cruelles au mois d'août. Sinciput et occiput sont dans un Mazas de carton peint, de pâte et de cheveux artificiels. La pensée est mal à l'aise là-dedans. Les cheveux, si vous en avez (en dessous), sont trempés. Si vous n'en avez pas, votre crâne dégouline, les ruisseaux abondent sur vos traits. Comment exprimer les sentiments avec un masque en eau ? Le public voit ces sentiments comme il verrait des poissons à travers un aquarium. On n'est plus un comédien, on est un bocal.



Je ne sais plus dans quel mélodrame, l'été, l'acteur X..., gros comme plusieurs Daubray, avait à dire : « Je suis sec, rien ne saurait m'attendrir ; je suis sec, sec, sec ! » Et il s'épongeait ! et il s'épongeait 1 Et le public riait !



Quelques acteurs tragiques de notre connaissance, après avoir joué des rôles immenses, sortent de la scène comme d'un bain à quatre sous. Ils se laissent sécher à la chaleur des lampes de leur loge et s'en vont chez eux vers deux heures du matin, faisant pester le concierge obligé d'attendre la rentrée des sueurs de ces acteurs tragiques pour fermer la porte du théâtre !

S'il nous était permis de nommer les grands sueurs de Paris, ceux qu'on pourrait appeler les *sueurs de l'art*... c'est effrayant, la quantité de noms d'artistes que nous aurions à donner !

Plaiguez les acteurs l'été, mon cher Nicolet ! Il n'y aurait qu'un moyen de guérir leurs transpirations : ce serait de fermer *tous* les théâtres pendant les grandes chaleurs ; les comédiens iraient aux bains de mer, au lieu de suer publiquement. Ils reviendraient en automne reprendre leurs travaux, et si, en scène, il leur fallait sortir un mouchoir de leur poche, ce ne serait que pour essuyer les belles larmes de l'amour ou de la pitié, les sacrées larmes

qui jaillissent du cœur des pères, des mères, des enfants, et non pour éponger la peu ragoûtante sueur qui sort des vilains pores de la peau.

CHER PUBLIC.

Nous voilà encore en face l'un de l'autre pour essayer de nous dilater la rate ensemble. J'avais juré l'année dernière que j'en avais fini avec les *écrivains gais*. Serment de rieur !

Du reste, ce serait dommage, vu le nombre grandissant des écrivains tristes qui nous torturent le cœur et nous font, avec leurs romans, verser des ruisseaux de larmes dans nos lits. Ici il n'est pas question de larmes, au contraire ; – ce ne sont heureusement pas des larmes que le rire provoque ! Il faut bien que les aimables auteurs comiques qui veulent nous apporter de la gaieté, du rire, de la joie, qui ont cette pensée philanthropique de nous divertir, trouvent un public, un interprète et une salle.

Le public (et il est bon), c'est vous.

L'interprète (pas de commentaires), c'est moi.

La salle, la voilà. – C'est le livre, il est préférable à la salle des Capucines, salle bien faite pour les dissertations philosophiques pendant lesquelles on somnole dans le petit jour que donne cette lumière – plus mince que notre grande tragédienne ; bien faite pour les manifestes scientifiques qui n'intéressent que les savants voûtés ; bien faite pour les œuvres transcendantes qu'un robuste conférencier myope dégoise en s'aplatissant le nez sur le livre et en vibrant de toutes ses forces. Oui, elle est bien faite pour tout cela ; mais elle est mal faite pour le rire ! On ne rit pas en y entrant, et comme les familles s'y donnent rendez-vous, on pourrait plutôt l'appeler un caveau de famille, car elle a l'air plutôt d'une cave, cette salle des conférences.

Le mot *conférence* y résonne bien, ce sont des choses austères qu'on y doit entendre ! On sent quelque chose de lourd vous peser sur les épaules. (On croit que c'est le plafond, mais ce n'est pas lui.) C'est comme une atmosphère de vieux bouquins, de vieilles idées, d'antique monument de province. Cette salle, comme architecture, n'est précisément pas *pschutt* ! On voit qu'elle n'a pas été construite par Charles Garnier,

Mes amis gais et moi, nous entrons ici bras dessus bras-dessous ; et nous allons essayer en titubant de l'idée et en ne barytonnant de nulle part de dérider les visages disposés à s'allonger.

Le rire va communiquer, s'il le peut, la lumière et la vie, au rez-de-chaussée du fond de la cour du 39, boulevard des Capucines.

Tenterai-je, Messieurs, d'analyser le rire Non. On subit le rire, on ne l'explique pas.

Nous rions aujourd'hui comme nous pensons, d'une façon un peu exagérée.

A l'heure actuelle, il y a quelque chose d'aigu dans les manifestations de la pensée.

La vie fiévreuse a donné son contre-coup aux œuvres ; elle a fait naître en littérature, le naturalisme ; en peinture, l'impressionnisme.

Au théâtre, un rire bizarre, singulier, hilarité extraordinaire dont on ne peut se défendre, qui est bien celle de gens pressés riant vite de choses rapidement écrites et dites, dans lesquelles il y a quelques grains, non pas de sel, mais de poivre parisien, gaieté boulevardière, on pourrait dire « bitumière », gaieté raffinée, où la drôlerie est imprévue, peut-être conventionnelle, saccadée, mais répondant aux goûts, aux besoins du jour. Comique, cocasse, pittoresque, ayant l'air simple et pourtant compliqué, allant directement à la rate, car il est l'expression d'une joie bien française.

Rire moderne 1

Les quelques joyeux personnages que je vous amène ont tous leur note personnelle. Chaque morceau qui va défiler devant vos oreilles, lu ou dit, vous donnera le caractère de la nature comique de leur auteur. Ces excellents garçons sont préoccupés de chatouiller, au bon endroit, leurs contemporains.

Ils s'ingénient à nous amuser – s'ils n'y parviennent pas toujours ; saluons l'effort qu'ils font pour nous complaire ; tous les efforts sont dignes d'encouragement, celui-ci surtout. Tant de gens, dans notre gai Paris, s'efforcent de nous ennuyer en écrivant des choses somnifères pour être décorés du titre d'hommes graves ! Ceux-là, on les salue de l'autre côté du pont des Arts.

Ce ne sont pas des hommes graves, ceux qui viennent avec moi. Vous allez entendre tout à l'heure Mac-Nab. Celui-là n'aura jamais besoin d'écrire de lettre pour dire qu'il ne veut pas être de l'Institut ! Quel mépris de la réalité quotidienne ! Quel amour de la fantaisie !

Les autres ont un comique d'observation pure, de cocasserie vécue ; il y en a de fringants ; il y en a de pauvres, – comme comique s'entend, – et ce ne sont pas les moins désopilants.

Celui-ci jongle avec les mots et les idées comme un vrai saltimbanque de la pensée ; cet autre regarde la vie d'un œil tout à fait extravagant et la raconte comme il l'a vue ; – elle est vraiment drôle comme ça, la vie ! Celui-ci a trouvé le côté bouffon des militaires sans jamais toucher à leur patriotisme ; celui-là a la drôlerie prudhommesque, celui-ci est un pince-sans-rire, cet autre est un Gaulois, cet autre est un britannique ; celui-ci est confit en blague faubourienne ; celui-là est rural, cet autre populaire. Ils sont tous rigolos !

Et si nous avions notre chapeau sur la tête, je vous demanderais, Messieurs, de nous découvrir sur leur passage, car ils marchent en procession riante dans les sentiers battus jadis par le père de la gaieté française, par notre grand Rabelais !

LE RIRE

Comme tout vit de contrastes, les gens qui ont la bonté de se réunir sous ma bannière, ne se rendent pas compte qu'ils ont la rate d'autant plus facile à être chatouillée, quelle se trouve dans un endroit ténébreux, et c'est peut-être parce qu'on se sent d'énormes envies de pleurer dans cette salle, qu'on y rit quelque fois aux larmes. Moi, j'ai une physionomie très triste, – car je ne suis pas gai, moi ! Eh bien, on rit en me voyant – contraste. Savez-vous ce que j'ai de gai ? Les yeux, et un peu la bouche. Le reste est démesurément navrant, mon nez a l'air de pleurer, mes sourcils ne sont pas drôles, j'ai la physionomie longue comme un jour sans pain, et de cet ensemble, sort je ne sais quoi qui est gai ; j'ai l'esprit gai, il traverse mon masque sévère et il fait rire le monde.

De même, la salle des Capucines est triste, et quand je suis à la table des conférences, l'on rit, – contraste.

Faire rire est une chose curieuse, dont le pourquoi est difficile à analyser. On me dira : ce qui est drôle provoque l'hilarité. Pardon ! ce qui est drôle pour vous ne l'est pas pour moi. Je m'esclafferai immensément à tel mot, et la dame qui m'accompagnera, même si elle est jeune, et même si elle n'a pas eu de malheurs, ne sourcillera pas. Question de tempérament.

L'observation d'un fait que tout le monde a devant les yeux, présentée sous une forme simple, vraie, va emporter une salle entière dans un éclat de rire. C'est le plus grand comique, le comique vrai, celui qui fait rire le plus, celui-là, témoin Labiche,

Mais le comique de fantaisie bâti sur l'extravagance exagérée a aussi sa puissance", car il fait bien rire aussi, témoin Hervé !

Voilà deux « écrivains gais », d'une nature bien contraire. Hervé et Labiche, et l'on ne niera pas qu'ils amusent énormément et différemment tous les deux.

C'est si bizarre, ce qui fait rire les uns et pas les autres, et « vice versa »
1 Tel mot qui fera mourir de rire trois personnes laissera froide une salle comble. Telle plaisanterie qui trou vera glacial un individu sera plusieurs fois applaudie par un nombreux auditoire.

Dans un dîner, au moment où l'on arrive à cet état de béatitude qui est le moment psychologique du dîneur, où l'on se sent bien réparé, et de nouveau prêt à toutes les fatigues, à toutes les prouesses, au moment où deux verres de vin de plus vous jetteraient à la frontière de l'ivresse, on entend un bout d'anecdote, un mot comique ! Paf ! On part dans un rire pyramidal, on rit, en criant : « C'est impayable ! C'est impayable ! »

Le lendemain, si l'on raconte le mot ou l'anecdote à un ami qui n'a pas dîné avec vous, il restera anéanti de la baisse de votre esprit. Il sourira par politesse, à moins que son amitié ne l'entraîne à vous dire en vous serrant la main : « Il faut soigner ça, mon vieux ! » M. Mouton Mérinos, un de nos célèbres humoristes modernes, trouve que la surprise joue un grand rôle dans ce qui fait rire. Il a raison. Il faut y ajouter l'influence du milieu. La disposition dans laquelle on est : les habitudes, le caractère, la bonne digestion, l'éducation de l'esprit, l'âge, la sympathie que vous inspire celui ou celle qui va provoquer votre rire, sont autant d'éléments divers qui entrent en ligne de compte dans la façon dont on rit.

Analyser et passer le rire à l'alambic n'est pas mon affaire ; je ne suis pas un chimiste en gaieté, je ne suis qu'un instrument provocateur. J'exécute, je ne « trissotine » pas. Ma fonction n'est pas de dire : « Voilà pourquoi l'on rit. » C'est de faire rire tout uniment, de viser certainement l'esprit du public, mais surtout ses côtes. La mission des écrivains gais et de leurs interprètes est charmante : faire oublier la monotonie des événements, des livres à couverture saumon, des journaux, de la politique, des assassinats, des réceptions à l'Académie. Les écrivains gais sont des êtres délicieux, ils savent qu'on se fatigue de tout, – excepté de rire !

Mesdames, Messieurs,

Nous allons reprendre, cette année, le cours de nos délassements comiques, et recommencer la série des lectures et récitations drôlatiques.

En écrivant sur l’affiche les *Ecrivains gais*, je pense avoir ouvert un champ suffisamment vaste aux manifestations de la littérature joyeuse, car il y a beaucoup d’écrivains gais à Paris.

On ne le croirait pas en voyant cette population affairée, volant comme Figaro à la fortune. Au milieu de cette foule pleine de gens préoccupés, il y a les rieurs. Ceux qui acceptent gaiement la vie, ou qui savent se soustraire aux ennuis quotidiens en jetant sur le papier de la prose ou des vers, dans lesquels sont contenus de salutaires éclats de rire.

Les revues, les journaux de très grand format, les livres de poids, les manuels d’économie politique et sociale sont très utiles, les œuvres des rieurs ne le sont pas moins, elles reposent des ouvrages indigestes, des gens doctes. Les écrivains gais sont charmants et consolants, ils flattent l’intellect et dilatent la rate, ils sont pour toutes les libertés : surtout pour celle du ventre.

Rire étant le propre de l’homme et surtout de la femme, je me suis donné cette mission philanthropique d’apporter de la gaieté dans cette austère salle des Capucines. C’est pour rire que nous sommes ici, Mesdames et Messieurs, dans cette enceinte où les colonnes dissimulent – certains soirs – des dormeurs qui écoutent profondément le conférencier, dans cette enceinte où la hauteur des pensées est difficile, vu la hauteur du plafond...

Étant donnée l’exiguité du local, la causerie familière rappelant la conversation qu’on a dans la rue avec un ami en lui tenant le bouton de sa redingote est la seule chose possible.

Cet établissement est bâti seulement pour le plaisir des oreilles, je parle pour le public – car pour moi je trouve que la salle des conférences est vraiment construite pour le plaisir de mes yeux.

Je désire être familier – et avoir le privilège de tout lire et tout dire – tout ce qui ne dépassera pas les bornes du bon goût, naturellement. On est en famille dans ce rex-de-chaussée – et la permission que j’avais autrefois demandée à mes aimables auditeurs – je la redemande aujourd’hui : qu’ils aient l’obligeance de ne pas voir en moi l’imposant conférencier de profession : l’œil grave, les lunettes menaçantes, la parole autoritaire : buvant l’eau sucrée avec le geste d’un Socrate avalant la ciguë ; le redoutable conférencier à la cravate blanche qui s’embarque pour des dissertations à perte de vue, qui frappe sur la table comme sur une tête de Turc, comme pour y enfoncer son argumentation et qui fait dire au public : « *Matin ! il ne badine pas avec la science, celui-là !* » – Non.

Je désire que vous ne voyiez en moi qu’un exécutant d’œuvres légères, un simple rieur qui n’a d’autre ambition que de vous divertir avec des productions de rieurs.

Nous avons la gaieté française, tout à fait célèbre, qui est celle de notre grand pays ; – mais nous avons aussi la gaieté parisienne qui est comme la fleur de la gaieté française, d’un parfum plus subtil, d’un charme plus capiteux, c’est de cette gaieté-là qu’il s’agira surtout.

La gaieté de Paris et la gaieté de Brest sont deux gaietés ; – sans vouloir dire du mal de Brest, nous allons tâcher d’être le plus possible de Paris. Donc sans cérémonie, n’est-ce pas ?

Je vais faire passer devant vos yeux des spécimens de joyeusetés dues à des écrivains fantaisistes, à des poètes fumistes, à des monologuistes à tous crins qu’aucun scrupule n’arrête et qui aux noms de la Cocasserie et du Rire, fusilleraient vingt mille fois la déesse Raison.

Ils sont nombreux ces fantaisistes (nous ferons plusieurs séances) et n’ont tous qu’un but : délasser, amuser, faire craquer quelques boutons, si c’est possible. Ne trouvez-vous pas cette prétention louable ? Et ne l’encouragerez – vous pas ?

Oui ?

Sur ce *oui*, je commence en vous priant d’être tout à fait cordial, – cher public ; – que personne ne se retienne : pas d’esprit contrariant, – livrez-vous, pas de rate rébarbative, (ne soyez pas rats de vos rates). Il faut que le

récit comique s'adresse à des cerveaux bien disposés, à des nerfs détendus, à des cœurs contents. Rappelez-vous comme on peste quand on raconte une histoire très drôle à des gens qui vous écoutent avec des figures de derrière les corbillards.

L'acteur Fleury, qui a été le Bressant du commencement de ce siècle, disait : « que le public jouait les trois quarts du rôle du comédien dans les pièces ! » et j'ajouterai dans les conférences. Fleury avait raison. « A public bien disposé, bons comédiens ! bons conférenciers ! »

Mais, assez de recommandations ! j'entre en séance.

On a beaucoup parlé ces temps derniers des magnificences exagérées des mises en scène. Je pense qu'aujourd'hui il n'y a rien d'excessif dans la mienne.

Elle se compose d'une carafe, d'un sucrier, d'un tapis vert et d'un comique. C'est vraiment le comble de la simplicité, ça fera plaisir à Alexandre Dumas.

LES BARBIERS

Quelle étude profonde et d'une longueur extrême il faudrait consacrer aux garçons coiffeurs, si l'on avait le temps de s'occuper de cette corporation indispensable aux gens qui ne savent pas se faire la barbe eux-mêmes ! Quel volume très lourd on pourrait écrire si l'on voulait analyser tous les types de raseurs dont les mains manipulent les visages des martyrs du blaireau !



Faisons une esquisse de ces messieurs ; c'est tout ce qu'on peut leur donner dans ce tourbillon parisien où l'on vit si rapidement, où la barbe pousse si vite, vu la fièvre, et vous entraîne quotidiennement chez les coiffeurs.



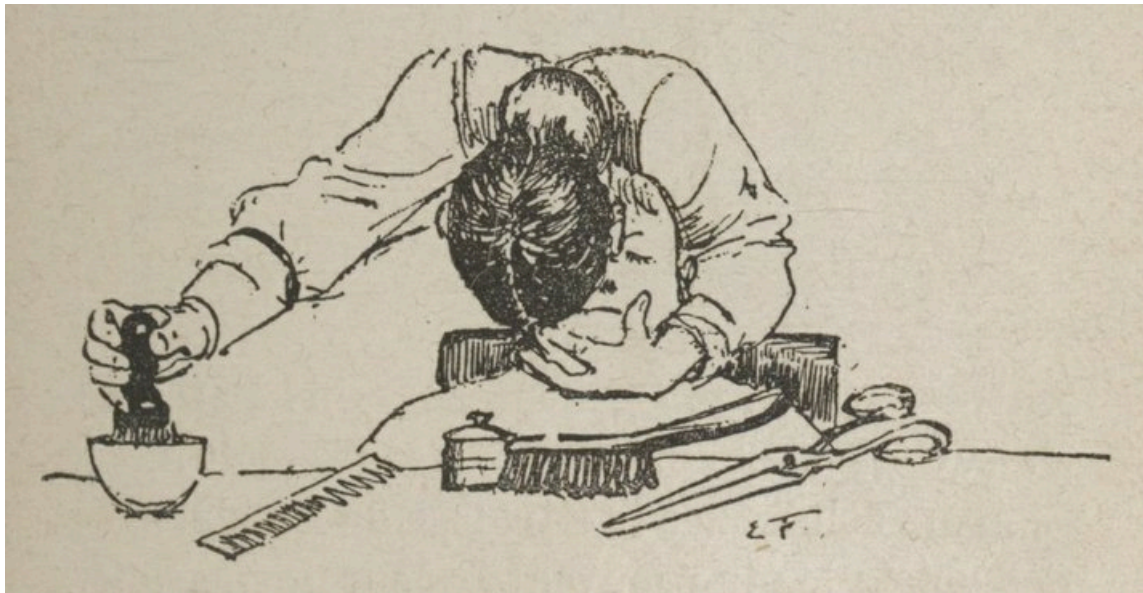
D'abord vous entrez dans la boutique d'un Figaro patenté pour vous faire polir l'épiderme, vous êtes pressé, il y a foule dans le *salôn*, vous attendez un temps infini, que vous occupez à *relire* les journaux et à respirer la fumée de cigares presque toujours de mauvaise odeur.

« C'est à vous, Monsieur... Le premier de ces messieurs à passer.... » –
« C'est moi. »

Vous vous installez dans un fauteuil sur un coussin de cuir, qu'on retourne pour ne pas que vous sentiez le chaud du prédécesseur, – bonne précaution.

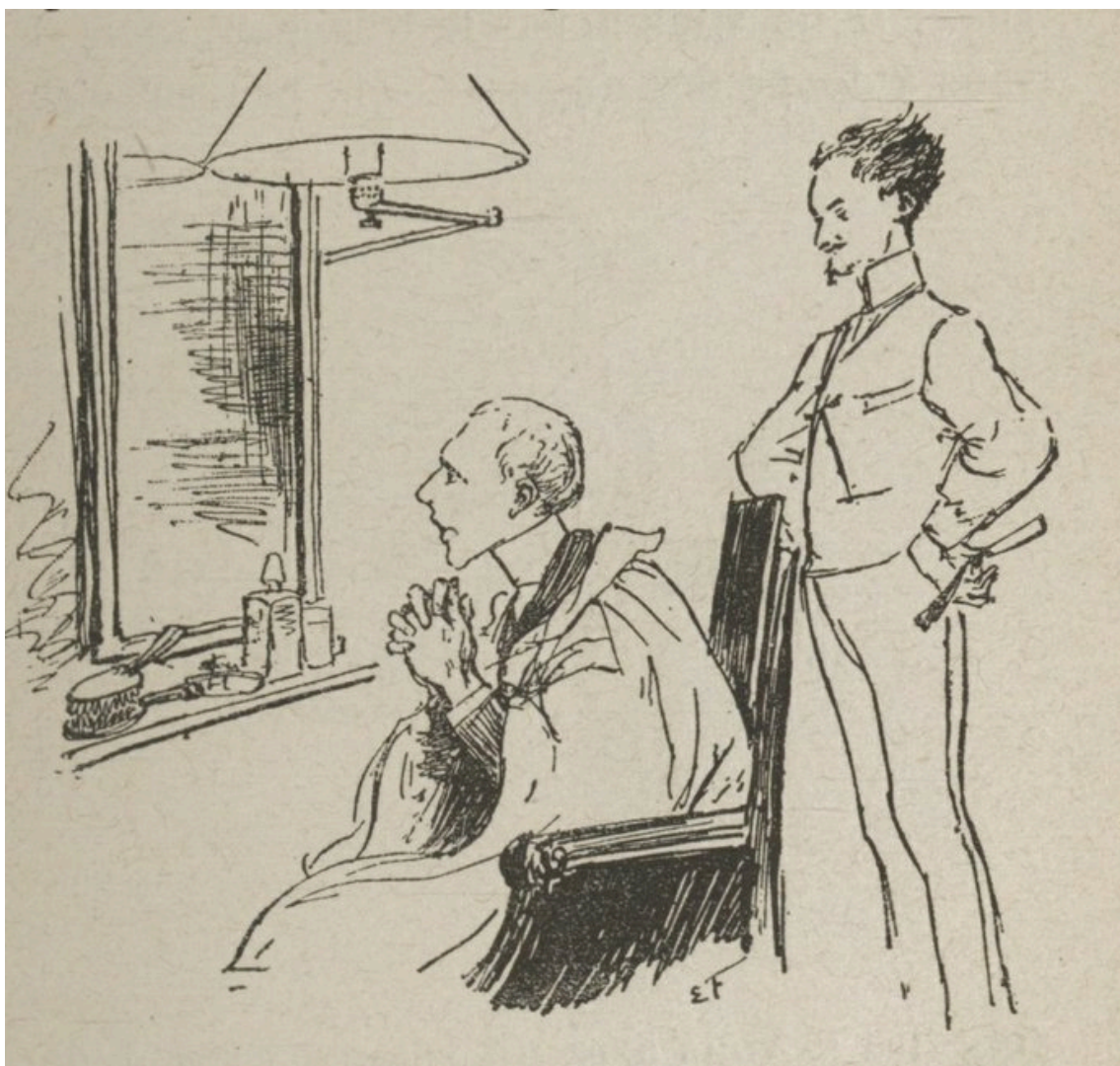
La serviette au cou, vous recevez les coups de blaireau en savonné qui vous enduit la peau, – là vous pouvez déjà juger du caractère du barbier. Est-il méticuleux ou sans soin ? – Méticuleux, il vous inonde de savon et frotte si longtemps, que c'est vraiment à croire qu'il regrette de ne pouvoir

vous faire pénétrer la mousse dans les racines des dents ou dans le fond du nez. Sans soin ? Paf ! paf ! deux coups de blaireau et vous êtes enduit.

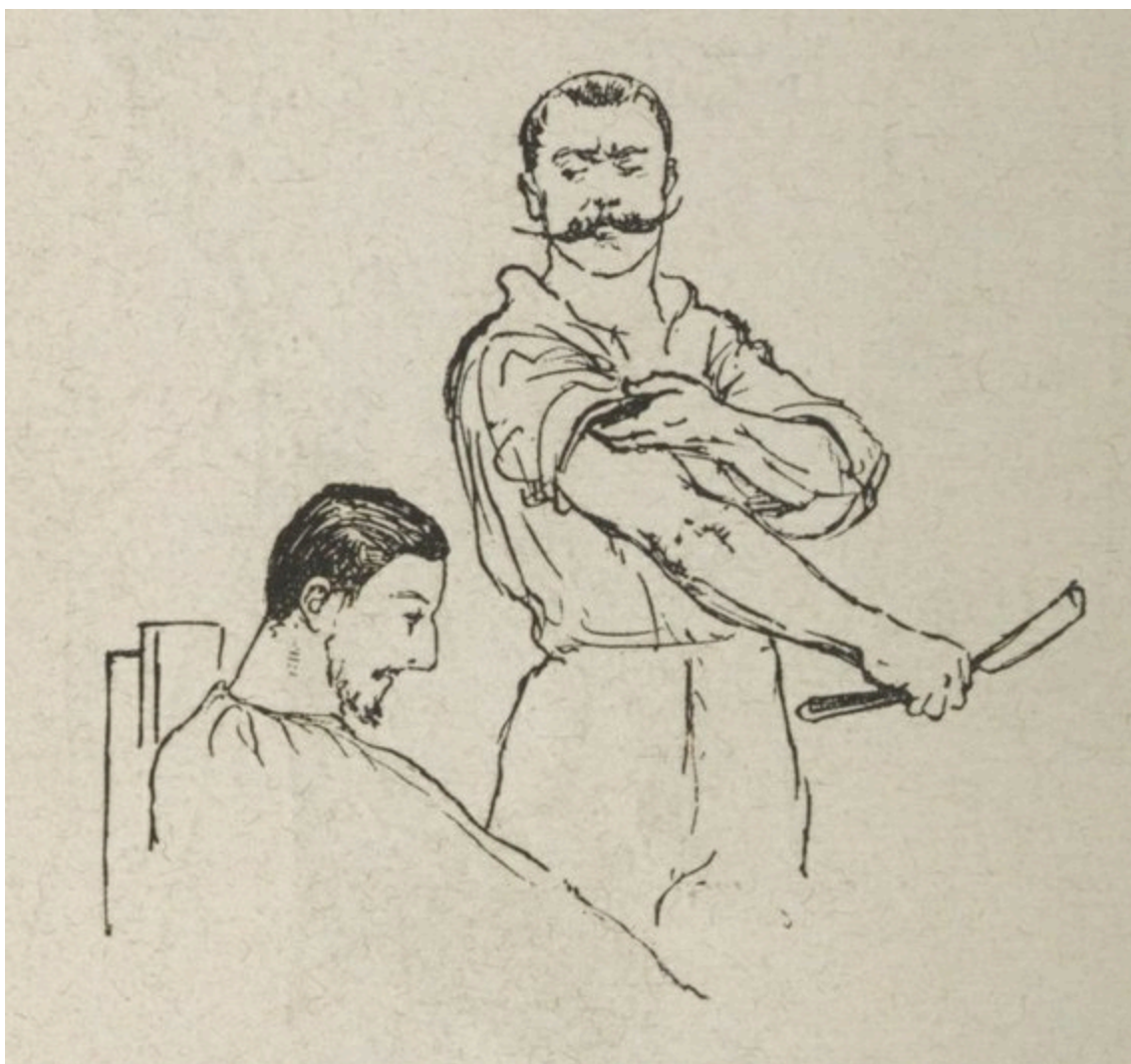




Alors commence le tripotage de la face, avec des doigts le plus souvent à odeur de cigarette. – Le barbier est-il timide ? Lui en imposez-vous ? Alors il Lâtonne, il a peur, il est une heure à essayer de vous raser. Il vous coupe pour prouver à quel point il est prudent. Pendant cette pénible opération, vous vous faites un sang de tigre, indépendamment de celui qui coule de votre coupure. Vous avez envie d'arracher le rasoir des mains du barbier, de l'appeler : *brouette*, et de lui dire » : Voilà comment on rase, va-nu-pieds. »



Celui-ci est vif, preste, le rasoir vole sur votre physionomie comme un oiseau pressé. Vous frémissez de crainte de la tête aux pieds... Mon Dieu ! il va me crever l'œil, m'enlever un bout d'oreille, me zébrer les trois quarts du menton !... Rien !... Sauvé, mon Dieu ! Il ne vous a pas fait saigner, mais il vous a donné des angoisses qui peuvent être funestes si vous avez un commencement de maladie de cœur. L'émotion que ce rapide individu vous procure est terrible si vous n'aimez pas à être coupé ou si vous vous rendez ensuite chez une femme que vous désirez épouser, votre sang n'a fait qu'un tour à la pensée d'un zébrage qui vous endommagerait le physique et compromettrait votre effet d'entrée chez la dame convoitée.



Celui-là pense à tout autre chose qu'à vous ; il a l'air de râper, et il le fait avec une indifférence ! une lenteur ! regardant à peine où il promène ses doigts qu'il vous entre dans la bouche. C'est très désagréable de goûter du doigt de coiffeur, surtout si l'on déteste l'odeur du tabac, mêlée au parfum de pommade.



Cet autre vous assomme en vous répétant :

« Je rase comme personne. J'ai rasé monsieur un tel. Vous le connaissez ? » – « Pas du tout. » – « Quelle barbe il a ! » – « J'ai rasé monsieur un tel. Vous le connaissez ? » – « Pas du tout ! » – « Une barbe de matelot. » – « Et monsieur un tel. » Vous vous dirigez vers le lavabo avec trois balafres.

Il y a un barbier muet. Il est très agréable quand on est pressé et fatigué. Il s'applique et ne rase pas mal. Il songe à s'établir, à devenir patron. Une fois par hasard, il vous coupe, mais c'est en pensant à sa future installation.

Le raseur pédant qui rit de ce qu'il dit, – il rit seul, – il vous ennuie. Bon barbier, mais d'une lenteur désespérante. Il s'écoute parler et rit à tous les mots parfaitement idiots qu'il dit d'un air malin ; il s'amuse de tout ce qu'il débite. Vous, vous ne l'amusez pas. Il se croit supérieur à l'imbécile qu'il rase. – C'est dommage qu'il soit bête, car il rase bien.

Le garçon coiffeur qui n'aime pas Paris, – c'est trop grand, – il aimait mieux sa petite ville natale dans les environs de Falaise ou de Caen ; l'air est très *fraîche* là-bas, mais il y en a, au moins ; dans la capitale on ne respire pas. Il rase en s'appliquant, mais pesamment.

Le raseur qui s'est coupé les doigts et qui porte deux ou trois *bonnes femmes* en linge qu'il agite sur vos joues comme des baguettes sur un tambour. Cet animal-là se coupe les doigts, il pourrait bien vous couper le nez. On n'est pas tranquille. Ça vous oblige, la prochaine fois que vous confiez votre figure à un coiffeur, à bien regarder si l'artiste a les doigts intacts.



Un supplice effrayant, c'est d'avoir à être barbifié par un grand garçon myope et possesseur d'une haleine impure. Il se penche sur vous de toutes ses forces, ses bras démesurés semblent faire deux ailes de grand oiseau, vous avez sa figure presque sur la vôtre, il vous parfume le masque avec une respiration qui ne rappelle en rien celle des roses. Affreuse senteur ! Nous devons déclarer que ce cas est tout à fait exceptionnel, et l'auteur de l'esquisse, à qui cet accident est arrivé un jour, d'avoir un odorant raseur, se demandait pour-quoi ce barbier n'avalait pas de la pommade à la violette pour se parfumer l'haleine. On est exagéré quand on souffre !...

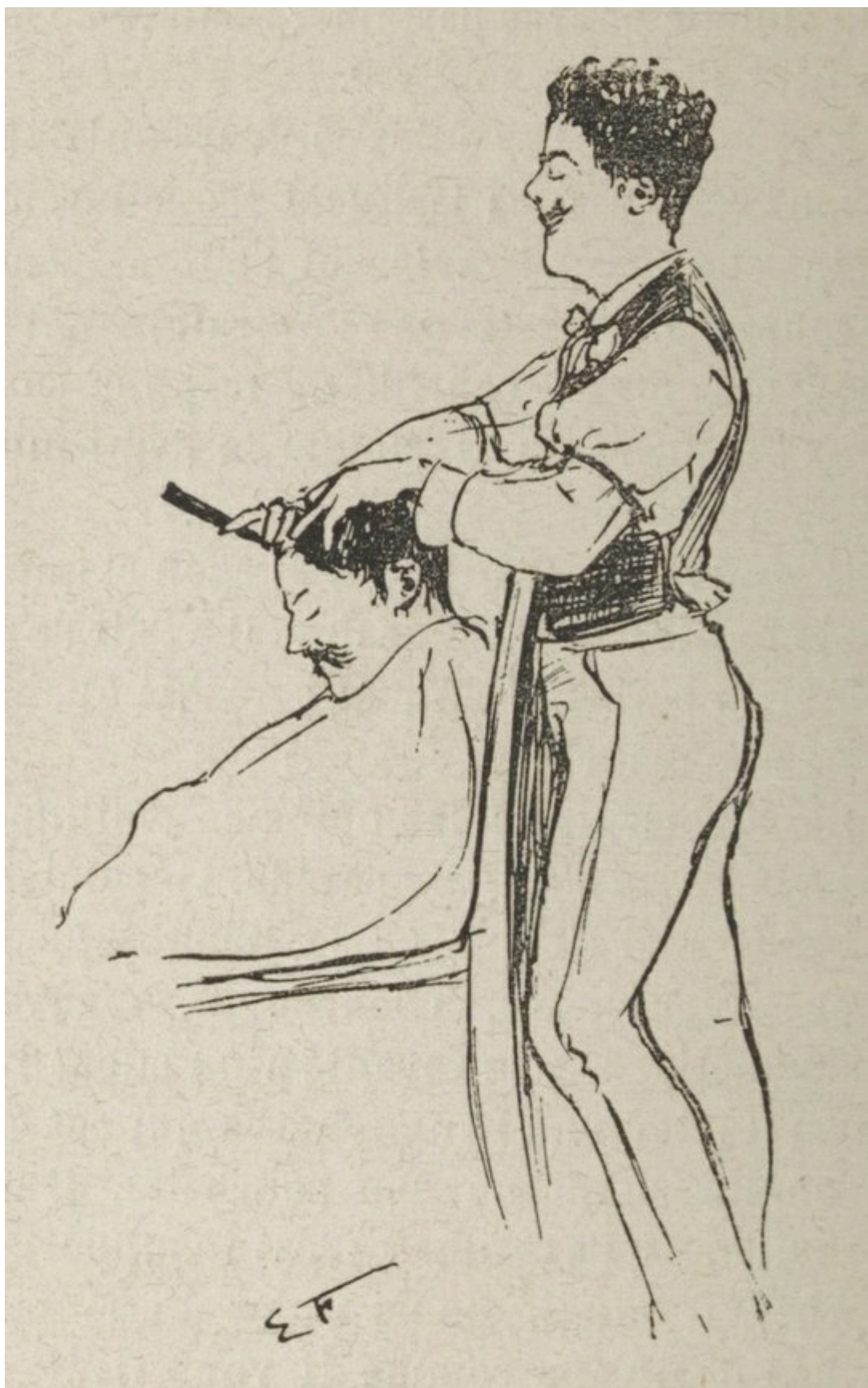




En revanche, il y a des coiffeurs qui ont des savons exquis, avec lesquels ils se lavent les mains et qui vous ravissent l'odorat pendant la coupe. On regrette que l'opération soit sitôt finie, tant on est content de respirer comme deux bouquets les dix doigts de l'embaumant coiffeur.

Il y a le barbier qui a été dragon et qui manie le rasoir comme un sabre, il a l'air de vous sabrer la barbe. C'est peu agréable quand on aime une main légère.

Le barbier qui a des opinions politiques et qui a la bêtise d'en faire parade. Généralement il tombe mal : il blague la République à un client républicain, ébauche de mauvaises plaisanteries sur la royauté à un client royaliste ; il fait *gaffes* sur *gaffes*, ce qui est cause qu'on lui supprime son pourboire. Il a de la haine, et l'exprime. C'est insupportable ! « Ah ! s'il tenait jamais Jules Ferry ou un prince d'Orléans comme il vous tient... On verrait ! » Et il souligne ces paroles d'une pantomime qui consiste à vous pincer le nez si fort, que vous criez ; « Assez ! » bien heureux quand il ne vous chantonne pas la *Marseillaise* avec une espèce de défi dans les yeux.



Le garçon coiffeur qui se flatte d'avoir rasé d'illustres comédiens. « Oui, Monsieur, moi qui vous parle, j'ai rasé M. Maclianette ! Bon comme le pain, et pourtant il jouait les traîtres un homme très doux qui avait une barbe bien dure ! »

Celui qui a beaucoup voyagé et qui vous raconte qu'il a rasé en Bulgarie. Ne cherchez pas le Bulgare quand vous vous faites barbifier Il raconte trop longuement ses impressions, et c'est ennuyeux quand on est déjà en retard pour aller dîner.



Nous avons l'espèce assez répandue des barbiers qui vous savonnent pendant une éternité sous prétexte que « barbe bien savonnée est à moitié rasée ». Ce qui est faux si le coiffeur a un mauvais rasoir qui ne coupe pas et avec lequel il vous laboure les joues et le cou.

Le *soigneux* qui vous rase de tous les côtés, en remontant, en descendant, à genoux, à l'envers, à l'endroit, qui pour un rien couperait le col de votre chemise pour enlever le moindre poil perdu en haut du torse. Il rase en se tordant, en se cambrant, en se mettant en deux, il a l'air disloqué : on se croit clown dans un cirque et aux mains d'un autre clown qui jouerait un rôle de raseur.



N'oublions pas celui qui essaie huit rasoirs (une semaine entière !). Les huit rasoirs coupent comme huit genoux. Vous souffrez !... Il vous demande pardon de tant choisir ! Mais il ne veut que le bien du client. Le bien ! Il vous assassine la figure de huit manières différentes, voilà tout. Ah ! l'animal !

Nous en omettons beaucoup dans cette nomenclature de raseurs plus raseurs qu'on se l'imagine : les bavards, les garçons coiffeurs qui ont un accent déplorable, les petits apprentis pour qui votre visage est un champ de manœuvres sur lequel ils font leurs premiers exercices, pleins de perspectives tragiques.

Morale : Soyez imberbes ou rasez-vous vous-mêmes ; faites-vous savonner, si vous voulez, par votre belle-mère, qui s'entend à savonner ;

mais Dieu vous préserve des raseurs cités plus haut ! Si vous ne savez pas vous barbifier, trouvez un *artiste* sérieux et modeste (il y en a) et attachez-le à votre barbe.

HYDROTHÉRAPIE

La vie parisienne, avec ses énervements, ses fièvres, son surchauffage quotidien, tatigue tous ceux qui travaillent au luxe intellectuel et artistique de Paris, tous ceux dont le cerveau et les nerfs sont au service des plaisirs de la capitale : littérateurs, artistes, sculpteurs, peintres, graveurs, dessinateurs, architectes, comédiens. Le flux nerveux qui se dépense est inouï ; les *travailleurs de la pensée*, comme dit M. Prudhomme, se donnent tout entiers à leurs nombreux consommateurs.

Ajoutez les passions, les ambitions qui font qu'on se surmène encore davantage, et un beau jour on sent qu'on a besoin d'une planche de salut, d'une perche. On a la conscience que l'on se noie à moitié intellectuellement et physiquement, et l'on entend les médecins vous dire le mot sacramental : « *Hydrothérapie* ! » A noyade morale, eau naturelle.

Et il n'y a que ça pour ressaisir son équilibre, pour retrouver les forces dépensées. Il faut courageusement se jeter à l'eau et se livrer, avec l'assurance d'une guérison rapide ; – je dis guérison, les éreintés sont des malades, – et ce qu'il y en a dans cette fournaise parisienne est effrayant ! – des malades imaginaires pour tout le monde, mais réels pour eux



Alors, il faut se livrer avec confiance au docteur Beni-Barde ; ce nom a l'air plutôt d'un pseudonyme que d'un nom véritable ; *béni du barde* en doit être l'étymologie ; un poète a dû décerner ce nom religieux, exotique et reconnaissant au docteur pour le remercier de lui avoir rendu la vitalité.

Le docteur n'est arabe que de nom. C'est un homme charmant, d'une grande science médicale, continuateur du docteur Fleury. Il a créé une maison modèle et « bien parisienne, » où l'on douche en perfection. Tout Paris connaît la figure souriante du docteur Beni-Barde, et il faut avoir été douché par lui pour ne pas douter de sa foi profonde et de son dilettantisme hydrothérapique.

Je suis un de ses douchés. Quand il vous envoie le jet réparateur, on a l'air d'être *douché* de la grâce, – tant il vous arrive onctueux et délicieux, ce jet de Jouvence !

Beni-Barde, la lance à la main, dans son établissement hispano-mauresque, mériterait d'être portraicturé. Il a vraiment l'aspect de l'apôtre de l'Hydrothérapie, les yeux brillant d'une flamme philanthropique, le visage rayonnant, la chevelure, d'un beau noir, agitée comme par les souffles de la Foi, de l'Espérance et de la Charité ; – la barbe fine, légèrement diamantée par les gouttelettes d'eau qui lui arrivent du jet brisé ou de la douche en pomme d'arrosoir, et qui semblent faire à Beni-Barde une barbe bénie.

Le docteur douche avec un tact, une sûreté et une variété extraordinaires ; chaque *mouillé* est dissemblable ; les douches se suivent et ne se ressemblent pas. Il y a des gens qu'il faut inonder littéralement, d'autres qu'il faut arroser comme des fleurs fragiles, d'autres qui demandent à être seulement aspergés, d'autres qui ne doivent être qu'humectés. Tout cela est très délicat à saisir et demande une grande connaissance du système nerveux, un doigté et une exécution de virtuose. Le docteur semble doucher avec son âme, et c'est si doux, si doux d'être arrosé par lui que, l'autre jour, un client ; ayant éprouvé une telle sensation de bien-être en sortant des mains de Beni-Barde, a dit :

– On a raison d'affirmer qu'on ne prend pas les *douches* avec du vinaigre 1... surtout ici 1

Non, ce n'est certes pas avec du vinaigre, – mais avec une eau qu'un joyeux écrivain a surnommée *une eau de vie*, qu'on est enveloppé des pieds à la tête, rue de Miromesnil.

Le célèbre hydrothérapeute est partout, rallumant les vigueurs abattues, rendant la confiance aux découragés, l'énergie morale aux éreintés. Il est aidé, dans cette fonction noblement humanitaire, par un autre docteur du nom de Materne.

Le docteur Materne parle merveilleusement aussi aux fourbus ; il a, comme son nom l'indique, l'air tout à fait *maternel*, et cela n'est pas un faible mérite pour les nerveux exténués, qui ont besoin d'être doucement –

j'allais dire tendrement traités. Le docteur Materne douche lui-même avec une grande virtuosité ; sa barbe, très noire, est encore plus éclaboussée par le jet que celle de son confrère, car elle est beaucoup plus longue et rappelle la barbe d'un sapeur.

Un spectacle curieux à voir, c'est la file des clients qui attendent leur tour de douche, enveloppés dans de longs peignoirs chauds. Ils ressemblent à des fantômes bien élevés et se parlent avec une politesse excessive, – pieds nus, doigts écarquillés sur un grand linoléum qui conduit à la salle d'hydrothérapie. On reconnaît beaucoup de Parisiens célèbres sous le bonnet de caoutchouc préservateur des chevelures et des calvities, qui livrent leur *académie* à l'eau du docteur.

Voici Busnach, un joyeux compagnon, qui a de l'esprit à revendre et qui emporte gaiement le morceau. (Il doit avoir bien des morceaux chez lui, car il en a joliment emporté depuis qu'il a de l'esprit, ce dramaturge.) Et il continue, le traître ! Je l'entends rire : il vient encore d'emporter un morceau !

William Busnach est la joie de l'établissement ; les gens hypocondres se réjouissent quand ils le rencontrent là. Busnach est une douche benibardesque ; voilà de la santé pour toute la journée ! Albert Delpit, un adepte de l'hydrothérapie, qui vient se reposer là de tous ses travaux pour la *Revue des Deux-Mondes*, le Gymnase et la Comédie-Française. On l'a surnommé, tant sa confiance est grande dans le docteur, le *Delpit amoureux* du 63 de la rue de Miroménil. Armand Silvestre, le père de l'amiral Lekelpudubec et du commandant Laripète, le poète lyrique impeccable, vient demander, comme dit sa concierge, la *fortification* à la lance ou à la *pluie*. Le rabelaisien conteur préfère le gros jet. On y rencontre l'aquarelliste délicat Thévenot, médaillé du Salon dernier. Cet aquarelliste adore l'eau. Le peintre Destrem, autre médaillé, paysagiste d'un talent pittoresque et plein de saveur ; le grand moderniste Heilbuth, Maxime Lalanne, roi du fusain ; l'écrivain comique Pirouette, renommé dans l'établissement pour ses conversations abracadabrantes avec William Busnach ; Pirouette, dont l'humour an. glais apprécie le collaborateur de Zola à cause de son prénom, qui rappelle celui de Shakespeare ; le savant financier Vasa-Ducarnet ; Worms, le jeune

premier rôle de la Comédie-Française, très élégant *in naturalibus*. L'incomparable corniste-*fumiste* Vivier ; le figariste Adrien Marx, plusieurs poètes décadents, des médecins, des musiciens, ce qui compose le tout-Paris... Que sais-je ? Le prince Napoléon, la reine Isabelle, Jeanne Granier, toutes les royautés, celles de l'art et les autres. Beni-Barde mouille toute cette clientèle blasée et blasonnée.

Jadis, Dumas lui a demandé de l'*asperger*, au temps où il faisait des ouvrages biblico-dramatiques. Aussi Beni-Barde a-t-il l'onction d'un homme qui *asperge*. Pour un rien, il aurait des allures d'évêque. Il semble donner des bénédictions quand il *réconforte* avec des paroles qui arrosent l'esprit de l'*éreiné* comme une douche morale.

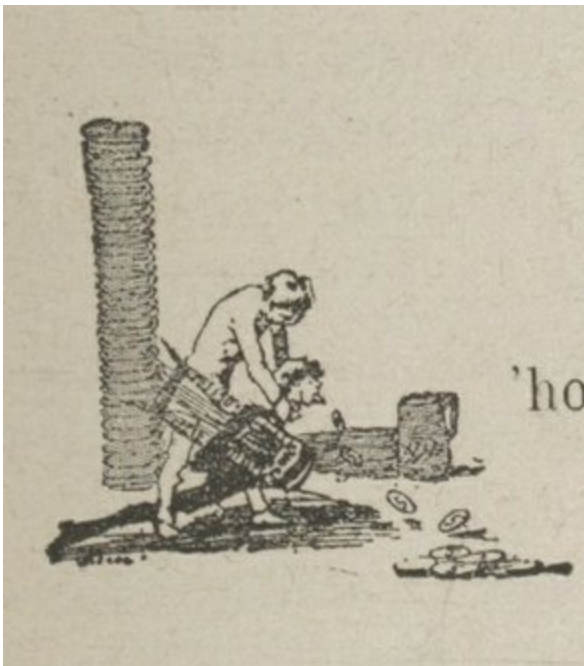
Il n'y a pas que les artistes, les gens de professions libérales qui viennent chez le docteur ; – mais une masse d'hommes et de femmes du monde, avant et après l'hiver, avant pour s'approvisionner de forces nombreuses, après pour se ravitailler et se délasser.



Tous les nerveux, fatigués, surmenés, tous ceux dont le sang circule mal, qui voient la vie en gris, les névropathes affligés de névroses passagères, qui se sentent mal à l'aise, n'ont qu'à réunir toute l'énergie dont ils sont capables et... prendre un fiacre, faire un effort de volonté sans pareille et dire au cocher l'adresse du docteur Beni-Barde. Là, sont les joies, les croyances revenues, le bonheur, l'entrain, la force, l'enthousiasme, l'œil vif, le corps droit, vigoureux, l'âme riante, l'oubli des soucis, la bienveillance retrouvée, le cou rage de supporter sa belle-mère.

Parisiens, mes frères, chers et délicats nerveux ! équilibrons-nous, douchons-nous, *embeni-bardonnons-nous* !

LE CHAT NOIR



'homme qui a merveilleusement compris son siècle, c'est le fondateur du cabinet littéraire le *Chat noir*, Rodolphe Salis.

La peinture ne lui donnant ni assez d'honneur ni assez d'argent, il envoya par-dessus les moulins de Montmartre sa palette de peintre coloriste et il se mit à créer une brasserie unique dans la capitale.

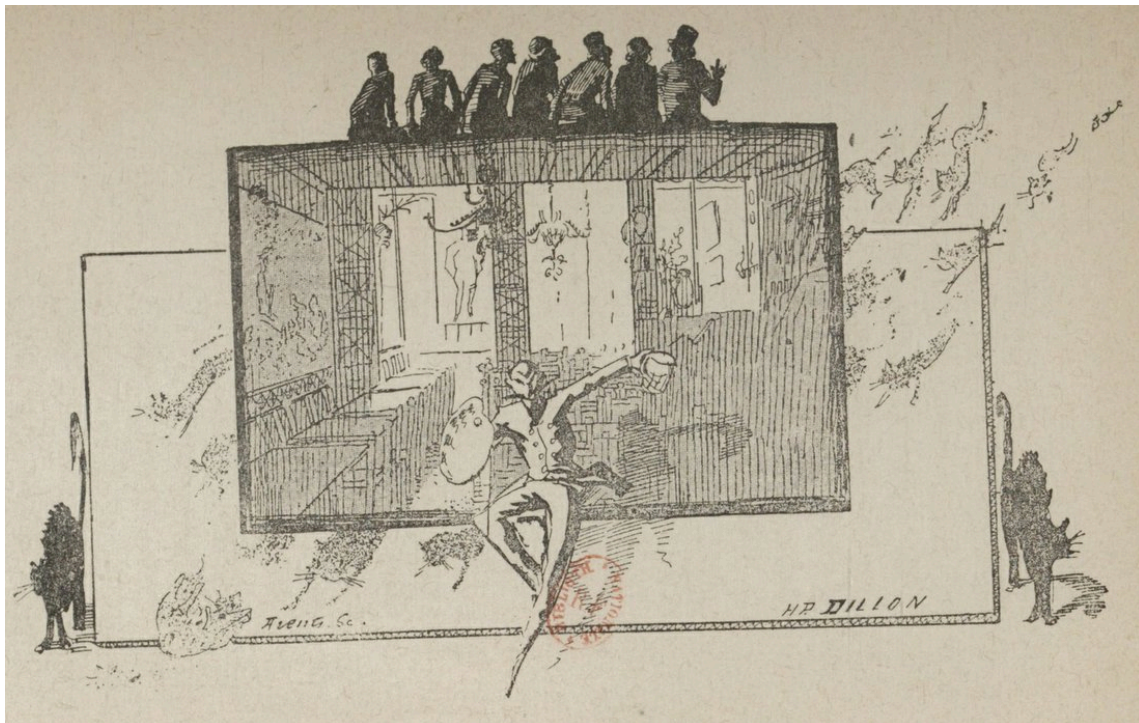
Dans cette brasserie, qu'il décora du nom horrible de

Chat noir, il réunit des poètes, des peintres, des musiciens, des sculpteurs, des architectes, des comédiens. On servit à boire. Et le monde vint au boulevard Rochechouart voir ces jeunes hommes amourachés d'art libre, pleins de paradoxes aveuglants, d'une fantaisie vertigineuse, sans respect du poncif et du bourgeois, émettant très haut des opinions flamboyantes, chantant et récitant des vers débordant de lyrisme et d'impressionnisme.

Cette volée d'oiseaux bizarres, réunie autour de Rodolphe Salis, non seulement buvait, puis chantait des strophes vibrantes, mais écrivait. Le journal le *Chat noir* fut fondé et s'abattit sur le monde effaré. Journal

artistique s'il en fut, illustré par la crème des peintres ou dessinateurs de la maison Salis, avec le *Chat noir*, une sorte d'académie barbare, d'une gaieté hirsute, existait à Montmartre et, ma foi, consolait de l'autre Académie, celle du *coin du quai*, emmitouflée, au bout du pont des Arts, sous son immense casque à mèche dorée.

La foule venait chez Salis. Le novateur ne put rester dans cette humble maison du boulevard Rochechouart, la fortune accourant ; il lui fallut déménager et descendre un peu.



Il s'en vint rue de Laval.

Là une hôtellerie à trois étages s'éleva bientôt dans ce quartier tranquille. Son style moyen âge, ses vitraux, son chat gigantesque se développant dans une colossale auréole d'or, ses lanternes rouges énormes si massives et si *arrêta*ntes, ses balconnets cloisonnés, le lierre qui court sur une partie de la façade, les inscriptions abracadabrantes finissant par ce conseil aigu d'actualité : *Passant, sois moderne !* Tout cela jeta une perturbation parmi les habitants de cette rue provinciale, qui voyaient un suisse avec une hallebarbe, à la porte, et je ne sais combien de voitures ; phaétons, landaus,

charrettes anglaises, dog-carts, trois-quarts, coupés, carrosses, équipages à la Daumont, four-en-haut, prenant la file devant la brasserie devenue grande de Rodolphe Salis.



Quelques jeunes académiciens en costumes authentiques, habits noirs bordés de palmes vertes, ceints d'une épée, sortaient et rentraient dans le palais Salis et étonnaient les passants massés sur l'autre trottoir, regardant la façade du *Chat noir* lançant ses flammes. – Comment ! des académiciens en costume de réception dans l'établissement de ce cabaretier peintre ? C'était à n'y pas croire ! Qu'étaient donc ces *jeunes* académiciens ? Ce qu'ils étaient ? – Devinez ? – Vous donnez votre langue au chat... noir ? – Oui. – Eh bien !... tremblez tous, là bas, les habitants du faubourg Saint-Germain, derniers croyants de la vieille Académie... Ces jeunes académiciens étaient des garçons de café !



Salis, qui fut peintre, qui est aussi écrivain, de plus « hostelier », est surtout *fumiste*. Il a trouvé cette irrespectueuse idée de génie d'habiller ses garçons en membres de l'Académie française.

Alors, en clignant de l'œil, et avec une immense bonne volonté (irrespectueuse aussi), on peut croire que MM. Augier, Feuillet, Nisard, Dumas, Sardou, vous servent des bocks !!... C'est épouvantable.

Avouez qu'elle est d'un fort tonneau, cette farce, et digne d'un cabaret et d'un cabaretier aussi extraordinaires !

Vous entrez : les murs sont pavoisés de fresques. Plusieurs chefs-d'œuvres sont signés Willette, – qui a introduit des pierrots dans toutes ses compositions symboliques. Retenez bien le nom de Willette. Ce tout jeune peintre est caricaturiste à devant lui un superbe avenir ; il est vraiment plein d'un talent, d'une grâce délicieuse ! Les jolies formes ! les beaux tons ! Ses femmes – bien à lui – sentent Paris à plein corps, mais Paris exquis, Paris

ultra parisien, et elles courent la vie avec les Pierrots de Willette, qui ressemble lui-même à un Pierrot. C'est un Watteau à vapeur, car cet artiste personnel est dans la fumée du rêve, une fumée gris perle, d'où sort cette série de types cruellement observés. Ses peintures sont enlevées sur des fonds d'une clarté magique, lunaire, – puisque la lune est l'astre de Pierrot ; les bleus de Willette rappellent, par leur finesse, les tonalités harmonieuses et fondues de Breughel de Velours. On pourrait l'appeler un Breughel de soie !

Après viennent Henri Rivière, passionnément moderne aussi et follement parisien ; Uzès, d'une fantaisie robuste : ses dessins ont la touche solide d'un talent qui bat son plein ; Steinlein, d'une drôlerie naïve et poétique imprévue. Ces jeunes maîtres ont pavoisé les murs de leurs œuvres. Les cheminées ont un caractère inoubliable avec leurs chats décoratifs et menaçants. Et les tables ! Et les chaises ! Et les lustres, dus à la main savante d'un maître ciseleur, Grasset 1 On est en pleine Renaissance, mais en une Renaissance baroque, carnavalesque, puisque le personnel, j'allais écrire la *troupe*, de Rodolphe Salis est en habit d'Immortels, et que lui, Salis, a une éternelle redingote gris vert à deux rangs de boutons formant un plastron bombé, et un pantalon de prévôt d'armes formant l'entonnoir.

Salis commande, va, vient, circule dans les trois étages de son hôtellerie, ne se heurte jamais aux statues qui inondent les escaliers, fait des speechs au public. Il appelle les buveurs : *Messires, gentilshommes, messeigneurs*, sa politesse est surannée. Ses clients, parmi lesquels on remarque certains soirs de vrais académiciens qui ne se fâchent pas de voir de pareils sosies, boivent, fument, admirent les objets d'art, cependant que des citharistes se font en tendre au fond dans un jardin.

Le rez-de-chaussée et le premier étage sont consacrés à la foule inconnue, le troisième étage aussi.

Le vendredi ce troisième étage est enlevé aux clients quotidiens et rendu aux poètes, chanteurs, instrumentistes, rédacteurs du *Chat noir* et à leurs amis.

Il n'y a que les initiés, les Benjamins de Salis, ceux qui peuvent se dire nés sous une heureuse étoile qui peuvent pénétrer dans ce sanctuaire de la

Poésie, de la Musique archinouvelle.

Ici, découvre-toi, passant ! On t'a prié à la porte d'être moderne ! Essuie tes pieds, entre avec respect, le chapeau encore plus bas que ça, dans le temple de la Modernité. Tu vas entendre des vers, des vrais 1

Et c'est miracle, bien attablé devant de bonnes liqueurs, le cigare aux lèvres, dans un léger brouillard bleu à la Willette, de voir un jeune poète debout lancer dans l'air des strophes lyriques, les yeux brillants, la chevelure agitée, la tête levée comme vers d'invisibles étoiles, et scander d'une voix pénétrante de superbes vers, d'entendre de belles rimes qui vous arrachent au monde vulgaire et vous bercent quelques minutes avec une douceur ineffable. Le silence est profond pendant que le diseur de vers égrène son œuvre sur les têtes immobiles, attentives qui ne bougeraient pas pour un empire... Puis les bravos éclatent, le jeune poète s'assied, ravi – et soulagé – car c'est lourd des vers non dits sur un cœur de poète ! Et Salis souligne en quelques mots flatteurs et malins le talent du jeune barde, qu'il s'appelle Marsolleau, d'Esparbès, Sa-main, Herbert, Sainte-Croix, Tinchant, Lorin, Jean Rameau, Charles Cros !

Voici Jules Jouy au piano, chantant. Le jeune chansonnier populaire ressemble à Rochefort. 11 est de la forte race des Salis, il a compris son époque. Jouy, qui est un vrai poète satirique, n'a pas son pareil pour trouver ce que Paris veut chanter : *Mademoiselle, écoutez-moi donc, Derrière l'omnibus*, les *Portraits de famille*, qui sont absolument les refrains qui doivent sortir du pavé de la capitale. Il n'est pas mince ce talent de trouver une *blague* que chante d'abord tout Paris pendant six mois, qui va ensuite en province et part à l'étranger par *rapides* ou paquebots... Bravo ! Jouy.

Quelques chanteurs donnent des spécimens de chansons bizarres ; les airs d'opéra sont moins appréciés. On veut du nouveau – et on en a.

Quant à la poésie humoristique, elle est représentée par Maurice Mac-Nab auteur des *Poèles mobiles*.

Le *Chat noir* est une création d'un intérêt palpitant, c'est un établissement où l'on peut se délecter liquoreusement et lyriquement. On n'y est pas trop *décadent*. Et, seul, le cerveau de l'homme qui s'appelle Rodolphe Salis pouvait imaginer une hôtellerie autant dans le goût du jour

et créer le vendredi un *café-concert* particulier desservi par des poètes, tels qu'on n'en doit entendre que là-haut, chez les anges !



LA PERRUQUE

S'il est un homme au théâtre qui a une importance dans la vie du comédien, c'est le coiffeur. Son rôle est vraiment considérable, car si le costume a une valeur des plus grandes dans la composition d'un rôle, la tête en a une bien grande aussi, et dans la tête que se fait un acteur, la chevelure et la barbe ont une fameuse signification.

Le grimage, la couleur des joues, la forme du sourcil, la grandeur de la bouche concourent à la réalisation d'une tête *ressemblante* : une tête, je suis de l'avis que la part du coiffeur devrait être considérablement faite et que l'on devrait saluer l'homme qui, par la seule puissance du cheveu, donne l'émotion visuelle si recherchée au théâtre par les amateurs d'*art* plastique.

Le comédien doit représenter un soldat. Mais de quel âge est-il ce soldat ? Quelles sont ses habitudes ? A-t-il blanchi sous les boulets ? A-t-il couché à la belle étoile ? Son âge ? Quel est-il ?

Le coiffeur doit le donner avec la perruque de ce soldat.

La moustache. Son épaisseur ? Sa longueur ? Le front est-il dégarni ? *Ramène-t-il* ? Le crâne est-il complètement à découvert ou bien montre-t-il une raie rappelant par sa largeur celle d'une belle route départementale ?

Il faut que la chevelure et la moustache me donnent dès l'entrée de l'acteur la physiologie, le caractère du soldat qui paraît à mes yeux.

Si c'est un héros, un *garnisonnier*, un soldat actif ou une culotte de peau, Pontet aide le comédien à le dire au public.

« – Voyons, Pontet, je joue un jeune pianiste qui a l'air de faire naufrage sur un piano. » Mais la barbe, moustache, favoris, fer à cheval ou simple

mouche, fait joliment sa partie dans ce concert qui s'appelle le grimage du masque d'un comédien 1

On dit au coiffeur – et celui que je vise dans ces lignes est l'artiste Louis Pontet, coiffeur de la Comédie-Française, qui a poussé le savoir capillaire presque jusqu'à ses dernières limites. Pontet est un malin, son tact est inouï. Il devine et exécute, – on dit à Pontet le personnage qu'on a à représenter. Ce rare coiffeur vous écoute, fait son croquis dans sa pensée, voit passer devant l'œil de son imagination la tête du bonhomme dont il est question, et dit modestement : « Très bien ! » Pontet vous quitte et quelques jours après rapporte l'œuvre, et onze fois sur dix il a réussi.

Vous, comédien, vous allez vous *faire* la figure, mais à Pontet appartient votre crâne. Confiez-le-lui avec confiance. Il le *pavoisera* d'une magnifique perruque.

Pontet est plus qu'un coiffeur, c'est un collaborateur. Quand les journalistes font valoir les mérites décoratifs de tel acteur, ils le félicitent sur l'art suprême qu'il a de se faire en jouant des mélodies de Rossellen.

Le maître ès-capillaire m'apporte une perruque aux longs cheveux blonds en saule pleureur ; le clair de lune a l'air de se jouer dans ces mèches d'une morbidesse et d'un blond or éteint ; ce sont bien les cheveux de ce masque blême aux pommettes saillantes, à la narine ouverte à toutes les voluptés musicales, de ces yeux noyés et mourants. Tête de cimetière ombragé d'un saule blond. Quelques cheveux flottant sur le front, viennent *baiser* délicatement le bout du nez pendant que le maestro se pâme en étreignant de ses mains maigres et crispées la mâchoire énorme du grand Pleyel à queue...



Qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur aux cheveux qui se raréfient ? Deux qui restent sont d'un blanc d'argent, légèrement, oh ! très légèrement bouclés, avec une teinte roussâtre au-dessus de la nuque ; une petite raie serpente le long de l'occiput ; deux favoris légers et fins, pas très longs, presque transparents, dans lesquels la brise semble jouer, encadrent une physionomie aimable et rose. Je vois un diamant à la cravate et une fleur à la boutonnière. C'est un vieil aristocrate, plein de verdure, égrillard et distingué.



Voici maintenant l'employé hargneux, jaloux, crâne désert ; sur les côtés, cheveux longs, en désordre, broussailleux, presque furieux, sourcils épais, chargés de tempête, toujours en accent circonflexe, tant les yeux se dilatent dans des accès de colère continuels ; 9 deux petits favoris. Mettez cette tête jaunâtre dans un grand col, d'où elle émerge comme un affreux bouquet de pissenlits, et vous aurez le bureaucrate raté et envieux, qui rêve la mort de ses supérieurs et n'est heureux que quand on lui raconte les grands malheurs qui fondent sur ses amis et connaissances.

Quel est celui-ci ? Cheveux roux frisés, un peu rares sur le sommet de la tête ; une moustache très soignée, très parfumée ; un monocle ; physionomie de noble coquin ; sourire narquois et félin ; la lèvre dédaigneuse sous la moustache frisée au petit fer. La moustache est un

poème d'impertinence ; les cheveux ne semblent pas tenir bien sérieusement, le *tuf* n'est pas en bon état. Il y a sur tout cela un parfum d'aristocratie anémique et tarée ; les sourcils sont d'un dessin inquiétant... N'est-ce pas bien la tête du vibrion de l'*Etrangère*, du vilain monsieur dont les ancêtres ont été si désagréables et qui est tué à la fin de la pièce comme un simple petit lapin ? Bravo, Pontet !



Et l'ancien répertoire ! Tartufe, Harpagon, Arnolphe, Chrysale, Alceste !

Tartute, avec ses cheveux d'ecclésiastique bien portant, d'un châtain luisant, pavoisant benoîtement cette tête toute confite en hypocrisie et en

désirs charnels fort évidents, cheveux accompagnant à ravir l'oreille rouge et Le teint bien fleuri du détrousseur de la famille d'Orgon.



Harpagon, – à la perruque aux cheveux en tire-bouchon, – poils rares, frisant, poivre et sel, très peu de poivre et très peu de sel, comme dans une perruque d'avare bien comprise, encadrant la longue figure osseuse de cet Harpagon, toujours l'œil au guet et le nez au vent.

Arnolphe, avec ses cheveux bien portants de bourgeois solide et têt, forte chevelure grisonnante aussi, plantureuse, vraie signature de ce tempérament sanguin et robuste, allant bien avec le visage colére et rond de l'imbécile geôlier d'Agnès.



Chrysale – perruque de neige – mèches argentées qui tombent doucement sur le beau visage de cet homme bon par excellence, de ce malheureux époux de l’impérieuse Philaminte, si touchant, si candide, représentant la raison familiale, le bon sens bourgeois.

Alceste – jolie perruque abondante et tourmentée – c’est bien le poil d’un fanatique de justice, perruque d’outrancier, dans laquelle semblent passer les souffles de la mâle franchise et de la vérité 1



Quelle énumération l'on pourrait faire de toutes ces têtes ineffaçables de l'ancien et du nouveau répertoire ! Jeunes, vieux, quadragénaires, filous, honnêtes hommes, gens du moyen âge, bergers, ivrognes, marquis de l'ancien régime, tribuns, huissiers, commissaires, cochers, grands seigneurs, larbins de toutes les époques !

Alors, la perruque, c'est l'acteur ?

Ma foi !... presque...

Pontet, – rappelez-vous ce nom qui commence comme celui d'un vin célèbre ! – Pontet est un des rares artistes parmi les penseurs, travailleurs, créateurs qui, ayant des cheveux dans son existence n'en soit pas malheureux.



BIBLIOTHÈQUE MODERNE

3 FR. 50 FRANCO

Volumes in-18

3 FR. 50 FRANCO

FRANCISQUE ALLOMBERT vol.	ÉMILE JEANNINGROS vol.
L'Amant de sa femme..... 1	Le Château d'Arguel..... 1
PHILIBERT AUDEBRAND	FERNAND LAFARGUE
Petits Mémoires d'une Stalle	La Gourme..... 1
d'orchestre..... 1	JEAN LANCELOT
JULES BRIOS	Les Amours de Blaise..... 1
La tour Saint-Jacques..... 2	Baby..... 1
PAUL DUQUET	HUGUES LE ROUX
La Grande Vie. — Les Polski.. 1	Un de nous..... 1
AUGUSTIN CHALLAMEL	L'attentat Sloughine..... 1
Souvenirs d'un Hugolatre (la gé-	HENRI LEVERDIER
nération de 1830)..... 1	La Guillotine..... 1
ALBERT CIM	GEORGES LIEUSSOU
Les Amours d'un provincial... 1	Ami Paul..... 1
CORA PEARL	RAPHAËL LIGHTONE
Mémoires (15 ^e mille)..... 1	Séduite!..... 1
HENRI DEMESSE	D ^r LUTAUD
La Fiancée du Condamné..... 1	M. Pasteur et la rage..... 1
MAURICE DRACK	LEO MONTANCEY ET PAUL MAROT
Les Ruffians de Paris. — La	Cora Jackson..... 1
dent du Rat..... 1	Mémoires de M. ***, juge d'i s-
La Revanche de Caillebotte... 1	truction..... 1
Chair Fraiche..... 1	GEORGES MOYNET
PIERRE ELZÉAR	Entre garçons..... 1
L'Oncle d'Australie..... 1	Zonzon..... 1
AUGUSTE ERHARD	EUGÈNE MURER
Contes panachés..... 1	La Mère Nom de Dieu.... 1
FREDOLIN	Pauline Lavinia... 1
John Bull sur le Nil..... 1	ADOLPHE RACOT
FONSERANE	Le Capitaine Muet..... 1
Beautés et misères de la vie mi-	JEAN RADEN
litaire..... 1	Parrain Pierre... 1
ERNEST FROGER	TONY REVILLON
Suzanne..... 1	Les Marquis de St-Lys... 1
AUGUSTE GERMAIN	CLEMENT RICHEL
Christiane (robes et manteaux). 1	La Fée aux crabes..... 1
L. GERMINA	L. SAINT-FRANÇOIS
Au Port..... 1	Bibi..... 1
JULES GUÉRIN	JULIEN SERMET
La petite Poniska..... 1	Une Cabotine..... 1
HARRY-ALIS	STEPNIAK
Petite Ville..... 1	La Russie souterraine. (Tra-
Miettes..... 1	duction française de HUGUES
Kara-Kiri..... 1	LE ROUX..... 1
Reine-Soleil..... 1	CHARLES TABARAUD
EUGÈNE HÉROS	La Leçon d'amour..... 1
La Noce à Génie..... 1	PAUL VERNIER
FERNAND ICRES	L'amour du Drapeau..... 1
Le Justicier..... 1	AMÉLIE VILLETARD
	La Chemise..... 1



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Coquelin cadet. Pirouettes...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k9692353j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. PIROUETTES
 1. LE JOUR DE L'AN
 2. CAUCHEMAR DE COMÉDIEN
 3. SOUVENIR DE LA FOIRE AUX TUILERIES
 4. 1,200^{me} REPRÉSENTATION DU « COURRIER DE LYON »
 5. MA POLITIQUE
 6. UN CONCERT
 7. COMMENT ON DEVIENT UN COMIQUE
 8. PIROUETTES
 9. LA SUEUR AU THÉÂTRE
10. CHER PUBLIC.
11. LE RIRE
12. LES BARBIERS
13. HYDROTHÉRAPIE
14. LE CHAT NOIR
15. LA PERRUQUE
3. À propos de cette édition numérique